

Éditions MobileRead

La main aux dames

Richard O'Monroy

La main aux dames

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1905

LE PRÉCEPTEUR ET LA MARQUISE



J'ÉTAIS DÉJÀ culotté et guêtré, et me préparais à descendre tout joyeux pour la grande battue organisée, lorsque Jehan de Chatelay entra dans ma chambre et me dit :

— Mon cher ami, vous pouvez abandonner votre tenue de Nemrod et rechausser les bottines légères chères à vos pieds parisiens. La battue projetée n'aura pas lieu.

— Allons bon !

— Que voulez-vous ! Il fait, dans les bois, un brouillard à couper au couteau. On ne se voit pas à cinq mètres : dans ces conditions, le rabat serait des plus dangereux, avec l'impossibilité pour chaque chasseur de distinguer le poste de droite et celui de gauche ; de plus, nos pauvres rabatteurs courraient grand risque d'attraper du plomb. Bref, je préfère renoncer à un plaisir qui pourrait amener des peines. Une seule chose me préoccupe : comment vais-je vous faire passer votre journée ?

— Oh ! pour moi, c'est bien simple. Il y a plusieurs années que vous me promettez de me faire visiter le château de Chatelay, et surtout la galerie des ancêtres ; mais, jusqu'ici, la chasse a toujours pris nos journées. Aujourd'hui, puisqu'on ne peut sortir, je vous rappelle votre bonne promesse.

— Entendu ; après le déjeuner, je vous servirai de cicerone à travers ce vieux château que j'aime tant, tout plein de la poussière des aïeux, et je crois que vous y trouverez des souvenirs intéressants : mais ne parlez pas de notre projet aux autres invités... Je ne veux pas avoir l'air de promener l'agence Cook ; et puis, nous sommes de vieux camarades, avec vous la visite sera plus intime... et je pourrai tout dire.

En effet, après le café pris en commun, dans le grand salon, et le cigare fumé, tout le monde se dispersa selon ses goûts, et, sur un clignement d'œil de Jehan, je suivis le châtelain. Il me fit monter un escalier de pierre dans lequel on aurait pu faire tourner une voilure à quatre chevaux ; puis, arrivé au second étage, il tira une petite clef d'or de sa poche et m'ouvrit une porte en ogive. Je me trouvais dans une immense galerie remplie de tableaux et d'armures. Tous les Chatelay étaient là, tous de haute mine, avec le nez busqué de la race, les sourcils fournis et le poil

dru. Il y avait un Chatelay moyenâgeux en cotte de mailles, avec brassards et cuissards, qui, détail amusant, était le portrait vivant de Jehan. Et comme dans la fameuse galerie *d'Hernani*, c'était toute l'histoire de France qui se trouvait ainsi synthétisée par ces preux casqués, cuirassés, poudrés, jusqu'aux pairs à cravate à deux tours et au haut toupet, de la Restauration. Les siècles défilaient devant moi avec leur aspect spécial ; le moyen âge plein d'ombre et de terreur, malade et fou ; la Renaissance artiste, élégante et sensuelle, mais sauvage encore ; le grand siècle, noble mais gourmé, sans libre allure ; le xviii^e siècle, frivole, avec ce calme souriant qui précède la tempête. Là surtout, deux portraits attirèrent mon regard, celui d'une femme, peinte par Largillière, représentée debout, en robe bleue décolletée, élégamment drapée, à larges manches garnies de dentelle, et tenant une guirlande de roses dans les mains. Le regard était triste et doux, le cou onduleux, un de ces cous flexibles et longs faits pour la guillotine, et les yeux semblaient rivés sur un portrait d'abbé qui lui faisait pendant. Je ne saurais dire l'attrait de cette honnête figure entrevue, comme lointaine, sous la couche d'ambre que le temps avait mis sur elle. Au passage, rien n'attirait l'attention, c'était le

classique costume noir du temps, avec le petit collet et le rabat ; mais combien le modèle était Français, mesuré, contenu, discret ! Quels conseils avait donnés cette bouche charnue et souriante au-dessus du menton rond et plein, avec une pointe de sensualité ? quelles confessions libertines on désespérées avait reçues cette oreille finement ourlée et un peu rouge, de brun sanguin ?

Je montrai le Largillière, interrogeant :

— Mon arrière-grand'mère, Aurore-Athénaïs de Champerel, marquise de Chatelay.

— Et l'abbé ?

— Louis-Dominique Joizelle, précepteur des enfants de la marquise.

— Mais comment, ce simple abbé, ce modeste précepteur, se trouve-t-il, ainsi, en belle place, au milieu de vos ancêtres ?

— Il mérite d'y figurer à tous égards, me dit gravement Jehan.

— Conte-moi cela : je flaire tout un roman.

— Et vous avez raison. Tenez, asseyez-vous, en face de ces deux portraits et écoutez leur histoire. Mon arrière-grand'mère avait été jetée en prison pendant la Terreur. Cela se passait à Nantes, alors encombrée de milliers de fugitifs refoulés et traqués

après la déroute de Savenay. Le vertige d'un tel spectacle, la famine, l'épidémie avaient porté à son comble la fureur fanatique de Carrier, qui, brûlé par la fièvre, et dormant à peine deux heures par nuit, était littéralement fou. Tout prisonnier qui comparait devant le tribunal qu'il présidait, avec ces énergumènes qui s'appelaient Lamberty, Fouquet, Robin, Goullier, un créole de la Martinique, Grandmaison, était sûr de monter dans la fameuse galiote. On attachait l'un à l'autre un jeune homme et une jeune fille nus, souvent un prêtre et une religieuse. La galiote descendait la Loire et, à hauteur de Paimbœuf environ, la trappe s'ouvrait et les malheureux étaient tous engloutis. C'est ce que Carrier appelait la *déportation verticale*. Mon arrière-grand'mère, arrêtée après la déroute de Charette par une compagnie Marat, avait de grandes chances d'être désignée pour une prochaine noyade.

» Or, l'abbé Joizelle vivait à Nantes, sous le nom de Terron. Inconnu et obscur, il était parvenu à cacher son état et son passé, et vivait modestement de son métier d'écrivain public, dans une petite échoppe. Mais, ayant appris que la mère de son ancien élève faisait partie du premier convoi sur la fameuse galiote à double fond – invention renouvelée

de Néron – il n’hésita pas, et se rendit bravement auprès de Carrier pour réclamer la prisonnière. Carrier était un homme de haute taille, maigre, le teint olivâtre, les cheveux noirs, l’œil égaré, irritable et bilieux.

» – À quel titre oses-tu réclamer cette suspecte ? demanda rudement Carrier à l’abbé.

» – Mais au titre de la citoyenne Terron, ma femme. Car elle est ber et bien ma femme.

» – Mais qui me le prouve ?

» – La parole du citoyen Terron, écrivain public, depuis longtemps connu à Nantes pour ses sentiments républicains.

» – Mais comment se trouvait-elle dans l’armée de Charette ?

» – Elle avait été entraînée dans la débâcle de Savenay.

» Terron avait l’air très simple, très franc. Les renseignements pris sur lui n’étaient pas mauvais...

» – Écoute, lui dit Carrier, je veux bien te croire et te rendra la citoyenne ; mais elle est jolie, ta femme, et tu dois être bien content de la retrouver. Pour que tu te sois décidé à une démarche aussi dangereuse, il faut que tu en sois très amoureux ?

» – J’en suis, en effet, éperdument épris.

» — À la bonne heure ; eh bien, ce soir, madame Terron sortira de prison, et j'exige que, cette nuit même, elle partage le lit de son mari...

Jehan s'était tu :

— Eh bien, lui dis-je, j'attends la suite. Vous vous arrêtez au plus intéressant.

— Que voulez-vous, mon cher ami ; on vivait dans des conditions si anormales ! Ce qui paraîtrait monstrueux aujourd'hui paraissait alors tout simple. Mon arrière-grand'mère était jeune, belle, et tenait à la vie. Elle pensa qu'elle n'avait qu'à s'exécuter, et, tout prêtre qu'il fût, l'abbé Joizelle, son généreux complice, ne pouvait se soustraire aux conséquences de son dévouement, sans inspirer des doutes graves au terrible Carrier.

— Alors ?...

— Alors l'abbé Dominique Joizelle coucha toute une nuit dans le même lit que la marquise de Chate-lay. Voilà pourquoi il a acquis le droit de figurer parmi les portraits de nos ancêtres.

... Et tandis que Jehan me racontait ce curieux roman des temps passés, les deux portraits continuaient à se regarder, la marquise avec ses yeux bleus un peu tristes, l'abbé Dominique Joizelle avec

son regard calme de brave homme, mais aussi de mâle solide et bien établi.

À DEUX DOIGTS DE JEU



LE COMTE D'ARCOLE est depuis pas mal de temps déjà du dernier bien avec madame de Brienne, la plus jolie veuve de Paris. Grâce à son grand nom, à son expérience et à sa connaissance de ce qu'on peut faire ou ne pas faire à Paris, il a évité à la belle Jacqueline bien des imprudences qui eussent, à tout jamais, coulé sa situation ; et, ma foi, le monde a fini par admettre cette liaison, très correcte d'aspect, entre deux amis, libres tous deux de toute entrave, et appartenant au même milieu social.

On les invite ensemble, dans les châteaux, aux chasses à courre, aux battues : on ne s'étonne nullement de les voir ensemble au théâtre ou au restaurant ; bref, c'est une sorte de mariage morganatique auquel ne manque que la consécration religieuse et civile, bien peu de chose, en somme, auprès de la consécration mondaine. Madame de Brienne n'a pas toujours admis, sans regimber, ce haut et utile patronage. Tenue très en laisse par un mari podagre et jaloux qui l'avait épousée, presque petite fille, à dix-

sept ans, elle s'est trouvée, à vingt-huit ans, après son veuvage, dans la situation d'un cheval échappé qui a enfin réussi à briser sa longe.

Très éprise de la liberté conquise et approuvant le vieil adage : « Une veuve qui se remarie n'était pas digne de l'être », elle a commencé à commettre quelques bruyantes sottises qui, réitérées, l'auraient certainement déclassée, n'ayant pas encore les reins assez solides pour se permettre certaines audaces.

Puis, elle avait eu la chance de rencontrer d'Arcole, bien posé, membre du comité du *Club*, vice-président du petit club, et, grâce à son entente de la vie et à ses bons conseils, elle avait évité bien des folies. Son hôtel était confortable, ses dîners exquis, grâce à un chef merveilleux enlevé à prix d'or au duc de Duncaster ; bref, son salon était devenu un des plus agréables et des mieux composés de Paris. D'ailleurs, Jacqueline l'aimait bien son d'Arcole, et était la première à reconnaître ses brillantes qualités de cœur et d'esprit ; mais on se lasse tout de même d'entendre appeler Aristide « le Juste », et la perfection a, en elle-même, quelque chose d'énervant et d'agaçant. Aussi, de temps en temps, pour rien, pour le plaisir, madame de Brienne était prise du désir d'affirmer son indépendance, et de ruer dans les

brancards ; et plus son vieil ami voulait risquer de prudentes observations, plus elle l'envoyait promener avec une véhémence rageuse d'enfant gâté qui veut, quand même, faire des bêtises.

Or, avant-hier, Jacqueline et d'Arcole se rencontraient au rond-point des Champs-Élysées.

— Tiens, Jacqueline, vous êtes ici !

— Oui, je suis venue causer avec Bourgueil, mon agent de change, au sujet de mes satanées mines d'or.

— Ah ! Et qu'est-ce que vous faites ce soir ? Voulez-vous dîner avec moi ? J'ai reçu un superbe faisan.

— Non, impossible ce soir.

— Vous avez promis à votre mère ?

Jacqueline parut un moment embarrassée, puis elle répondit résolument :

— Non, je dîne au Café de Lutèce avec Bourgueil.

— Avec Bourgueil ! En cabinet ?

— Non, dans la salle commune ; après, il a loué une loge à l'Olympia, pour aller voir la *Fête à Séville* avec la belle Otero. Nous passerons la soirée ensemble.

— Tous les deux, comme ça, en tête à tête ?

— Parfaitement.

Et madame de Brienne ponctua son « parfaitement » d'un petit mouvement de tête, plein de révolte, et qui semblait affirmer, à l'avance, que sa résolution était prise et que toutes les remontrances seraient bien inutiles.

Le comte d'Arcole ne s'en exclama pas moins, en faisant des grands bras :

— Mais, ma chère amie, c'est insensé. Vous montrer ainsi, en public, avec votre agent de change ! Vous savez cependant l'exécrable réputation qu'a Bourgueil ! C'est un homme taré qu'on ne voit jamais qu'avec des filles. Il est malin, roublard, tout ce que vous voudrez, et je comprends que vous vous en serviez pour vos affaires ; j'admettrais même – vous voyez que je suis large – que vous l'invitiez, discrètement, dans votre salle à manger. Mais pourquoi vous afficher avec lui, pourquoi cette excentricité absurde ?

— Mon bon d'Arcole, j'ai besoin de Bourgueil ; il est flatté de m'emmener avec lui, et, comme je juge que cela m'est utile, je le fais.

— Mais non, sapristi, non, ça vous sera nuisible, et voilà tout ! À l'Olympia, ce soir, la loge du Cercle sera bondée. Tous les camarades vous verront avec

Bourgueil, ce sera terrible. Ah ! je les entends d'ici les potins, je les entends !

— Eh bien ! vous les entendrez, mon cher, car, après tout, vous m'ennuyez. Est-ce compris ? Vous savez bien que j'ai toujours fait ce qui me plaisait et que je n'ai jamais donné à personne – pas même à vous – le droit d'attenter à ma sainte liberté. Donc, bonsoir. Là-dessus, madame de Brienne brisa les chiens et partit vers l'avenue Marigny avec des petites bottines qui résonnaient énergiquement sur le bitume sonore.

« Elle est folle, se disait mélancoliquement d'Arcole en remontant chez lui. Avec cela, cette canaille de Bourgueil est très joli garçon... L'effet sera déplorable, surtout à l'Olympia. Que faire, mon Dieu, que faire ? »

Il en était là de ses réflexions lorsqu'en passant devant l'avenue d'Antin, il s'entendit appeler : *Psst ! Psst !* tandis qu'une petite main gantée de blanc s'agitait par la portière d'un coupé attelé de deux superbes alezans ; il s'empressa vers la voiture arrêtée et là il aperçut Poupette de Lys, celle qui avait si drôlement joué « le ballon dirigeable » dans la dernière revue de l'Épatant. Elle était toujours somptueusement habillée dans une note un peu voyante, avec

des cheveux trop frisés, un chapeau trop grand, au-dessus de fourrures catapultueuses.

— Bonsoir, mon petit d'Arcole ; déjà de retour à Paris !

— Mais oui, Poupette ; il n'y a encore que là qu'on est bien.

— Tu parles ! Moi je trouve qu'on s'y rase dans les grands prix, et que les soirées sont longues. Tiens, tu devrais m'inviter à dîner, ce soir. D'Arcole, ça colle ?

— Oui, ça colle, dit notre clubman illuminé d'une idée subite. Je viendrai te prendre à huit heures. Tu sais, pas de simplicité, fais-moi honneur. Toutes voiles dehors.

— Tu verras, tu seras ébloui.

Là-dessus, le coupé partit au grand trot de ses stoppeurs, et d'Arcole rentra chez lui, le visage comme éclairé d'une joie céleste. À huit heures, il était chez Poupette et celle-ci apparaissait dans une robe toute en guipure caroubier, la tunique dentelée découpée sur un volant de guipure d'or, et brodée de fleurs modern style. Au cou, un splendide collier de perles sur la tête, une immense capeline de feutre blanc enroulée de plumes blanches.

— Eh bien ! comment me trouves-tu ?

— C'est tout à fait ce que je voulais, répartit d'Arcole, c'est tout à fait ça.

L'entrée au Café de Lutèce fut sensationnelle. Lorsqu'au son de la musique des tziganes jouant la « Valse bleue », Poupette apparut dans la salle commune, avec sa haute taille et sa toilette caroubier, suivie de d'Arcole, qu'on n'avait jamais vu en si clinquante compagnie, il y eut à toutes les tables un tumultueux mouvement de curiosité. On entendit des : *Oh!* des *Ah!* Certaines femmes se levèrent pour mieux voir. On eût dit qu'on avait déployé un drapeau.

Sans s'émouvoir, d'Arcole, avec des attentions exquises, conduisit Poupette, très fière, à une table située juste en face de celle occupée par madame de Brienne et Bourgueil. Et, tandis que Jacqueline, suffoquée de voir son correct ami en pareille bonne fortune, ne pouvait en croire ses yeux, d'Arcole très à son aise, renversé sur sa banquette, dégustait un fin menu arrosé de vins généreux. Tandis que Poupette riait bruyamment, parlait haut, avec un tutoiement qui s'affirmait familier et sonore, et un laisser-aller de tout son être.

À la table de Bourgueil, au contraire, un silence s'était fait farouche. Madame de Brienne ne quittait

plus le couple des yeux et ne répondait que par monosyllabes aux phrases enguirlandées de l'agent de change. Le dîner terminé, d'Arcole offrit son bras à Poupette triomphante et la remit en voiture. Dès qu'il fut seul, il fut accosté par Jacqueline qui avait lâché Bourgueil, et qui lui disait :

— Voulez-vous m'expliquer cette exhibition avec une fille ?

— Ma chère, vous faisiez, malgré moi, une chose inconvenante. J'ai voulu répondre par une autre chose parfaitement inconvenante.

— C'est bien. Donnez-moi votre bras pour rentrer.

Et Jacqueline, repentante et très chatte, partit avec son vieil ami, oubliant l'Olympia, sans plus s'occuper de Bourgueil occupé à régler l'addition.

EFFET DE CHALEUR



IL FAISAIT CHAUD, très chaud. Bien que le soleil fût couché, la température restait torride, et pas le moindre souffle n'agitait les feuilles du platane malade qui étendait ses feuilles anémiées jusqu'au balcon de l'hôtel, rue Bassano.

Madame, en simple peignoir de mousseline de soie incrustée de guipures, avec des manches en dentelle rattachées par des liens de rubans, à demi couchée sur un canapé encombré de coussins en soie de formes diverses, s'évente désespérément.

Elle était dans cet état délicieux qui n'est ni la veille ni le rêve, où l'esprit, entre le ciel et la terre, flotte sur des idées à peine ébauchées, à contours imprécis. Elle pensait vaguement au prochain départ pour Trouville. Emporterait-elle le chapeau Louis XVI en paille de crin jaune garni de plumes, ou le chapeau marin en taffetas ciré posé sur une paille rose, avec un gros oiseau blanc niché dans une série de nœuds rubis ? Réflexion faite, elle emporterait le chapeau Louis XVI pour les courses, et le cha-

peau marin pour la plage, le matin... Sa petite cervelle frivole résumait ainsi des choses agréables, légères, dans des frou-frous rose tendre, lorsque tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, et *Monsieur* entra.

Il était en tenue de soirée, pimpant, très vaporisé et pomponné, mais par-dessus son gilet blanc et sa chemise à jabot ondulé, et orné d'une grosse perle noire, il avait endossé un petit veston de chambre en serge crème.

— Eh bien, Hélène, dit-il, voilà neuf heures et demie ; est-ce que vous ne songez pas à vous habiller ?

— M'habiller. Et pourquoi, Seigneur ! Je suis si bien !

— Comment ! mais vous avez donc oublié le cotillon du Polo. Nous avons promis, absolument promis.

Madame eut un geste de détresse lasse.

— Comment, mon pauvre Jehan, nous n'en avons pas fini avec ces corvées, ces obligations mondaines, ces parties de plaisir éreintantes. Ainsi, nous sommes en juillet, en plein juillet, en pleine canicule, que dis-je à la veille de la Fête nationale, et vous venez me parler de cotillon. Il faut qu'après le dîner, je me fasse coiffer, que je pique un tas de perles et

de plumes dans les cheveux, et que je revête une armure de guerre sous la forme du corset ajusté, de la robe de bal collante, sans compter les lourds colliers qui étranglent, les bracelets qui compriment et les bagues qui meurtrissent. Mais c'est épouvantable !

— Que voulez-vous, ma chère amie ; le monde a ses obligations, ses devoirs. Nous appartenons, vous et moi, à un milieu social dont nous devons accepter les obligations, les convenances et les petites contraintes, en nous astreignant à la conversation ornementale et vide, avec détente jusqu'au badinage insouciant et gracieux.

— Oh ! je me sens tout à fait incapable du badinage insouciant et gracieux comme vous dites. Ma prostration s'y oppose.

— Mais, saperlipopette, il faut réagir ! Regardez-moi, je réagis ! Ah, parbleu ! si on se laisse aller dans son fauteuil, alourdi, comme disaient les Romains, par les viandes et le vin, on est perdu. Bref, j'ai commandé la victoria pour dix heures et demie.

— Eh bien, on peut la décommander.

Monsieur se mit à se promener de long en large, très agité.

— Évidemment... on peut toujours décommander une voiture... Mais la question n'est pas là. Ce se-

ra la dernière jolie fête de la saison, et même, si vous me lâchez, je suis décidé à y aller seul, car je suis engagé.

— Vous êtes engagé à quoi, mon ami ?

— Eh bien, j'ai promis à la comtesse Aqua-Sacerty de danser le cotillon avec elle, et ce serait parfaitement impoli de la laisser sans danseur.

Hélène regarda son mari qui continuait sa promenade fébrile.

C'était donc là le motif de son insistance ; car les autres fois, c'était elle qui était toujours obligée de le pousser pour aller dans le monde ; il s'y rendait en rechignant, comme un chat qu'on fouette. Et voilà que depuis deux semaines, il y avait un changement à vue. C'était lui qui proposait les parties, les gymkhanas au Polo, le tennis à Puteaux, les déjeuners en coach à Bellevue et les dîners sous la grande véranda d'Armenonville, au son de la musique des tziganes. La comtesse Aqua-Sacerty ! Elle la vit par la pensée, avec sa haute taille, ses lèvres rouges estompées, d'un léger duvet – symbole de sensualité, et ses cheveux noir-bleu qui lui faisaient, autour du visage, comme un chaperon d'onduleuses ténèbres ! Et toujours assise à côté de Jehan, en mail, à table, au cotillon, partout ! Comment n'avait-elle pas senti le

danger plus tôt ! Elle ferma, un moment, les yeux, suivant un rêve intérieur, douloureux, puis, comme si la chaleur l'eût incommodée plus que jamais, elle dégrafa le col de son peignoir, qu'elle échançra largement, laissant émerger son cou très blanc, très rond, orné de cette double raie que l'on appelle le collier de Vénus ; puis elle ajouta négligemment :

— Eh bien, Jehan, allez au Polo. Vous n'avez pas besoin de moi pour bostonner avec la comtesse ou avec d'autres, pour recevoir des porte-cartes ou des cannes ; vous me montrerez toutes vos dépouilles opimes en rentrant ; cela m'amusera.

— C'est que... je rentrerai très tard. Il y aura un souper par petites tables.

— Ah ! on doit souper aussi ?

— Mais oui. On soupe toujours au Polo après le cotillon. Vous le savez bien, et dans la fraîcheur de la nuit, avec la perspective du parc, la pelouse illuminée, coupée par les grandes masses sombres des arbres, ce sera peut-être le meilleur moment de la soirée.

Hélène entrevit ce souper avec les rapprochements sous la nappe, l'excitation du vin de Champagne succédant aux enlacements de la valse, la grisserie de la belle nuit étoilée, et le retour tout près,

tout près sur la banquette du mail à travers ce bois de Boulogne tout tendu en satin noir, avec des vers luisants piquant des étincelles d'or dans les massifs. Elle enleva l'agrafe de ceinture qui croisait son peignoir de côté, et l'entr'ouvrant, elle dégagea sa gorge marmoréenne avec deux petites fraises roses qui pointaient sous le linon transparent et, réunissant ses deux bras nus d'un galbe si pur sous sa nuque, dans une adorable attitude, elle dit simplement :

— Eh bien, allez, mon cher Jehan, et amusez-vous bien. Moi, j'ai trop chaud.

Mais Jehan restait maintenant, hypnotisé, en admiration devant le joli spectacle qu'il avait sous les yeux, devant ce buste de statue vivante, émergeant nu de son alvéole de dentelle. Les seins bien servis, encadrés et soutenus par la guipure, appelant le baiser, semblaient le doux oreiller où l'homme épuisé pouvait reposer sa tête. La lumière de la lampe, arrivant d'en bas, cernait les contours extérieurs des chairs et de la chevelure blonde d'une sorte de nimbe lumineux. Et tout cela mobile, palpitant, fleurant bon le lilas et la jeunesse ! Certes, sa femme était belle, cent fois plus belle et plus désirable que la comtesse Aqua-Sacerty ! Mais Hélène, qui décidément avait plus chaud que jamais, s'était étirée sur le divan

comme une panthère qui ferait sa méridienne, et, dans ce mouvement, la chemise de linon s'était légèrement retroussée et laissait apercevoir maintenant assez haut les jambes de déesse. Et Jehan perdait la tête, étreignait furieusement la chère créature, l'étouffant sous les baisers, et roulait avec elle sur les coussins, tandis qu'Hélène disait :

— Grand fou ! Voyons ! C'est absurde ! Vous allez chiffonner votre plastron et défaire votre belle cravate blanche...

Et le fait est que le plastron était tout cassé, et la cravate avait tourné à la diable, lorsque après un long silence, on entendit tout à coup la victoria qui avançait dans la cour, devant le perron.

— Allons, voilà la voiture, sauvez-vous, dit Hélène en rajustant sa chevelure écroulée.

Mais les idées de Jehan avaient, je ne sais pourquoi, changé de direction.

Il resta un moment pensif effilant sa moustache tombante, très tombante, puis il dit :

— Décidément, ma chère amie, vous avez raison. Il fait vraiment trop chaud pour sortir. Je vais dire qu'on dételle.

LES SUITES D'UN BAL



ALORS, VRAIMENT, Fortemart, vous croyez à l'utilité sociale des bals de l'Opéra, aujourd'hui supprimés ?

— Parfaitement. Ainsi, moi, c'est à la suite d'un de ces bals que je me suis marié.

— Farceur ! Vous avez autant de mains gauches que les dieux japonais.

— Pas du tout. Je me suis marié de la main droite, de la bonne et unique main droite que je possède.

— Allons donc !

— Je ne plaisante pas. Je m'étais laissé entraîner au bal par le général Rubas, le seul qui ait encore conservé les traditions fêtardes du second Empire ; sans grande conviction, les mains dans mes poches, et, ennuyé de ne pas avoir ma canne, qui m'avait été confisquée au vestiaire, j'arpentais le couloir des premières loges, lorsque je sentis qu'on arrêta mon bras au passage. Je me retournai, et j'aperçus un domino très élégant, en satin gris souple, dentelé

d'argent. La femme était brune, avait de belles dents et l'entrebâillement du ruché laissait voir un collier de perles admirable. Elle savait beaucoup de ma vie, avec des petits détails intimes de caractère que je croyais connus de moi seulement, comme, par exemple, mes superstitions spéciales, ma croyance à une certaine fatalité devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner avec la résignation des Arabes, quand ils disent : « C'était écrit ». Elle me racontait tout cela, très grande, droite contre moi, avec les deux mains appuyées sur mes épaules, et sa bouche, éblouissante, comme une fleur qui aurait jeté de la lumière, à hauteur de la mienne. J'étais réellement intrigué. Je voulus l'attirer à moi, soulever la dentelle pour voir le reste du visage, mais je reçus un coup sec d'éventail sur les doigts, et le domino gris se dégageant me dit :

— Maintenant, adieu.

— Pourquoi t'en vas-tu ?

— Parce que, moi, je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, et parce que, vous, vous devenez mal élevé.

— Au moins, donne-moi un moyen de te revoir !
Déjeunons ensemble un matin ?

— Soit, lundi, au café de la Guerre. En haut, à midi et demi : pas avant. Je ne puis jamais me décider à me lever. Qui demanderai-je ?

— Eh bien... monsieur le comte. Mais tu viendras, bien sûr ?

— C'est entendu. Quand je promets, je tiens.

La femme avait l'air sincère, et puis le petit détail sur l'heure du lever avait l'air vraisemblable, et devait me faire supposer que si elle me donnait un rendez-vous tard, c'est qu'elle avait réellement l'intention de venir. J'inscrivis donc le rendez-vous sur mon carnet ; puis le reste de la soirée se passa tant bien que mal, à agiter, ainsi que le disait le général Rubas, « les grelots de la folie ». Cependant, le lendemain dimanche, je pensais à mon inconnue, un peu plus peut-être qu'il n'eût été nécessaire, avec des distractions qui me firent perdre la forte somme au poker ; le lundi, je me réveillai, joyeux, vous savez, avec cette première idée qui vous vient à l'esprit, dès qu'on reprend ses sens, et qu'on se dit : « J'ai, ce matin, quelque chose d'amusant à faire. » Ce petit déjeuner, au café de la Guerre, m'apparaissait à travers un nuage rose. Mentalement, je combinais dans ma tête un menu délicat et soigné, pouvant faire honneur à mes connaissances gastronomiques ; puis, je

m'habillai avec un soin particulier, choisissant mon complet le plus seyant et ma plus belle écharpe de satin que je nouai avec amour en fredonnant abominablement faux des refrains de revue.

Après avoir vaporisé ma moustache – à tout hasard – et avoir allumé une cigarette turque, je partis, à pied, vers le boulevard, en lançant de belles bouffées bleuâtres, et en trouvant que la vie était, décidément, une très belle invention. À midi vingt-cinq, j'arrivais au restaurant, je retenais un cabinet, et comme le maître d'hôtel me tendait la carte du menu :

— Jamais ! Il faut bien se garder de commander le déjeuner d'avance. Cela empêche la personne de venir. Or, j'attends une dame qui demandera monsieur le comte.

— Bien, monsieur.

Il alluma la cheminée au gaz, et moi, je me mis à me rôtir les mollets et à philosopher, en attendant, bercé par le grondement sourd du boulevard, en pleine animation. Midi trente-cinq ; midi quarante ; viendra-t-elle ? À une heure moins le quart, en vieux Parisien sceptique qui n'attache qu'une valeur très relative aux promesses faites à l'Opéra, je sonnai le maître d'hôtel, et je lui dis :

— Je descends déjeuner au rez-de-chaussée, dans la salle commune ; si, *par hasard*, une dame venait demander monsieur le comte, vous descendriez me prévenir.

— Monsieur peut compter sur moi, me répondit ironiquement l'homme aux favoris mousseux, qui se disait, sans doute à par lui : « Encore un idiot qu'on fait poser ! »

D'un air indifférent, et dissimulant ma contrariété, je m'assis en bas à une petite table, et, pour me consoler, commandai, en égoïste, un fin déjeuner arrosé d'une bonne bouteille de corton, qui devait me raccommoier avec la vie. Comme j'avais bien fait de ne pas attendre ! Une heure un quart, et pas la moindre réapparition du maître d'hôtel. Enfin, à une heure et demie, au moment où j'allais demander du café, la portière de l'escalier se soulève, et je vois accourir l'homme aux favoris, mais cette fois sans sourire ironique :

— Madame attend monsieur.

Bing ! Ô homme de peu de foi, qui avait déjà déjeuné ! Il est vrai qu'après soixante minutes de retard, j'étais bien excusable. Je payai mon addition en hâte, et remontai quatre à quatre, avec mon pardessus sur le bras. Le garçon m'ouvrit la porte du cabi-

net où j'avais si bien philosophé une heure auparavant, et, là, je me trouvai en présence d'une femme brune, grande, mince, très distinguée, dont la silhouette correspondait absolument à celle du domino gris-perle.

— Madame, dis-je en m'inclinant, pardonnez-moi de ne pas être resté fidèle à mon poste; mais, après avoir attendu jusqu'à une heure (ce n'était pas tout à fait exact), je me suis pris à perdre ma belle confiance dans le rendez-vous pris – voilà les fruits déplorables de l'expérience – et je suis descendu... causer avec quelques camarades. Mais maintenant, je vais commander le déjeuner.

Tandis que je parlais, la femme m'écoutait avec surprise, en ouvrant de grands yeux déjà immenses, puis elle me dit cette phrase stupéfiante :

— Mais, monsieur, ce n'est pas vous que j'attends !

— Le maître d'hôtel est descendu me dire que vous me demandiez !

On sonne l'homme aux favoris. Il répond que la dame l'a chargé de demander monsieur le comte, et que monsieur le comte, c'est moi.

— Oui, madame, comte de Fortemart; rappelez-vous, samedi à l'Opéra ?

— Eh bien, moi, monsieur, j'attends un Lecomte, tout court, André Lecomte, mon oncle, un gros monsieur chauve, avec une barbe grisonnante ; et j'ajoute que je n'ai pas été du tout samedi au bal de l'Opéra.

Pendant ce temps le maître d'hôtel avait rassemblé ses souvenirs :

— Il est bien venu un homme barbu, comme dit madame, mais il est parti furieux à une heure, disant qu'il avait assez attendu.

— Ma foi, madame, m'écriai-je, vous n'étiez pas venue pour moi, et, moi, je n'étais pas venu pour vous, ça, c'est certain ; mais un hasard béni nous met en présence, inclinons-nous devant les desseins mystérieux de la Providence, et déjeunons ensemble, puisque « c'était écrit ».

— Ma foi, j'accepte, me dit en riant mon incon nue, car vraiment c'est trop drôle.

Je mangeai peu, et pour cause, mais j'eus par conséquent tout le loisir d'étudier la personne que le destin m'envoyait. Elle était veuve, intelligente, spirituelle, et sut me tenir la dragée haute, sans me laisser abuser du tête-à-tête, en cabinet particulier. Elle me permit d'aller la voir, à son jour, et, peu à peu, j'en devins éperdument épris. Bref, je l'ai épousée, et

je n'ai pas à m'en repentir. Voyez-vous, la fête, c'est comme le journalisme, ça mène à tout.

— Oui, mais à condition d'en sortir.

DIVORCE PRINCIER



C'ÉTAIT L'AUTRE SOIR, au cercle, après le dîner, et l'on fumait les cigares dans un silence béat, quant tout à coup Mortenard, qui lisait un journal, s'exclama :

— Tiens, la grande duchesse de Goldenstein divorce décidément avec le prince-consort Louis-Ernest.

— Eà bien, ça ne m'étonne pas, riposta Précy-Bussac, le secrétaire d'ambassade, et j'avais parié que cette union princière craquerait avant un an.

— Pourquoi croyiez-vous à ce craquement ? Les époux n'étaient-ils pas assortis ?

— Au contraire, messieurs, une union de conte de fée entre la princesse Aurore et le prince Charmant. Quand, l'hiver dernier, je fus envoyé en mission extraordinaire à Goldenstein, en qualité de membre de la délégation chargée de représenter la France au mariage, j'avais été frappé de la grâce mélancolique de la jeune grande-duchesse Edwige-Victoria, drapée dans ses dentelles, tandis que huit

demoiselles d'honneur, toutes portant le long voile, suivaient la fiancée en soutenant sa traîne, et passaient comme un blanc nuage semé d'amours roses. À côté d'elle, le prince, une physionomie parisienne bien connue, superbe sous son manteau de chevalier, avec ses cheveux drus, ses yeux à fleur de tête, sa robustesse de blond sanguin, et ce regard voilé qui l'avait fait remarquer de la grande-duchesse, alors qu'il commandait au palais la garde d'honneur.

Et je constatai qu'elle avait à peine fini de grandir, et qu'elle était encore à cet âge délicat où la femme cherche dans le bras de l'homme un abri plutôt qu'un plaisir. Cependant, le coup d'œil était splendide, avec cette pompe et cette mascarade historique qui nous fait sourire parce que nous ne la comprenons plus. Là-bas, à Goldenstein, tout ce que les hommes ont pu imaginer pour rendre sensible et vivante l'incarnation du droit a pris place ici, et la puissance féodale retrouve son vieux cadre, avec ces trompettes, ces massiers, ces hérauts au tabar écusonné portant les mêmes noms depuis des siècles, ce maître des cérémonies en toque, fraise et pourpoint – oui, monsieur Molard – précédant les chevaliers de l'Ordre étalant sous le lourd manteau de satin les uniformes étincelants, les aiguillettes, les grands cor-

dons ; ce ne sont plus des hommes, mais des principes ; forces vives de l'État, ils passent majestueux et calmes comme il convient à des principes.

Et pendant ce temps-là, les orgues faisaient entendre un son grave, une plainte lointaine, tel un sanglot étouffé tout à coup, puis revenant long et désolé. La plainte s'élevait maintenant, stridente, mugissante, montait au ciel en spirales sonores, planait un instant dans l'espace et retombait sur le monde des grands, des ambassadeurs et des ministres de Dieu réunis dans l'antique chapelle. Les voix basses des chantres semblaient consoler et bénir, tandis que dans les voix claires des enfants de chœur on croyait percevoir des cris de femmes. Placé très près des nobles époux, dans le chœur, je regardai la petite mariée, penchée sur son prie-Dieu à crépine d'or, le visage dans ses mains ; elle songeait sans doute à ce beau jeune prince que la Providence avait mis sur sa route et dont elle avait fait l'élu de son cœur, après l'avoir choisi entre maints illustres prétendants. L'aimerait-il?... À travers les cils de ses paupières baissées, elle l'examinait anxieuse, et, à un moment donné, soit que les mélodies de l'orgue eussent agi sur ses nerfs, soit qu'elle fût agitée de quelque sombre pressentiment, je vis une larme glisser de

ses yeux et tomber, comme une seconde perle, sur la bague de fiançailles.

Lui, pendant ce temps, figurant comme à la parade, nullement ému, mais l'air vaguement ennuyé, paraissait subir ce *service commandé* avec la philosophie résignée d'un soldat habitué à toutes les corvées. Il plastronnait, tendait le jarret en effaçant les épaules, la tête haute, le corps aisé, libre et droit; et, s'il ne songeait guère à Edwige, il se disait, du moins : « Dix mille regards sont braqués sur moi. Soignons la tenue !... » Et, de l'avis de tous, la tenue était bonne.

Le soir même, je reprenais, avec la mission, le train pour Paris, heureux d'échapper à tout ce faste, à toute cette étiquette, à tout cet appareil d'un autre âge, faisant paraître si mesquine, si étriquée, si pauvre, notre société démocratique; et, bercé par le bruit des roues de mon wagon, je songeai à la minute suprême des deux époux enfin seuls ! Comment se passerait cet instant décisif entre ces deux êtres jeunes, beaux, nobles, dépouillés de tous les oripeaux monarchiques, et redevenus simplement deux êtres humains et amoureux ? Comment se comporterait le prince-consort, le fêtard des cabinets particuliers et du Palais de Glace ? Enlèverait-il la place à la hus-

sarde, comme s'il se fût agi, au lieu d'une noble princesse, d'un simple mannequin de la rue de la Paix ? Agirait-il, au contraire, avec un respect presque religieux, avec les égards d'un simple Lauzun obtenant les faveurs de la Grande Mademoiselle ?... Et je me figurais, dans le palais grand-ducal, de majestueux et aristocratiques enlacements de belles chairs, sous le riche baldaquin d'un grand lit à la Lepautre, sous les regards attendris des ancêtres peints par Van Dyck et Rubens.

À Paris, je rentrai dans la vie réelle, avec les omnibus, les tramways, les charrettes, les gens mal mis et crottés trottinant dans la boue, tout ce décor laid et triste de notre existence sombre ; et, le soir, désireux de retrouver un peu de noblesse et de joie, j'allai faire une visite à la belle Liane de Nèze, qui avait bien voulu m'offrir une tasse de thé, dans son bel hôtel de l'avenue Niel. Là, au moins, je pourrais à nouveau contempler une souveraine de beauté – la seule royauté qui, chez nous, subsiste encore, – avec Liane, merveilleusement belle dans sa robe d'intérieur en brocart blanc ivoiré, très légèrement drapée à la taille, les bras nus émergeant de larges manches dans le genre vénitien. Ainsi parée, l'idole est triomphalement belle, et, volontiers, l'on

s'inclinerait devant elle comme devant une princesse de féerie, venue des pays chimériques. Et comme elle était bien dans son cadre, dans ce salon à tapisseries Renaissance, avec ces vitrines ornées de petits saxes, de miniatures, de miroirs à main, d'éventails Louis XV, hommages des fidèles et des infidèles. Aux murs, les *Lavandières*, de Boucher; les *Divertissements champêtres*, de Lancret; une *Vivandière*, de Sweebach.

À travers la porte entr'ouverte, on apercevait le lit large et solennel, drapé en peluche saumon, à reflets argentés. Évidemment, une fois entré dans ce sanctuaire, tout mortel n'avait plus qu'à tomber aux pieds de la déesse, grisé par la folie du désir; et, après, comment oublier?...

À ce moment, une camériste frappa, apportant le courrier sur un plateau. Liane parcourut distraitemment quelques lettres; mais, tout à coup, elle sauta sur une enveloppe à timbre étranger :

— Un mot du prince Louis-Ernest, dit-elle. C'est gentil à lui de m'écrire dès le lendemain de son mariage avec la grande-duchesse. Tiens, lis.

Elle me tendit la lettre; il n'y avait qu'une ligne :

« Liane, plains-moi : ma femme est un glaçon, et, de plus, elle est maigre ! »

À TRAVERS LES ÂGES



I L'ÂGE D'OR

Première lettre : Papier grand format eau du Nil; parfum léger, mélange d'iris et d'odeurs personnelles. Dans le coin, petite couronne de marquise.

« Monsieur,

» Vous allez vraiment un peu vite. On vous présente à moi au contrat Palangridaine, et, en me conduisant au buffet, après deux minutes de conversation, vous me demandez tout à coup : « Est-ce qu'on peut vous faire la cour ? »

Il n'y avait rien à répondre, et je n'ai rien répondu qu'un sourire, avec un imperceptible haussement d'épaule, pour vous prouver le peu d'importance que j'attache à ce genre de sport. Et ce matin vous m'écrivez une lettre absurde – charmante et absurde.

Venez me voir demain à six heures et demie, en revenant du Bois, pour que je vous gronde, et fasse entrer, si possible, un peu de raison dans votre pauvre cervelle, qui, entre nous, m'a l'air un peu détraquée, mon pauvre monsieur. Enfin, nous causerons.

» MARQUISE DE CASTEL-CHAMBORD. »

Deuxième lettre : Papier anglais très épais. Au coin, une salamandre et en devise « Mon bon plaisir. » Même parfum que précédemment, mais plus accentué.

« Cher monsieur,

» Je tous assure que vous avez tort. Vous me le disiez vous-même : dans la vie, il n'y a que des commencements. Pourquoi nous croire obligés de marcher vers un but après lequel nous ne trouverons peut-être que des désillusions ? Ne vaudrait-il pas mieux rester bons amis ? Je crains effroyablement tout ce qui pourrait troubler mon repos, et j'ai soif de tranquillité. Maintenant, comme je suis très franche, j'avoue que vous m'êtes sympathique et que la journée d'hier passée au garden party Rautour m'a paru très agréable. Vous m'avez demandé à revenir de-

main. C'est beaucoup trop souvent, vous vous fatigueriez bien vite de moi, et vraiment ce serait dommage.

» Je ne veux pas dîner avec vous chez Voisin. C'est compromettant. Venez, vous, plutôt dîner chez moi, mais pas demain, je ne suis pas libre. Samedi si vous voulez, à huit heures. Il n'y aura que nous deux, à moins que vous ne préféreriez que j'invite quelqu'un d'autre (?).

» CASTEL-CHAMBORD. »

Troisième lettre : Papier égyptien avec larges fleurs d'argent et barres diagonales ; parfum étrange et capiteux en diable.

« Je viens de recevoir votre lettre ; je vous avais prié de m'écrire, en rentrant cette nuit, ce que vous dirait votre cœur. Êtes-vous heureux ? Ai-je bien fait tout ce que vous vouliez ? C'est une folie... mais, si elle était à refaire, je crois que je la referais.

» Cette soirée passée avec vous dans mon boudoir m'avait grisée en m'enlevant mon libre arbitre. Vous aviez une si câline façon de vous pencher près de mon oreille et de me chuchoter mille tendresses !

Votre moustache s'enchevêtrait dans les mèches de mon cou, et me faisait frissonner, et, plusieurs fois, je me suis senti des envies insensées de prendre votre tête dans mes deux mains et de l'embrasser ; vous voyez que je vous dis tout.

» Alors, vos yeux étaient si tendres, si suppliants!... j'ai renvoyé ma femme de chambre en lui disant que je n'avais plus besoin d'elle, et j'ai donné l'ordre aux domestiques de se coucher...

» Tu m'as dit que, toute ta vie, tu te souviendrais de ce moment-là. Tu vois : en dépit de mes belles résolutions, je ne me suis guère défendue, et n'ai pas mis grande coquetterie. Je me suis donnée à toi, sans phrases, et très vite, tout simplement parce que tu me plaisais. Je t'aime ; je suis à toi ; je voudrais être dans tes bras ; mon cœur saute dans ma poitrine en me souvenant de nos heures paradisiaques. Je suis brisée, mais si heureuse ! Aime-moi bien. À ce soir. Tout mon être en frémit de joie. Je t'adore.

» YOLANDE. »

» P.-S. – Déchire tout cela, »

Quatrième lettre : Petit tricorne en papier gris-fer.
Dans à coin ; « À PORTER. »

« Veux-tu que nous dînions ensemble ce soir ? Retiens un cabinet dans un petit *restauro*, pas trop en vue. Nous mangerons mal, mais qu'est-ce que ça nous fait ? Après, nous irons nous cacher dans quelque bouiboui et entendre n'importe quoi. Ce sera toujours amusant puisque nous serons ensemble.

» Est-ce que vous m'aimez, vraiment ? Tendez vos lèvres.

» Y. »

II

L'ÂGE D'ARGENT.

Cinquième lettre : Carte-correspondance, parfum vague.

« Quelle méchante lettre tu m'as écrite ce matin. Oh le jaloux ! Fi, que c'est vilain ! Évidemment j'ai dansé cette nuit le cotillon avec Chauvigné ; mais en quoi cela peut-il t'inquiéter ? Tu sais bien que je t'aime. Surtout, par grâce, ne deviens pas ennuyeux. Rien que d'y songer, j'éprouve comme un petit frisson d'épouvante. Je tends mes lèvres, mais pas pour être embrassée ; pour faire la moue.

» Je vous envoie, malgré tout, le bout des doigts.
C'est tout ce que vous méritez.

» YOLANDE. »

Un petit bleu : Écriture hâtive et peu lisible.

« J'avais tout à fait oublié, mon pauvre ami, que c'est ce soir la comédie des La Marlière. Je ne puis y manquer, ma mère me ferait toutes sortes d'observations à ce sujet, et j'aime mieux éviter. Mais ne grognez pas. Je vais vous donner une compensation. Venez déjeuner demain matin au pavillon bleu à Saint-Cloud. Soyez exact. J'irai à bicyclette à midi.

» Y. »

Au crayon. Au dos d'une carte de visite.

« Pas ma faute. Été retenue en route au chalet du Cycle par colonel Chavoye qui m'a vu naître, et qui n'a jamais voulu me laisser aller plus loin. Il m'a fallu céder. Je ne voulais pas lui donner de soupçons. Venez dîner après-demain. Et puis, surtout, pas de récriminations.

» P.-S. – Mais oui, je t’aime toujours, grande bête; tu le sais bien! Hou! hou! hou!»

Sixième lettre; Papier formant billet. Parfumé de plus en plus d’iris.

Minuit,

« Vous avez été, mon pauvre ami, permettez-moi de vous le dire, d’une humeur exécrationnelle ce soir. Vous avais-je parlé d’un dîner en tête à tête? Jamais je n’ai dit un mot de cela. Je devais une politesse aux Ballantroy, depuis longtemps. Vous êtes très lié avec Ballantroy, il est de votre cercle : sa femme est laide, mais très spirituelle. J’ai cru vous être agréable en vous mettant avec eux, et, de cette manière, je faisais d’une pierre deux coups. Vous ne comprenez jamais rien.

» Savez-vous à quoi vous avez réussi avec votre bouderie d’enfant maussade? À m’enlever une petite idée de derrière la tête, et qui vous aurait fait plaisir, je crois du moins, car avec vous il ne faut jurer de rien. Je comptais vous garder une heure après le départ des Ballantroy, qui allaient à la revue des Richardy. Mais vous étiez si grincheux que, ma foi, j’y

ai renoncé, et ai préféré me coucher tout de suite, d'autant plus que, demain matin, je monte à cheval de très bonne heure.

» Bonsoir. Faites des mauvais rêves, ce sera votre punition.

» Y.»

III L'ÂGE DE FER

Petit bleu. – « Impossible mardi, j'ai du monde à dîner. Vous écrirai. »

Petit bleu. – « J'avais oublié que dimanche j'allais à Saint-Germain. Lundi, j'ai le « Cyclamen ». Mardi, le bal Contadacki. Mercredi?... Ah! mercredi, il y a le polo. Voulez-vous jeudi?... Non, jeudi, il y a réunion des drags.

Je ne vois guère moyen avant dimanche...»

Septième lettre : Un morceau de papier déchiré du dos d'une autre lettre.

« Vous êtes étonnant, ma parole d'honneur, et vous croyez, mon cher, que je puis, en pleine saison, être rentrée à six heures ! C'est une heure excessivement gênante pour moi, et, quand j'y suis, je ne puis vraiment pas défendre ma porte et rompre avec tous mes amis pour vos beaux yeux. Il serait beaucoup plus intelligent de vous faire désirer un peu plus. Amitiés.

» YOLANDE. »

Huitième lettre : Papier blanc uni, anglais. Pas de chiffre, pas de devise, Aucun parfum.

« Eh bien ! oui, tout ce que vous m'écrivez est absolument vrai, vous avez raison, mais je vous avais prévenu. Vous n'avez pas voulu me croire. Cent fois je vous ai répété que je trouvais toutes ces... gesticulations fatigantes et un peu ridicules. Je suis éreintée, je suis malade, j'ai un besoin absolu de repos physique et moral. Vous êtes tombé dans ma vie comme un aérolithe et, à votre insu, vous avez tout bousculé, tout désorganisé. Je n'avais pas besoin de cela. J'ai eu assez de chagrins, et assez d'ennuis. Je n'en veux plus. Bref, j'ai de l'amour par-dessus la tête,

comprenez-vous ? Je vais chez ma mère, aux Haudriettes, pour me remettre un peu.

» Adieu. Je pars ce soir. Nous nous reverrons cet automne – peut-être.

» Y. »

EN VOYAGE



VOICI LE MOMENT du grand exode. Les concours du Conservatoire sont terminés ; les gosses ont eu leurs prix, rien ne retient plus à Paris. Je crois donc être agréable à mes lecteurs en leur donnant quelques mauvais conseils faciles à suivre en voyage.

PRÉCAUTIONS PRÉLIMINAIRES

... Vous voilà partis, votre inconnue et vous. Vous êtes seuls dans votre wagon, ce qui s'obtient facilement avec la complicité d'un employé ; placez-vous carrément, sans fausse timidité, en face de la voyageuse ; plus tard, il faudrait vous rapprocher et ce mouvement serait une complication.

Soyez rassurant : prenez un air bonhomme, et plongez-vous dans la lecture de vos journaux, autant que possible des journaux chers et amusants. Une femme lit rarement dès le départ ; elle laisse errer sa vue sur la campagne, et, comme le paysage de banlieue est si épouvantable qu'on n'ose même pas le montrer aux empereurs en déplacement, comme

l'on n'y aperçoit que les gazons pelés chantés par Yvette, des tuyaux, des mesures ou des usines à gaz, la pensée de l'inconnue qui, peut-être avait encore pour objectif le monsieur resté à Paris, se portera sur vous.

Du coin de l'œil, et sans avoir l'air, elle vous examinera depuis la pointe des souliers jaunes jusqu'aux crocs de la moustache.

Si vous avez des cheveux – non pas un adroit raménage, mais ce que j'appelle des cheveux, de « vrais cheveux », découvrez-vous, sans affectation, et placez votre panama dans le filet. Sinon, restez couvert, bien entendu.

N. B. – Il est dangereux de laisser votre chapeau à côté de vous, au point de vue des luttes ultérieures que vous pouvez avoir à soutenir.

À ce moment, tournez la page de votre journal, occasion toute naturelle de risquer un regard ; si vos yeux se rencontrent avec ceux de la voyageuse, feignez brusquement de comprendre qu'elle a besoin de quelque chose, et dites-lui, suivant le cas :

– Voulez-vous, madame, que je lève la glace ?

– Voulez-vous que je baisse le store ?

Tout dépend de la façon dont on vous répondra. :

Si l'on vous répond gentiment, en souriant, entamez immédiatement la conversation par une banalité quelconque : le temps, la température, le service de la Compagnie, la rapidité du train : il y a une phrase qui se place avantageusement. On regarde la campagne qui fuit, à travers, les glaces, et l'on dit : « Nous marchons bien. » Ça fait plaisir à la voyageuse, il lui semble qu'elle arrivera plus tôt.

Si, au contraire, elle vous répond d'un ton sec, n'insistez pas : saluez avec aisance, d'un air détaché, comme un gentleman qui n'a accompli qu'un devoir de pure courtoisie, et replongez-vous dans vos journaux.

Là, tout en lisant, cherchez un autre motif pour reprendre la conversation : mouchoir qui tombe ; soleil qui tourne et vient sur le visage de la voyageuse, grain de poussière qui entre dans l'œil, que sais-je ?... Si par malchance, timidité ou manque d'imagination, vous n'avez absolument rien trouvé, attendez la première station et là, comme sortant d'un rêve, dites tout à coup :

— Pardon, madame, c'est bien Melun, Meaux, Mantes, Creil, Étampes, etc. ?

On sera bien obligé de vous répondre, et vous vous écrierez :

— Déjà!

Et alors vous continuerez, coûte que coûte, la conversation. Il est bien probable que, cette fois, encouragée par vos bonnes manières et votre sagesse depuis le départ, on consentira à échanger avec vous quelques fins aperçus.

RECONNAISSANCE DU TERRAIN

La conversation engagée, sachez d'abord où descend la voyageuse – point très important ; cela vous indiquera combien vous avez de temps devant vous. Sous prétexte de la renseigner, sautez sur votre Indicateur et cherchez immédiatement l'heure à laquelle elle arrivera. Cela aura l'air d'une attention.

Alors, habilement, graduellement, avec une voix très douce et toutes sortes d'insinuations délicates, posez des questions : « Mariée ? Veuve ? Libre ? Parisienne ?... » Croyez-la toujours Parisienne, ça la flattera.

Ici, le petit cliché traditionnel : « Il n'y a que la Parisienne pour savoir, en simple costume de voyage, en pèlerine gulfe-cape, en grand carrick, etc., avoir autant de chic, autant d'élégance. »

Si, au contraire, elle vous dit qu'elle est d'une ville de province, vous ajoutez que les Parisiennes

ne sont nullement les femmes nées à Paris ; on appelle Parisiennes ces natures d'élite, ces créatures exquises, qui ont, instinctivement, le sentiment de ce qui est gracieux, de ce qui est joli, qui savent marcher, se tenir, causer avec un esprit spécial, donner du cachet au costume de serge le plus simple... Vous ajoutez : « Et c'est pour cela, madame, que je vous ai tout de suite pris pour une Parisienne. ».

Bing !

COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS

Là, devenez féroce. Défendez votre tête-à-tête avec l'énergie du désespoir. Vous avez, bien entendu, l'appui intéressé du conducteur ; mais, pour plus de sûreté, tant que le train est en station, tenez-vous dans l'embrasure, de manière à boucher hermétiquement l'ouverture de la glace, les deux autres étant cachées par les stores ; et, à chaque personne qui se présente pour monter, répondez :

— C'est complet.

Si l'on insiste, continuez à barrer le passage, intransigeant, irréductible, et abusant de votre position plus élevée, de votre état de possession, criez avec une voix terrible :

— Mais puisque l'on vous dit que c'est complet !
Demandez au conducteur.

Il est bien probable qu'on n'insistera pas et qu'on ira chercher ailleurs.

AVANT LE DÉJEUNER

Vous devez maintenant savoir à quel monde appartient votre compagne ; si elle est gaie, sérieuse ou romanesque.

Sur ces données, vous organisez votre plan d'attaque. Elle vous a dit qu'elle était mariée, veuve ou libre.

Si elle est mariée : « Ah ! le mariage, ce serait l'idéal, si l'on savait comprendre la femme avec son caractère, son impressionnabilité, ses faiblesses ; mais combien y a-t-il d'hommes égoïstes, personnels, des maris qui... etc. » Encouragez-la à s'épancher, en vous épanchant vous-même : « Moi, voilà ce que j'aurais voulu ; voilà comment j'aurais compris le mariage... etc. » Ici vous insinuez que vous êtes garçon (même si vous ne l'êtes pas) précisément parce que vous n'avez jamais trouvé la perle rêvée.

Si elle est veuve, un éloge passionné du mariage sans les inconvénients ; position sociale assurée, le respect du monde et la liberté.

Cependant (ici un soupir), il y a des moments où l'on a horreur de la solitude. Ni l'homme ni la femme ne sont faits pour vivre seuls. Vous l'éprouvez bien par vous-même... seulement, ce que vous désirez est si difficile à trouver ; vous n'êtes pas l'homme d'un caprice, un de ces coureurs d'aventures comme il y en a tant... Ici, un magnifique portrait de votre belle âme.

Si elle est libre, ah ! ma foi, cela simplifie la question. Beaucoup d'entrain, de gaieté ; tirez tous vos feux d'artifice, risquez les sous-entendus gazés, tâchez de l'amuser par vos saillies, vos paradoxes, vos anecdotes. On a toujours un vieux fonds : épuisez-le.

Dans les trois cas, tout à fait inutile de devenir trop tendre avant le déjeuner.

LE DÉJEUNER

Bondissez hors du wagon comme une avalanche, et gardez une chaise à côté de la place que vous avez choisie dans le wagon-restaurant. Faites immédiatement changer le vin ordinaire de la table pour une bouteille d'un excellent bourgogne un peu

capiteux. Lisez en hâte le menu du déjeuner et rectifiez ce qu'il pourrait avoir de défectueux ou d'indigeste. Tout cela peut se faire en deux minutes.

Puis, dès qu'elle arrivera à son tour, levez-vous et installez-la. Sacrifiez votre déjeuner pour ne vous occuper que d'elle. Comme on a peu de temps, faites qu'elle ait tout sous la main. Appelez les garçons : gourmandez le tenancier du restaurant, mais surtout lâchez de lui verser fréquemment le vieux vin que vous avez choisi, et qu'elle boira comme de l'ordinaire.

Veillez à ce que le café soit versé vers le second tiers du déjeuner, de manière à ne pas la brûler, et faites placer devant elle le flacon de liqueur préférée.

REPRISE DES HOSTILITÉS

Elle est remontée souriante et toute gaie dans son wagon. Une douce intimité commence à régner entre vous. Au lieu de vous asseoir en face d'elle, venez, cette fois, vous installer à côté. D'abord, c'est moins fatigant pour causer, et puis, involontairement, votre conversation devient une causerie de canapé.

Soulevez la question du cigare. Arrangez-vous pour qu'on apprécie votre dévouement si l'on vous

prie de vous en priver ; mais si on vous le permet, essayez de faire partager ce plaisir. Parlez des Espagnoles, des plus grandes dames russes. Rien de gracieux comme une jolie femme tenant dans ses doigts fuselés une petite cigarette rose... et puis en voyage...

Si elle cède, cela pourra admirablement avancer vos affaires. Dans le laisser-aller, tout se tient. Phrase bizarre, mais qui exprime bien ma pensée. Si elle refuse, soyez héroïque et, d'un beau geste noble, jetez votre cigare par la fenêtre.

L'ATTAQUE

Avoir l'air de céder tout à coup à un mouvement irréfléchi, lui prendre les deux mains, et lui dire, les yeux dans les yeux :

— Savez-vous que vous êtes adorable, vous !

Puis, la tirade de la sympathie et du coup de foudre :

— Quelle drôle de chose que la vie ! On ne se connaissait pas la veille, et, tout à coup, on se trouve en présence d'un ange, une femme inconnue (ne chantez pas !). D'ailleurs on ne croit pas au hasard. Cela devait arriver.

Se rapprocher graduellement, mais avec prudence ; ne rien brusquer ; se pencher tout près de son oreille et lui débiter des choses énormes, madame, énormes !

Lui faire ôter ses gants, sous prétexte de lui lire sa destinée. Quelle ligne de chance ! Et quel mont de Vénus ! Hé ! hé !... Signe infailible...

Puis, embrasser brusquement le fond de la main. On se fâchera et on tressaillira. Alors, vous vous jetterez à genoux au préalable pour vous faire pardonner.

Le reste vous regarde... Mais bouchez le petit carreau de communication avec un journal.

COMME PRIOLA!



JUANITA avait une amie, Marcelle, sur laquelle son protecteur en titre, le riche Chavanay, avait bien souvent louché. Dame, le contraste était piquant : Juanita, grande, brune, pâle, avec des yeux taille de guêpe, et ce teint « doré par un rayon de soleil » par les poètes ; Marcelle, blonde, potelée, de rose rosée, avec un casque d'or et des yeux de pervenche mouillée. Mais Marcelle était une amie fidèle, et Juanita, quand elle surprenait Chavanay regardant son amie, rêveur, avec des yeux en boules de loto, les yeux d'un monsieur qui en a long et gros à dire, insinuait :

— Mon pauvre Cha-Cha, ce n'est pour pas toi que le four chauffe. Jamais, tu entends ; jamais tu n'auras les faveurs de Marcelle.

— Bah ! tu as tort de me défier. En y mettant le prix...

— Eh bien ! je te défie d'arriver !

Et comme Juanita paraissait très animée, Chavanay, toujours prudent, s'empressait d'ajouter qu'il

n'y avait là qu'une simple plaisanterie, qu'il n'aimait que les brunes parce qu'elles sentaient l'ambre (?), et qu'au contraire il avait pour les blondes comme Marcelle une répulsion physique d'autant plus profonde qu'elle était irraisonnée.

— Cause toujours, mon gros Cha-Cha, tu es très intéressant... mais, je répète, jamais tu n'auras Marcelle.

Cela finissait par être agaçant pour un homme qui avait eu, du moins il aimait à le croire, les plus jolies femmes de Paris. Pas beau, le teint allumé par les crus généreux, le cheveu rare, et un bedon rondouillard au-dessus de deux petites jambes grêles ; mais, quand même, dans le port de tête, dans les favoris mousseux du financier, dans la tenue correcte et sobre, un certain chic d'homme calé et cossu. Pourquoi diable cette Marcelle ne serait-elle pas à lui, comme les autres ?

La vue du *Marquis de Priola*, à la Comédie-Française, le décida. En somme, est-ce qu'il n'était pas, lui aussi, une manière de Priola ? Au second acte, Le Bargy disait, d'une voix caverneuse, qu'il avait eu deux cents maîtresses. Qu'est-ce que c'est que deux cents femmes pour un homme de quarante ans, bon marcheur, et comme ce chiffre fait piteuse fi-

gure à côté des *mille-e-tre* de l'ancêtre Don Juan. Certes, il n'avait pas la taille svelte, ni la fine cambrure du marquis italien, mais il possédait cette belle confiance, cette sécurité impertinente, et cette certitude de la victoire, que donne, à la longue, la puissance de l'argent. Aussi, certain samedi soir, comme il s'habillait pour aller au bal masqué, Juanita, qui préférait bourgeoisement se coucher, dit de nouveau à Chavanay, avec une ironie non déguisée :

— Je te préviens que tu rencontreras Marcelle au bal ; elle sera en domino rose, et je te permets de lui faire la cour, si ça te chante. Tu peux y aller, mon bonhomme, tu as carte blanche.

— Mais tu es absurde de toujours me parler de ton amie ! Je t'ai déjà affirmé que je n'aimais pas les blondes.

— Oh ! que tu les aimes ou que tu ne les aimes pas, ce sera le même prix. Marcelle n'est pas à prendre, du moins pour toi, et tu rentreras ici bredouille, vers les trois heures du matin, après avoir soupé bien tranquillement dans la salle commune avec quelque colonel de cavalerie française. Ohé ! Ohé !

Là-dessus, elle ferma sa porte au nez de Chavanay piqué au vif. Ce dernier campa son huit reflets,

sur son front, dans l'axe voulu, vaporisa favoris et moustaches, puis, cambrant devant la glace son petit buste qui bombait, sous le gilet blanc :

— Eh bien! nous verrons, nous verrons! Si je rencontre cette Marcelle, je ne la quitte pas.

Arrivé au bal, il eut une agréable surprise. Au lieu de l'aspect un peu sombre présenté, d'ordinaire, par les couloirs, avec les dominos de satin noir, c'était, ce soir-là, la grande symphonie en rose majeur, tous les roses, depuis le rose pâle jusqu'au rose vif s'étalant en vagues froufrouantes sur les man-telets et sur les capuchons, apparaissant sous les mousselines de soie, ou sous les incrustations de guipure. Marcelle aussi était en rose, mais le moyen de la reconnaître au milieu de ces dominos de même nuance! Il allait, venait à travers les groupes, cherchant quelqu'un se rapprochant de la silhouette rêvée, et répondait à tout hasard au : « Bonsoir, mon petit Chavanay », lancé d'une voix de fausset comme exorde d'intrigue, par un « Bonsoir, ma petite Marcelle », qui, en général, se trompait d'adresse; comme dans la fameuse légende de Gavarni :

— C'est ici mademoiselle Maria?

— Non, monsieur, mais ça ne fait rien, entrez tout de même.

Les interpellées n'auraient pas mieux demandé que de continuer la conversation, même sous un nom inexact. Qu'importe le vrai nom pourvu qu'on ait l'ivresse ! Mais, après quelques paroles échangées, Chavanay s'apercevait bien vite qu'il n'avait pas dans les bras la Marcelle cherchée. Alors, il s'enfuyait brutalement, après une grossière étreinte, à *la Priola*, le fin du fin, suivant le vicieux marquis, n'étant pas de posséder une femme, mais de sentir qu'on peut la posséder. Toutes ces inconnues-là étaient « sa femme », il n'avait qu'à vouloir ; mais c'était Marcelle qu'il désirait, Marcelle qu'il cherchait.

À une heure du matin, il commençait à désespérer, quand, en passant devant la loge du cercle, son attention fut attirée par une bande de délicieux petits jeunes gens qui voulaient absolument porter une femme en triomphe, dût-il en résulter une robe en loque, et peut-être quelque luxation ou membres démis. Il faut bien s'amuser ! « À moi, Chavanay ! » cria la femme. Chavanay se précipite à son secours avec le vague sentiment qu'il était « un vrai chevalier français », et après l'avoir arrachée aux mains des Apaches, la fit entrer dans la loge. Là, tout en riant, le domino rose rajusta ses dentelles un peu

froissées, rabattit son capuchon pour arranger, du doigt, quelques mèches éparses, et Chavanay reconnut Marcelle !

— Enfin, je vous trouve ! s'écria-t-il ravi.

— Vous me cherchiez ? répondit la belle blonde.

— Oui, je ne suis ici que pour vous. Vous savez combien vous me plaisez depuis longtemps ?

— Et Juanita ? Vous oubliez que Juanita est ma meilleure amie.

— Vous devriez bien l'oublier aussi.

Il s'était assis très près d'elle, sur la banquette de soie, et tandis que les grondements de l'orchestre Ganne arrivaient par bouffées, il regardait cette chevelure d'or, ces chairs potelées, ces épaules de déesse, d'autant plus excité qu'il songeait que c'était le fruit défendu, la seule femme qu'il ne pouvait pas avoir. Rien n'excite comme l'obstacle. Enfin, à force de supplications, il obtint que Marcelle vint souper avec lui, en cabinet, au Café de la Guerre, mais « en bon camarade », c'était juré. Là, entre la viande froide et la poire Cresane, il se fit de plus en plus pressant et de plus en plus aimable, faisant entrer en ligne les arguments sérieux, c'est-à-dire la question pépettes. À cinquante louis, avec hauteur, on s'indigna qu'il voulût trahir Juanita ; à cent

louis, on affirma, qu'en tout cas, ce serait fort mal ; à deux cent cinquante louis, on trouva, en minaudant, que le cœur avait parfois des raisons que la raison ne comprenait pas ; et à cinq cents louis – dix beaux billets bleus sortis du portefeuille et immédiatement serrés dans le corsage – Marcelle trouva ces raisons suffisantes pour autoriser Chavanay à pousser le verrou. C'était certainement payer un peu cher quelques moments d'un plaisir très relatif, dans des conditions de confort absolument insuffisantes, mais la joie de raconter en rentrant la victoire à Juanita, et de la faire un peu souffrir à son tour, dans son amour-propre et dans sa vanité blessée. Cette volupté-là n'avait pas de prix.

— Comme Priola, se disait-il enchanté, comme Priola ! Celle qui devait me résister le plus est vaincue.

Il remit Marcelle chez elle, puis triomphant, il se mit en devoir de raconter immédiatement la grande nouvelle à Juanita. C'est là qu'il allait y avoir des pleurs et des grincements de dents. Hein ! le souper avec le colonel de cavalerie !

Il pénétra dans la chambre de sa maîtresse et, avec un rire sardonique :

— Ma pauvre amie, ça m'a coûté cher. Dix mille francs. Mais j'ai le regret de vous annoncer qu'il y a une demi-heure à peine votre excellente amie Marcelle a cédé comme les autres. Vous avez perdu.

Il s'attendait à une explosion de fureur. Mais, à sa grande surprise, Juanita répondit :

— Mais au contraire, mon vieux Cha-Cha, j'ai gagné. Il était convenu avec Marcelle qu'elle te demanderait dix mille francs... et qu'il y aurait cinq mille francs pour moi.

LE PRIX AMÉRICAIN



L'AUTRE SOIR, nous conta La Paillardière, nous musions, au cercle, avec lord Kannyball, et il nous disait, en passant sa main aristocratique dans sa longue barbe flavescente :

— Vous autres, Parisiens, vous ne renouvez pas assez vos sensations. Par paresse casanière, ou par manque d'initiative, vous en restez toujours à vos Parisiennes cotées, à vos belles madames, à vos petits trotins, à vos habituées des Acacias, du Palais de Glace, ou de chez Maxim's; vous tournez dans un tout petit cercle vicieux. Nous autres, avec nos perpétuels voyages, nous pouvons comparer des tempéraments différents, connaître des âmes diverses, et savourer, non seulement des baisers inconnus, mais des idées audacieuses, des préjugés primesautiers et nouveaux.

— Vous avez raison, lui dis-je, nous avons la mobilisation difficile; mais, que voulez-vous... on est si délicieusement bien à Paris!

Eh bien, sans quitter Paris, qui vous empêche de voyager, du moins cérébralement ? Qui vous empêche de faire la connaissance de femmes étrangères, ladies anglaises, princesses russes, marquises italiennes, Américaines excentriques, monde un peu en ruolz, mais cependant plus intéressant à étudier que vos éternelles cocottes.

Et, comme j'ouvrais de grands yeux, il continua :

— Vous ne vous doutez pas des excursions merveilleuses qu'on peut tenter dans les halls de vos grands hôtels, autour de ces tables encombrées de journaux, où l'on peut causer, écrire et même prendre le lunch, favorable aux épanchements. Tenez, il y a maintenant à Bing's Hotel, de cinq à sept, des thés tout à fait élégants et bien compris. Allez donc jeter un coup d'œil par là, un de ces soirs, et vous m'en direz des nouvelles.

Il avait raison, ce Kannyball, il avait absolument raison. Aussi, dès le lendemain, je prenais, en sa compagnie, le chemin de Bing's Hotel, et j'entrai dans le grand salon du rez-de-chaussée. Un éblouissement ! Autour des petites tables recouvertes de la nappe blanche à dessins rouges, sur laquelle étincelaient les services d'argent, avec les muffins appétissants et les sandwiches réparateurs, j'aperçus,

aux radiations de la lumière électrique, tout un gentil monde, causant, mangeant, et flirtant, entre deux bouchées. Jeunes gens glabres, messieurs grisonnants avec de beaux favoris, femmes en boléro de loutre ou de chinchilla, en grande cape de drap bleu-pastel incrusté, en broderies, d'une guirlande de fleurs sous laquelle apparaissait la robe en mousseline de soie, les coquets costumes tailleur en drap gris argent, ou en crêpe de Chine parme. Une véritable foire aux chapeaux, toques en feuillages de velours et de jais, grands feutres unis avec plumes, capelines de zibeline ornées de paradis, tout cela remuait, froufroulait, vibrait dans une atmosphère lumineuse et gaie, où l'odeur fauve des fourrures se mêlait aux parfums âcres et aux senteurs du thé.

— Eh bien, me dit mon Anglais triomphant, qu'en dites-vous ?

— Je dis que c'est tout à fait joli.

Nous choisîmes une table dans un petit coin, sous un immense palmier qui étendait ses feuilles dentelées au-dessus d'une corbeille de roses, et je reconnus que mon ami avait eu la main heureuse, car, à la table voisine, je vis une délicieuse créature, grande, blonde, svelte, avec des yeux immenses qui lui mangeaient la figure, des yeux verts comme nous

n'en avons pas en France. Les cheveux ondulaient en vagues harmonieuses sous la toque de lophophore ; la taille ronde et très souple était moulée dans une robe de soie bleu pâle, avec un empiècement de velours brodé de turquoises. À côté d'elle, un gros monsieur barbu, chauve, et très haut en couleur qui échangea un salut amical avec lord Kannyball, tout en continuant à déguster un gin-cocktail.

— Qui est-ce ? demandai-je avec intérêt.

— Monsieur et madame Sam Rupperts, de Baltimore, le mari est un ivrogne pas gênant, qui se pocharde régulièrement tous les soirs, ce qui le dispense de surveiller son épouse de trop près. Quant à la femme, Annie Rupperts... dame, jugez vous-même.

Je jugeai qu'elle était adorable. Comme on disait dans *la Belle Hélène*, un regard du Parisien montait vers l'Américaine, tandis qu'un regard de l'Américaine descendait vers le Parisien. À Sparte comme à Baltimore, et à Baltimore comme à Paris, cela s'appelle « se faire de l'œil ». Quant au mari – oh ! le brave homme ! – il fut pris d'un subit désir de causer avec son ami anglais, et sur quelques mots que lui dit Annie à l'oreille, il vint vers notre table, avec une langue un peu pâteuse et un œil qui larmoyait légèrement.

Après les présentations d'usage, la fusion s'opéra tout naturellement. On rapprocha les deux tables, et bientôt nos verres de sherry prirent place à côté du thé des muffins et du gin-cocktail, Annie avait une voix chantante avec un accent qui me ravissait ; avec cela, des éclats de rire d'enfant, qui roulaient comme des cascades de perles, et un grand diable de regard troublant, investigateur ! À mesure que nous causions ainsi, coude à coude, je sentais l'emballement qui me gagnait. Le mari devenait de plus en plus lourd et de plus en plus éteint, buvant dans une vague somnolence.

— Allons, Sam, il faut vous secouer ; nous allons faire un petit tour, rue de la Paix, dit Annie.

— Oh ! ma foi non, ma chère amie. Ici, il fait bon, il fait clair, il fait chaud, le cocktail est excellent, et je n'ai nullement envie d'aller dans la rue.

— Eh bien, moi, je sors ; messieurs, voulez-vous m'attendre ? Je vais mettre mon chapeau.

Elle redescendit quelques minutes après, alerte, légère, drapée dans une catapultueuse rotonde brochée de fleurs de velours et garnie de chinchilla doublé de faille vieux rose, avec l'intérieur du capuchon en Venise. Sur la tête, une toque de chinchilla.

— Messieurs, en route, cria-t-elle gaiement, avec un dernier regard jeté à Sam qui décidément dormait.

— Si vous étiez, un ami, un vrai ami, vous nous lâcheriez en route, dis-je tout bas à lord Kannyball.

— C'est entendu. Comptez sur moi.

Annie marchait devant nous, d'une allure triomphale, avec sa haute stature qui obligeait tout le monde à se rehausser. Arrivé au coin de la rue Daunou, mon ami s'arrêta :

— Excusez-moi de vous quitter, chère madame, mais il faut que je rentre m'habiller pour le dîner du contrat Précycy-Bussac.

Il s'inclina en serrant la main qu'on lui tendait et s'éclipsa, nous laissant seuls, enfin seuls ! Nous marchions à petits pas, nous arrêtant devant les boutiques de curiosités, devant les vitrines des joailliers, et j'admirais le goût artistique de ma compagne si précis, et si sûr. Elle connaissait les faïences comme les émaux, le style des meubles comme les vieilles estampes. La promenade avec cet échange de sensations était un véritable ravissement.

— Allons, me dit-elle tout à coup, l'heure s'avance ; il me faut rentrer à Bing's Hotel, où je vais

probablement dîner seule, car mon digne époux doit être encore ivre comme d'habitude.

— Je vous en supplie, dînez avec moi, je serais si heureux !

Elle hésita un moment :

— Je veux bien... mais dans le grand hall de l'hôtel. Je ne veux pas avoir l'air de me cacher.

Oh, le gentil dîner ! À dix heures, elle me quitta, me priant de ne pas la suivre, et remonta dans ses appartements, me laissant sous le charme. Le lendemain, à deux heures, je revins lui faire une visite. Elle me reçut dans sa chambre, car Sam était encore je ne sais où ; elle n'était vêtue que d'une robe d'intérieur, en crêpe de Chine plissé, et cette tenue jointe à la présence d'un grand lit à bandeaux de cuivre qui occupait, à lui seul, la moitié de la pièce, me donnait bon espoir. J'avais insensiblement rapproché mon fauteuil, et j'avais pris une longue main fuselée aux doigts chargés de bagues, sans qu'on pensât à la reprendre. Comme je devenais plus pressant, elle se retira un peu, et me dardant avec ses grands yeux clairs elle me dit de sa voix harmonieuse :

— Écoutez, cher monsieur, puisque vous prétendez être mon ami, vous qui avez des relations à Paris,

vous ne pourriez pas m'indiquer quelqu'un qui nous prêtât cinq mille francs ?

Cinq mille francs ! Bigre ! Elle me faisait comprendre, avant la lettre, que c'était son prix, la prix américain sans doute, 5,000 ! les trois zéros dépassaient certainement mes facultés de délectation. Ah ! si elle avait dit 500 !...

— Madame, répondis-je, avez-vous parfois bu du Kummel – double zéro – c'est la marque que je préfère – et qui m'a toujours suffi. Que dites-vous du double zéro ?

Elle se leva comme une reine irritée :

— Je dis, monsieur, que c'est le chiffre qui, à la roulette, enlève au joueur toute espèce de chances. Sortez.

Et voilà mon petit roman exotique, conclut La Paillardière. Bah ! je n'en ai pas moins passé une soirée exquise ; quant à vous, messieurs, vous êtes prévenus, si vous voulez pousser jusqu'aux trois zéros... je passe la main, et il y a une suite.

LE GRAND PÉNITENCIER



E LLE ÉTAIT bien triste la petite Teresita Carpaccio, en partant de Florence pour un voyage à Rome avec sa mère, l'imposante marquise Carpaccio, et le comte Cavalcanti, capitaine au Royal-Savoie. Délibérément, elle venait de rompre tout projet de mariage avec le jeune Armando Strozzi, lieutenant aux gardes-nobles. Finies les chères promenades aux Casernes, finis les rendez-vous au Belvédère, et les échanges d'eau bénite, ponctués de regards longs et tendres, à l'église Santa-Luccia. La famille Strozzi, connaissant la liaison scandaleuse de la marquise avec le beau Cavalcanti, avait, paraît-il, fait des difficultés à l'union des deux jeunes gens, et Teresita désespérée, mais trop fière pour se laisser même discuter, avait écrit au jeune Armando une lettre déchirante, mais affirmant une rupture définitive : *Lasciate agui speranza...* comme inscrivait le Dante à l'entrée de l'enfer.

— Bah! avait dit la marquise, ces amours de fillette, ça ne compte pas, Ce sont des nuages de

printemps que le premier zéphyr emporte, et un beau voyage fera tout oublier.

Et voilà pourquoi l'on avait quitté *Firenze*, pour faire un déplacement à travers l'Italie. On devait pousser jusqu'à Catane, en Sicile, avec escale à Rome, Venise et Naples. Bien entendu, le capitaine était de la partie. Est-ce que la marquise aurait pu se passer, pendant des semaines, de son Cavalcanti, ce solide gaillard, à la moustache noire, aux robustes épaules, et qui portait si crânement l'uniforme bleu à épauettes d'argent ? Est-ce qu'il lui eût été possible de s'endormir sans avoir tressailli sous les étreintes énergiques de ce superbe cavalier qui avait toujours l'air de marcher à l'amour, comme s'il s'agissait de prendre gaillardement une ville d'assaut ? Lui seul avait su faire palpiter sa chair jusqu'ici endormie, et la laisser ensuite brisée, comme morte, dans un délicieux anéantissement de tout son être. Renoncer même, une seule nuit, à ces délectations charnelles, à ces sensations paradisiaques, et à ces fastes de bestialité, il n'y fallait pas songer. D'ailleurs, ne faut-il pas, à deux femmes seules, en voyage, un bras, un porte-respect, un défenseur, et la petite Teresita, très simple, très naïve, était trop habituée à ce que le comte eût ses grandes et petites entrées dans le pa-

lais de Florence, pour attacher une importance quelconque à la présence du pimpant militaire.

On était donc partis tous les trois, dans un rayon de soleil ; mais, tandis que ceux qui personnifiaient l'été s'épanouissaient bruyants et rieurs, dans toute l'impudeur des caresses heureuses, celle qui aurait dû être le printemps, la gaieté, un grelot dans les lilas en fleurs, suivait mélancolique. Seize ans ! l'âge de Juliette, et déjà un chagrin, déjà la mine grave, le sourcil froncé, et les yeux pensifs, un regard lointain, comme voilé de larmes. Et un doute lancinant la torturait. Avait-elle eu raison de désespérer Armando, et n'avait-elle pas, par sa fierté hautaine, péché contre l'amour, l'amour tout-puissant qui tôt ou tard se venge ? C'était comme un poids qu'elle avait sur le cœur ; elle ne se sentait pas en paix avec sa conscience, et, tandis que sa mère, le sourire aux lèvres, véritable symbole de joie triomphale, visitait, au bras de son bien-aimé, les palais, les églises, les musées, elle, toute seule, suivait tristement, d'un pas las, comme un pauvre chien blessé.

On était arrivé à Rome, et la première journée avait été consacrée au Vatican. À la suite du cicerone, on avait monté l'escalier Royal – *Scala regia* – à droite de la colonnade de Saint-Pierre, non sans je-

ter un coup d'œil à la statue équestre de Constantin le Grand, entre deux haies de hallebardiers en costume moyen âge ; et, après avoir franchi le vestibule, on était arrivé dans la chapelle Pauline. Deux gardes se tenaient près de la porte et, à l'entrée de la nef, on apercevait cinq gardes-nobles, deux massiers, et le chambellan du pape immobile. La chapelle se déroulait en une seule galerie, sans division de nef : à droite, les bancs destinés aux femmes ; à gauche ceux des hommes, et, au milieu de la travée, se dressait une sorte d'estrade sur laquelle des moines, en robe blanche, la tête enfouie sous un vaste capuchon, étaient assis, semblant pêcher à la ligne, mais tenant, en réalité, à la main, d'immenses fouets à longue mèche. De temps en temps, quelques fidèles – des femmes surtout – s'approchaient voilées, au bas de l'estrade : elles recevaient deux petits coups du long fouet, allongés par les moines sur les épaules, d'un grand geste noble, puis elles s'inclinaient profondément et versaient leur offrande dans un large tronc fleurdelisé, placé au centre de l'échafaudage. Il y en avait qui donnaient de l'or, des bijoux, des bracelets, des colliers dont les perles résonnaient comme une cascade en passant par l'ouverture ; puis les pé-

nitentes disparaissaient, mystérieuses et légères, en dissimulant leur visage.

— Qu'est-ce que c'est que cette bizarre cérémonie, demanda Teresita très intriguée, au cicerone, et que font là ces moines avec leur fouet ?

— Mademoiselle, ce sont les grands pénitenciers.

— Quel est leur rôle ?

— Ils font partie du tribunal de Rome où se délivrent les bulles ou grâces secrètes intéressant la conscience. Jadis, toutes les affaires y ressortissaient, celles des princes comme celles des particuliers, et prenaient ainsi le mot d'ordre du pape. C'était un des moyens d'action du Saint-Siège dans l'œuvre difficile du gouvernement de la chrétienté. Depuis, les révolutions religieuses et politiques ont diminué l'autorité de la grande pénitencerie romaine. À vrai dire, aujourd'hui, la grande pénitencerie n'est plus qu'une institution fiscale destinée à fixer le tarif des crimes secrets ou des péchés d'amour.

— Des péchés d'amour ! ne put s'empêcher de s'écrier Teresita, en frissonnant.

— Oui, notre belle Italie est toujours restée galante ; oui, l'Italie de l'Arétin et nos plus grandes dames ont souvent pas mal de péchés mignons sur la conscience. Heureusement, les grands pénitenciers

sont là. Ce tribunal spécial siège tous les premiers vendredis du mois, sans doute en souvenir païen que vendredi était le jour consacré à Vénus. Rien à dire, rien à raconter ; un simple coup de fouet sur les épaules, une riche offrande déposée discrètement dans le tronc, et l'on est absous. C'est d'une simplicité biblique, et c'est une des dernières ressources du trésor pontifical.

— Alors, ces femmes voilées, qui viennent ici s'agenouiller et qui glissent, furtivement, de l'or et des bijoux?...

— ... Sont toutes des pénitentes ayant commis des péchés d'amour.

Teresita restait songeuse, très agitée. Elle aussi, avec sa dureté envers le pauvre Armando, avait commis un péché contre l'amour. Pourrait-elle, grâce à ces grands pénitenciers, obtenir enfin la paix de l'âme ? Mais, hélas ! elle n'avait pas d'argent sur elle. C'était sa mère qui payait tout. Tout à coup, elle détacha une petite gourmette d'or, ornée de turquoises, bijou très simple de jeune fille, qu'elle portait au poignet, et, sans hésiter, elle la jeta dans le tronc ; puis, sous les yeux de la marquise Carpaccio, très amusée, et du comte Cavalcanti, qui ricanait de cette fantaisie

imprévue, elle alla se jeter, éperdue, aux pieds d'un des moines assis avec le fouet à la main.

Celui-ci, sous son capuchon, regarda avec surprise cette figure angélique de vierge, au front si blanc, aux yeux si purs, qui s'inclinait devant lui pour venir expier un péché d'amour. Ce n'était pas possible. Il y avait erreur. Jamais une pensée profane n'avait terni l'éclat de ce regard naïf et bon ; jamais, cette petite bouche, en forme de cerise offerte, n'avait tressailli sous le baiser du mâle. Cette fillette aurait commis *il peccato di luxuria*, allons donc ! Aussi, ne pouvait-il se décider à donner le coup de fouet sur ces épaules juvéniles à peine formées, lorsque, soudain, il aperçut à quelque pas, derrière Teresita, la marquise Carpaccio, tendrement appuyée sur la bras du beau capitaine au Royal-Savoie. Avec ses grands yeux bleus, pailletés d'or, meurtris, en dessous, par la débauche, sa bouche sensuelle et large, son corsage en parade, avec cette gorge insolente, elle semblait la personnification troublante et vivante du péché d'amour, de la volupté sensuelle, épanouie et assouvie, *lassata, satiata*.

Elle continuait à rire, en regardant la petite Teresita, agenouillée ; mais, tout à coup elle pâlit et son rire s'arrêta net. Le grand pénitencier avait allongé

son fouet par-dessus la jeune fille sans la toucher, et sa mèche avait été chercher les épaules potelées de la belle marquise, sur lesquelles elle avait cinglé deux petits coups secs, flagellation rédemptrice qui, cette fois, ne se trompait pas d'adresse.

LE CHEVAL DE... TROIS



AL'OPÉRA, à la fin de la représentation de *la Prise de Troie*, madame Manchaballe, ses lunettes sur les yeux, lit attentivement, derrière un portant, un journal du soir.

— Ah ! je vous y pince, madame Manchaballe ! Je croyais que vous ne vous occupiez pas de politique.

— Monsieur Richard, je ne m'en occupe que lorsque mes intérêts sont en jeu. Or, je vois que le gouvernement vient d'avoir cent vingt-trois voix de majorité, et ça me gêne.

— En quoi diable ça peut-il vous gêner ?

— Ça me gêne, rapport au ministre de la guerre et au petit Foucard, le lieutenant de chasseur, en garnison à Rouen, vous savez bien, Zizi, le béguin de Judith.

— Comment, ça tient toujours ?

— Plus que jamais, surtout depuis que le ministre a prescrit le port obligatoire de l'uniforme. Judith raffole de l'uniforme, c'est de l'atavisme ; j'étais tout comme ça à son âge et j'ai eu, étant gosse, une

toquade pour le chasseur de l'ambassade de Russie. Donc Judith est tout le temps fourrée à Rouen, ce qui ne fait pas l'affaire du prince, et savez-vous pourquoi elle va à Rouen ?

— Je m'en doute vaguement.

— Pas du tout, vous croyez toujours des choses...

Elle va à Rouen, parce que, quand Zizi vient à Paris, il persiste à se mettre en bourgeois, au mépris des décisions ministérielles, ce qui est dangereux. Cependant, ces temps derniers, elle n'a pas pu filer aussi souvent qu'elle l'aurait voulu, à cause des répétitions de monsieur Berlioz ; alors c'est Zizi qui s'amenait.

— Pardon... mais je croyais qu'il n'y avait pas de ballet dans *la Prise de Troie*, pas même le ballet des *petits chevaux*.

— Parfaitement, seulement monsieur Gailhard a eu l'idée, puisque les danseuses ne dansaient pas, de les faire chanter. Tenez, écoutez. Entendez-vous ces voix pures qui s'élèvent en l'honneur de la déesse Pallas ?

— Pures ? Hum ! hum ! Ça me rappelle un tableau de Lambert. C'est plein de petits chats.

— Malhonnête ! Eà bien, ce sont les voix de Judith et de Rebecca.

— Ah ! elle est bonne ! C'est le contraire de la fable de La Fontaine :

*Vous dansiez, j'en suis fort aise,
Eh bien, chantez maintenant.*

Et qu'est-ce qu'elles ont dit, vos gracieuses filles ?

— Bien entendu, elles ont protesté. On proteste toujours à l'Opéra, ça ne sert à rien, mais c'est une vieille tradition de la maison, et puis ça embête messieurs Lapissida et Colleuille, et c'est toujours amusant. Donc, ce sont les choristes qui ne veulent pas garder, pendant toute la soirée, leur casque sur la tête. « Vous voulez chanter le casque à la main comme Bélisaire », leur a riposté monsieur Capoul. Il manie très bien l'ironie, monsieur Capoul. Monsieur Gailhard a plus de gueule, mais monsieur Capoul a plus d'ironie. Ensuite, c'est monsieur Hansen, qui ne peut trouver dans ses danseurs les lutteurs nécessaires aux combats du ceste.

— Qu'importe, si le ceste est beau !

— Non, ça ne leur allait pas à ces gens ; mais à l'Opéra, on a la rage de vous demander ce qui ne concerne pas votre emploi. Messieurs Adam et Vasquez ont répondu : « Nous sommes ici pour faire des

gargouillades et des entrechats, mais pas pour boxer. – Cependant dans la *Korrigane*, vous vous combattiez bien avec le barde Breton. – Faites-vous lutter avec le barde Breton. » Mais ça se passe en Grèce ! Il faut la lutte à main plate, la lutte de poitrine, comme Tamberlick... Enfin ça n'a pas pu s'arranger, et il a fallu aller chercher à Montmartre une douzaine de lutteurs, dirigés par la « Terreur de Grenelle » et la « Contrescarpe de la Villette », deux gaillards superbes ! Des caisses, des biceps ! À côté d'eux, les aimées n'ont l'air de rien.

– Je vous crois. Mais ce sont des luttes pour rire.

– Vous comprenez bien que lorsqu'il faut se battre en mesure, on est obligé d'y mettre de la mesure. Les omoplates doivent toucher toutes ensemble, d'un commun accord, ou plutôt sur le même accord de Berlioz. Bref, monsieur Hansen a été navré, mais il a été obligé de faire du *chiqué*, pour la première fois de sa vie, peut-être !

– Tout cela est très intéressant, madame Manchaballe ; mais parlez-moi de vos filles. Vous savez que ce sont toujours mes *sujets* de préférence.

– Eh bien, monsieur Richard, elles se sont mises au chant avec l'aimable Vidal. Ça allait à la diable. Moi je disais toujours : « On aurait dû engager Ca-

roline, Caroline a chanté à l'Eldorado et au Carillon. Caroline a de la voix; et, de cette manière, j'aurais mes trois filles à l'Opéra. » J'en ai parlé adroitement à monsieur Gailhard, qui m'a demandé si j'avais une araignée dans la tourte, et je n'ai pas insisté devant cette réponse qui m'indiquait son état d'âme. Judith et Rebecca ont donc chanté dans les chœurs, mais, pour les punir de leur mauvaise volonté, les directeurs ont décidé de les faire chanter de dos, à la méthode Antoine. Ça nous est bien égal, car je puis dire avec un juste orgueil que mes filles sont bonnes à voir de tous les côtés. Jamais on n'a tant lorgné qu'à partir du moment où les choristes-ballerines se tournent vers la statue de Pallas. Monsieur Charles Bocher m'a dit : « Tous mes compliments, madame Manchaballe, la voix de vos filles a réussi *postérieurement* à la représentation. »

— Avec ce chœur-là, nous pourrons attendre la lune à un mètre.

— Monsieur Richard, je ne saurais vous dire combien je trouve vos plaisanteries déplacées vis-à-vis d'une mère vous racontant ses malheurs de famille.

— Calmez-vous, ma digne amie. Et le petit Foucard ? Vous ne me parlez plus du petit Foucard !

— Eh bien ! voici : c'était le soir de la première de *la Prise de Troie*, la salle était bondée ; madame Delna venait de rentrer dans sa loge, d'un pas majestueux, en tirant la langue à monsieur Chambon, ce qui prouve qu'elle croit moins aux spectres que la majorité de la Chambre, et l'on avait placé la grand cheval de bois avec sa robe violet tendre côté cour, si bien que les abonnés, pour arriver au foyer de la danse, étaient obligés de passer entre ses jambes sur un petit tremplin. Tout à coup, voilà Zizi qui s'amène, tout effaré, dans la loge de Judith. « Je suis très inquiet. Le ministre est dans une baignoire. Il me connaît. S'il me voit, je suis fichu, car je n'appartiens pas à la garnison de Paris, et je suis ici, sans permission, et en bourgeois. » Et alors Judith de s'affoler. « Tu vas être aux arrêts, ô mon Zizi bien-aimé ! Mais je te prêterai un uniforme. Veux-tu mon petit bonnet d'*Hamlet*, ma cuirasse des *Huguenots*, mon casque des Walkyries en enlevant les deux ailes ? — Non, ça n'irait pas, disait le petit Foucard très ennuyé. — Veux-tu le casque de Chorèbe ? On dirait tout à fait celui des gardes municipaux. — Mais non, sapristi, je suis dans les chasseurs. Le ministre a beau être toujours en bourgeois, il connaît tout de même la tenue des chasseurs. Enfin, au petit bonheur ! » On descend

au foyer, et, comme le prince n'était pas là, Zizi va s'asseoir à côté de Judith sur la banquette du fond, derrière la barre d'appui; quand, soudain, qu'est-ce qu'il voit? le ministre. Il bondit hors de son petit recoin, et ne sachant où se cacher, il se glisse jusqu'au cheval de Troie et entre résolument dans le corps du cheval, par la petite porte située sous la queue de l'animal.

— L'entrée des artistes!

— Ne riez pas, monsieur Richard, car nous marchons à une catastrophe. En effet, ma folle de fille n'a-t-elle pas l'idée de suivre son Zizi, et d'aller le retrouver dans le ventre de la bête! Pour comble de malheur, le prince arrive précisément au moment où Judith, après avoir exécuté son ascension périlleuse, ouvrait la petite porte de... derrière. « Tiens! tiens, se dit mon Russe, voilà mademoiselle Manchaballe qui entre dans le cheval! C'est peut-être très curieux là-dedans. Je vais y aller aussi. » Et il grimpe à son tour. Tout à coup, on entend un tintamarre effroyable dans le cheval, et le prince qui hurlait : « Donc déjà, monsieur, ce n'est pas le cheval de *deux*, c'est le cheval de *trois*. » Le machiniste accourt. Comme c'était le moment de faire pénétrer le cheval violet dans les murs d'Illion, on oblige tout le monde à descendre;

et, à la suite du prince et de Judith, Zizi est obligé d'apparaître sous les yeux du général que cette scène avait attiré avec une foule d'autres abonnés sur le petit tremplin. « Bonsoir, lieutenant Foucard, a dit le ministre goguenard. – Bonne nuit, mon général », a répondu poliment Zizi éperdu, en esquissant un salut militaire des plus vagues. Et voilà pourquoi, monsieur Richard, je lisais le journal pour savoir si le ministère était tombé. Et je vois cent vingt-trois voix de majorité ! Je crois que le Zizi va écoper dans les grands prix.

— Bah ! madame Manchaballe, par le temps qui court, c'est très chic d'être sous les verrous, et d'ailleurs.

*Souffrir pour sa belle,
C'est encore du bonheur.*

LE TICKET D'ENTRÉE



LA JOLIE Poupette de Lys remontait au grand trot de son Urbaine (au mois) vers son petit hôtel de la rue de Prony. Elle n'était pas seule. Un personnage cossu aux favoris mousseux rejoints à une moustache rousse et grisonnante, en pardessus fleuri sous lequel on apercevait la cravate blanche s'étalait à côté d'elle avec le sans-gêne béat d'un Anglais qui se sent chez lui partout.

Poupette l'avait rencontré le soir même, aux Folies-Marigny, où il occupait, avec quelques étrangers de haute allure, la baignoire voisine de la sienne. Pendant tout le ballet d'«Un siècle de grâce», il y avait eu longs regards lancés, imperceptibles sourires, clignement d'yeux, bref cette pantomime vécue, qui est de toutes les époques, de tous les pays, et qui, sûre d'être toujours comprise, n'a pas besoin d'être enseignée par les Séverin ou les Thalès.

À la fin du premier acte, bien qu'on n'eût pas échangé un traître mot, et par suite d'une sympathie tacite, on était déjà bons amis.

*Je ne lui disais rien,
Mais je pensais comme elle...*

Et, si vous trouvez que Poupette, pour une femme d'aussi haute marque, citée chaque jour par « Le Diable boiteux », avait marché un peu vite, je vous répondrai que notre siècle est une période extraordinaire, et que les époques anormales amènent forcément des façons d'agir anormales. D'ailleurs, si la femme de César ne doit pas être soupçonnée, Poupette ne doit pas être excusée. Oui, monsieur.

Donc, lorsque le ballet fut fini, et qu'il n'y eut plus à voir qu'un disloqué arrivant sans effort et, toujours souriant, à reposer son visage sur ses deux fesses culottés de satin aurore, Poupette quitta son amie Germaine de Louqsor (vieille famille obélisque) et, se drapant dans sa grande mante de guipure avec jeté de roses pâles et nœuds satinés – une merveille, ma chère – elle sortit dans le promenoir, le plus naturellement du monde. Là, elle rencontra – il y a de ces hasards – sir William Strong, qui sortait également de sa loge et qui offrit son bras, sans qu'il eût été besoin de prononcer d'inutiles paroles. On eût dit des vieux amis de toujours se retrouvant après quelques heures de séparation.

Quand on fut dans le vestibule :

— Où allons-nous ?... demanda Poupette.

— Mais... chez vous, *dearest*.

— Comme ça, tout de suite ?

— Well, il était minuit. Je pensais que c'était la bonne heure. À Londres, à cette heure-là, tout le monde était déjà couché.

— Eh bien ! cher, faisons comme à Londres. Jean, dit-elle à son cocher, à l'hôtel !

Elle avait sa voiture, elle avait son hôtel. Décidément, sir William était bien tombé, sur une petite femme tout à fait *confortable*. Ce fut avec une évidente satisfaction qu'il s'installa sur les coussins capitonnés de la victoria, tout en louchant sur le profil gavroche et moqueur de sa gracieuse compagne qui souriait, d'un air énigmatique, sous son toupet blond de clownesse.

On arriva devant l'hôtel de la rue de Prony.

Poupette sauta légèrement à terre ; mais au moment où l'Anglais allait franchir le seuil à sa suite :

— Pardon, lui dit-elle, avec sa voix d'or, mais... il y a un ticket d'entrée à prendre.

— Ah ! ah ! Comme pour le promenoir ! Très drôle, dit sir William en riant d'un gros rire qui lui secouait les épaules. Et combien le ticket d'entrée ?

— Cent francs.

— All right ! Ce n'était vraiment pas cher, pas cher du tout, et je le prenais avec un véritable plaisir.

Il sortit un billet bleu de sa poche, et le donna à Poupette qui le serra dans sa bourse ; puis le couple entra sous la voûte dont la porto cochère se reforma avec un bruit solennel. On arriva ainsi dans le vestibule, mais là, il y eut un nouvel arrêt.

— Qu'y a-t-il encore, dit sir William, surpris.

— Votre ticket vous a bien donné le droit d'entrer, dit Poupette, mais l'*exposition de l'ameublement* se paye à part.

— Ah ! que vous êtes amusant, *dearest* ! Combien !

— Cent francs.

— Les voici.

Cette fois, notre Anglais fut autorisé à franchir, entre deux rangées de plantes vertes et d'azalées, le vestibule conduisant à un escalier à rampe dorée ; dans la cage, une immense torchère reproduisant la Liberté éclairant le monde, réduction de la statue de New-York, et, en dessous, à la lumière électrique cette devise symbolique : « Éclairez ! »

Poupette introduisit sir William dans un salon tendu de tapisseries Renaissance, représentant des scènes de l'histoire ancienne » des personnages fai-

sant leur soumission au roi vainqueur ; mobilier en peluche bleue et velours de Gênes ; puis, dans les vitrines, de merveilleux petits saxes ; miniatures, miroirs à main ornés de saphirs, lorgnettes garnies de roses, éventails Louis XV représentant le *Jugement de Pâris*. Dans la fenêtre, un délicieux vide-poche, en satin blanc, avec cette inscription brodée au milieu des rinceaux et des fleurs de soie : *L'amour se plaît à lier les cœurs*. Tout cela était du dernier galant, et l'Anglais, très connaisseur, s'extasiait devant chaque merveille artistique.

— Maintenant, dit encore Poupette » voulez-vous voir l'*exposition d'orfèvrerie* ?

— Certes ! certes ! Je veux tout voir.

— Eh bien, c'est cent francs.

L'Anglais s'exécuta et fut introduit dans la salle à manger. Aux murs, le cuir de Cordoue à grands ramages disparaissait sous les étagères encombrées de vaisselle plate, d'aiguières, de surtouts, de vidrecomes ; sur les crédences, les salières en argent ciselé, le moulin à poivre représentant un petit vaisseau à écusson fleurdelisé, cafetières tripodes pour une, deux, trois personne, avec manche droit et guirlandé Louis XV. L'heure avançait et sir William commen-

çait à trouver cette inspection, si intéressante qu'elle fût, un peu languette.

— Après, dit Poupette, nous allons visiter les tableaux.

— Vous croyez que c'est nécessaire ?

— D'autant plus nécessaire que c'est encore cent francs à payer. Maintenant, si vous préférez vous en aller ?...

L'Anglais s'exécuta en soupirant, se disant qu'après tout l'hôtel n'était pas si grand et que l'heure du berger ne serait que peu retardée.

Il versa un nouveau billet bleu à la caisse, et fut introduit dans la galerie où il put admirer tout à son aise, éclairés à la lumière électrique, les *Lavandières* de Boucher, le *Divertissement champêtre* de Lancret, un joli Sweebach, avec des hussards accompagnant une voiture de vivandière ; mais ce qui motiva le plus son admiration, ce fut deux merveilles sur ivoire, de Baudouin, l'*Indiscret* et la *Surprise*.

— Voyez-vous, disait Poupette, les deux amants, surpris par une visite inattendue, se sont cachés précipitamment derrière les grands rideaux d'un lit à dôme empanaché. Mais ils ont laissé sur un fauteuil une robe de soie et un habit de velours, un tricorne

et un chapeau enrubanné. Vous voyez que c'est bien innocent !

— Trop innocent, répondit sir William avec flegme ; mais il me semble qu'il y aurait, à cette heure-ci, une exposition bien plus intéressante... ce serait celle de votre chambre à coucher.

— Ah ! cher monsieur, ça, c'est le *pavillon de l'optique*. Mais, pour pénétrer dans ce pavillon-là, il faut verser vingt-cinq louis.

— Diable ! fit l'Anglais... mais alors... à quoi sert le premier ticket d'entrée ?

— Exactement comme à l'Exposition, à rien du tout. Mais il vous permet de payer pour avoir le droit de voir... le reste.

Poupette souriait, en carré, en montrant ses dents, très sûre d'elle-même, et, ma foi, elle était si jolie, si désirable, que sir William trouva que le reste valait bien la peine d'être vu ; il sortit donc, sans regimber, un beau billet de cinq cents francs, et aperçut, par la portière soulevée, le pavillon de l'optique, c'est-à-dire, dans une décoration en peluche saumon à reflets argentés, le lit immense et majestueux. La couverture était faite, et deux larges oreillers enrubannés de rose avaient l'air de se dire les choses les plus tendres du monde. Sur le couvre-pied de satin

vieil or, s'étalait une chemise diaphane, à entre-deux de dentelle, et de cet ensemble luxueux et raffiné, se dégageait le parfum le plus enivrant, le plus capiteux!

— Et, demanda l'Anglais très rouge, qu'est-ce qu'on voit dans ce pavillon de l'optique?

— Mais, la lune à dix centimètres.

... Et la portière retomba discrètement.

LA DAME DE COMPAGNIE



A PROPOS, nous dit Tresserve, vous savez que Nelly Darling est à Paris.

Allons donc ! Nelly Darling ! La petite chanteuse des Folies-Marigny ?

— Parfaitement, celle qui avait disparu, il y a deux ans, enlevant en Amérique un clown, le mime Burnès pour lequel elle avait conçu une toquade folle. Ah ! la mâtine, en voilà une qui m'a fait souffrir !

— Le fait est que vous en avez été très amoureux. Vous ne mangiez plus, vous ne jouiez plus au poker. On avait beau vous blaguer sur cette passion absurde, rien n'y faisait. En somme, pourquoi l'aimiez-vous tant, cette Darling ?

— Je pourrais vous répondre qu'elle était très jolie – vous le savez aussi bien que moi – mais la raison n'était pas suffisante. Le vrai motif de ma passion pour Nelly, c'est qu'elle était absurde, détraquée, insaisissable. On ne pouvait jamais compter sur elle. Le rendez-vous le plus sérieux, les pro-

messes les plus solennelles n'existaient pas. Elle acceptait quatre dîners pour le même soir, avec quatre amis différents et prenait avec un cinquième le train à sept heures pour l'Angleterre. Un quart d'heure avant le moment où elle devait entrer en scène, jamais ses directeurs ne savaient si elle viendrait au théâtre, et il y avait toujours un numéro tout prêt pour la remplacer quand elle manquait – ce qui était continuel. Un jour, je devais déjeuner avec elle au cabaret, et, pour plus de sûreté, j'avais été la prendre chez elle, à midi. Par extraordinaire, elle m'attendait. Nous partons ensemble. En montant l'escalier du restaurant, elle me dit :

« — Commandez le déjeuner. J'ai oublié de fermer mon coffre à bijoux. Je vais et je reviens.

« J'ai commandé ce déjeuner... Et Nelly n'est jamais revenue. Elle m'a avoué plus tard que, prise d'un désir irrésistible d'embrasser le mime Burnès, elle avait été chez lui, et, comme il était sorti, elle l'avait attendu, sans déjeuner, jusqu'à six heures. Bref, était comme une anguille qui vous glissait toujours entre les doigts ; ma vie était devenue un enfer, car j'étais assez bête pour adorer Nelly malgré tout cela... ou peut-être à cause de tout cela. Et, une fois, quand j'ai appris sa dernière incartade, son départ

en bombe pour New-York toujours flanquée de son clown, j'ai rentré les larmes de rage qui me montaient aux yeux, et j'ai poussé un soupir de soulagement. C'était la délivrance physique et morale.

— Avec cette femme-là, mon pauvre Tresserve, vous seriez devenu fou, tout simplement, pardieu !

— Je le sais bien ! Heureusement le temps est un grand guérisseur et j'avais peu à peu oublié la fantasmagorie Nelly, lorsque, l'autre matin, en me promenant dans l'allée des Acacias, presque déserte à cette époque de l'année, je rencontre Nelly, un peu engraisée, les hanches un peu alourdies, mais toujours séduisante avec sa jolie tête de Keapseake, encadrée de cheveux blonds tout frisés et coupés court, en garçon.

— Elle était avec Burnès ?

— Non. Elle était accompagnée d'une femme, maigre, sèche et au profil anguleux, et vêtue assez simplement d'une robe de soie noire. Évidemment cela me donne un petit toc-toc au cœur, et je m'écrie : « Nelly ! – Tresserve ! » Elle avance vers moi, les deux mains tendues, et nous voilà partis côte à côte, remuant les vieux souvenirs. La dame en noir suivait discrètement, à distance. « Qui est-ce ? demandai-je. – C'est une dame de compagnie, une

veuve très bien. – Peste ! tu as donc maintenant une dame de compagnie ? – Oui, tu sais mieux que personne que je n'ai jamais eu beaucoup de tête ; alors c'est elle qui écrit mes lettres, qui s'occupe de mes affaires, qui fait mes commissions. Elle m'est très utile. – Écoute, lui dis-je, avant mon départ de Paris, cela me ferait plaisir de redéjeuner une fois avec toi ; mais si tu ne dois pas venir, je t'en prie, refuse-moi tout de suite, j'aime mieux ça. » Nelly se mit à rire. « Oh ! mais je suis devenue sérieuse depuis que tu m'as perdue de vue. D'abord j'ai deux ans de plus, et puis, je vais faire inscrire le rendez-vous par ma dame de compagnie, en lui donnant ton adresse pour plus de sûreté. »

Elle appela la suivante qui sortit un petit carnet de sa poche et écrivit sous la dictée : « Demain, mardi, déjeuner aux Champs-Élysées. avec le comte de Tresserve » ; et, entre parenthèses, elle ajouta (6, rue du Cirque). « Comme cela, me dit Nelly, tu seras bien tranquille. Moi, je demeure 22, rue Boccador. »

Et en effet, le lendemain, Nelly arrivait exactement au rendez-vous. Très engraisée décidément et les traits du visage un peu empâtés. La toilette – une sorte de boléro en toile bleue, sur une jupe de faille blanche était un peu défraîchie – enfin cependant,

telle qu'elle était, la femme restait fort agréable. Nous nous assoyons à une petite table sous la véranda. « Et Burnès ? demandai-je. – Lui, un misérable qui me mangeait mon argent et me battait. Ah ! c'est fini, bien fini. – Allons tant mieux. »

Je regardai Nelly, interrogeant mon cœur, me demandant si, malgré tout, je l'aimais encore, et s'il y aurait possibilité de recommencer le gentil roman avec une femme assagie. Les bons vins aidant, toute ma belle confiance m'était revenue, avec les illusions d'autrefois, et Nelly, renversée sur sa chaise, les yeux brillants, riait, très bonne fille, le teint animé par la digestion et le champagne extra-dry, le seul qu'elle aimait. Au dessert, je n'y tins plus, et je lui dis, en étreignant sa petite main très potelée : « Veux-tu venir avec moi rue du Cirque, après déjeuner ? Je t'en prie ! je t'en supplie ! » Nelly hésita un moment ; puis, elle me répondit : « Oui, je veux bien, mais il faut alors que j'envoie un mot à ma dame de compagnie. » Pourquoi ? Il était plus discret de ne pas vouloir de détail, et, du moment que Nelly consentait à me rendre visite, c'était le principal. On demanda un buvard au maître d'hôtel, et voilà Nelly qui griffonna un mot et qui appelle le chasseur.

— Portez cela immédiatement chez madame Alexis, 18, rue Lamartine.

— Tu m'avais dit que tu demeureris rue Boccador.

— Oui, mais ma dame de compagnie ne demeure pas chez moi. Elle ne vient que le matin pour savoir si j'ai besoin d'elle.

Je règle l'addition ; nous montons en voiture, mais nous n'avons pas fait dix tours de roue que ma compagne se frappe le front : « Décidément il faut absolument que je passe rue Lamartine. Je vais te laisser rue du Cirque, mais je serai revenue dans un petit quart d'heure. Je te le jure. » Je descends, résigné. Le temps se passe. Je me promenais de long en large dans mon rez-de-chaussée me disant que j'étais joué une fois de plus et que la Nelly d'autrefois n'avait pas changé : lorsque je vois un fiacre s'arrêter devant ma fenêtre et le cocher avait une lettre à mon adresse. Je lis :

« Madame, à son grand regret, ne peut aller chez monsieur ; mais elle prie monsieur du venir la rejoindre chez moi, 15, rue Lamartine.

» VEUVE ALEXIS. »

Qu'est-ce que c'était que toutes ces histoires ? Ça ne fleurait guère bon ; mais le déjeuner, le champagne... bref, j'avais absolument envie de Nelly. Je monte donc dans le fiacre, et me voici arrivé rue Lamartine, devant une vieille maison d'aspect sordide. « Madame Alexis, demandai-je au concierge. – Au second, la porte à gauche. » Je monte, je sonne, et une bonne me fait entrer dans un appartement bizarre. Un tas de petites chambres, avec des lits et tout ce qu'il faut pour... écrire. Au salon, je retrouvai la dame en noir, aperçue la veille, au Bois. « Madame Alexis ? – Oui, monsieur. – Eh bien ! où est Nelly ! – Madame attend monsieur ; mais auparavant... – Auparavant quoi ? – Monsieur voudra bien me remettre dix louis ; c'est l'usage de la maison. »

Je regardai ahuri la veuve Alexis. C'était ça la dame de compagnie ! Et la pauvre Nelly Darling en était tombée là.

– Madame, fis-je en saluant, il y a certainement erreur sur la personne.

Et je redescendis, un peu écœuré, l'aventure devenait trop basement banale et ne donnait plus la possibilité de la moindre illusion. Cette fois j'étais guéri, bien guéri.

Et Tresserve ajouta, en matière de conclusion :

— Ah ! nos souvenirs d'amour ! Quelle jolie collection de bouteilles vides.

VARIATIONS SUR LA CHALEUR



MONSIEUR, me disait un jour un vieil habitué du cercle, dans ma jeunesse on revêtait à Pâques des pantalons de nankin, et, pendant tout l'été on avait chaud, on vivait dans un soleil radieux. Aujourd'hui, vous avez des étés qui n'en sont plus. On grelotte en juillet. Voyez-vous, tout dégénère, même le soleil.

Et le fait est qu'alors il pleuvait toujours ; la canicule se passait sous un ciel maussade, brumeux, avec des torrents d'eau ruisselants sur le monde désolé. Je me souviens, certaine année, de m'être fait recevoir de l'Automobile-Club, rien que pour les agréables repas servis, dans le parc de la villa que possédait le cercle sur la route d'entraînement, et de n'avoir jamais pu profiter, une seule fois, de cette villa, tant il faisait mauvais.

J'étais donc persuadé que le vieux clubman avait raison, tout en faisant la part du sentiment qui vous permet de voir le monde plus ensoleillé dans la pre-

mière jeunesse, et j'ajoutai bonnement foi au vers de Lamartine :

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore

Il est mort, le vieux monsieur, et je le regrette, car j'aurais eu plaisir, depuis deux années consécutives, à lui montrer que notre soleil n'avait pas dégénéré, qu'il était aussi chaud, aussi radieux, et aussi... exaspérant que jamais.

Il y a, pour l'observateur, de curieuses remarques à faire sur les changements que ce rajeunissement du soleil a apportés dans nos habitudes parisiennes. D'abord, une transformation complète du costume. Le chapeau haut de forme et les vêtements de couleur foncée ont complètement disparu. On s'habille comme à Lima ou à Buenos-Ayres, avec des pantalons de toile, des souliers blancs et des vestons d'alpaga ou de piqué. Pas de gilet : la ceinture, un soupçon de cravate sous le col rabattu. Le casque colonial en liège a déjà fait son apparition. Tous les cochers de fiacre sont en canotier ; et encore ce chapeau est-il en général fixé sur la lanterne. Les femmes « de rose rosées » sont toutes en faille, et le bas blanc, le cher bas blanc *bien tiré* de nos pères a triomphalement reparu. Jamais il n'y a eu un tel luxe

de maline, de batiste, de mousseline de soie, de chemisettes à entre-deux de broderie, avec toute une variété de fantaisies, corolles ou fleurs, rangs pressés de tulle noir tournés autour de fleurs très effeuillées, permettant de rester dans le voisinage des fenêtres ouvertes, avec les épaules et les bras découverts. Il semble que la femme ainsi dénudée soit plus offerte, et l'usage de l'éventail donne au geste quelque chose de la *morbidezza* des créoles.

La vie du dehors est devenue, comme dans les pays chauds, plus vibrante et plus intense, non seulement parce que les gens croient y trouver de la fraîcheur, mais l'âme des maisons se mêle à celle de la rue par les porte des boutiques grandes ouvertes, par les fenêtres, par les balcons fleuris. Il n'y a pour ainsi dire plus de vie privée, du bas en haut, on plonge chez le duc d'en face, on cause sur le pas des portes, on voisine ; le trottoir a remplacé la chambre où l'on étouffe ; les terrasses des cafés sont occupées par six rangs de consommateurs affalés devant des verres vides hérissés de pailles, et l'on voit passer, énervé, ruisselant, le garçon qui s'essuie le front avec la serviette à tout faire qu'il porte sous le bras et tout son être fond pour ainsi dire à vue d'œil.

Dans le peuple, on ne se boutonne plus, on se promène en bras de chemise, et les femmes s'en vont en camisole dépoitraillée ; presque partout d'ailleurs une prostration complète, une sorte d'hébètement sur les visages congestionnés et luisants. Puis, comme amusant contraste, les vrais Méridionaux, tel notre ami Salvayre, qui passent goguenards, alertes, coiffés sur l'oreille, au milieu de l'avachissement général, et tout ragaillardis par l'évocation de leur cher Midi de Nîmes et de Carpentras, vous disent triomphants, avec des vibrations métalliques et un geste large :

— Hein ! coquin de sort ! Voilà eune temps ! On se sent vivrrre, pas moins, sous ce ciel bleu et ce bon soleil. Té ! Ceux-là, on les envie, mais ils sont rares, et leur pétulance n'arrive pas à remonter notre moral. Avez-vous remarqué qu'on ne reçoit presque plus de lettres ? Personne n'a plus le courage d'écrire, et encore moins de lire. Les amoureux eux-mêmes s'abstiennent, et se contentent de quelques mots griffonnés d'une main défaillante sur une carte postale ; et un des résultats douloureux de la chaleur est la faillite de l'amour physique.

Je regardais l'autre soir, au Jardin de Paris, des femmes élégantes, plutôt jolies, dont l'apparition au-

rait suffi pour révolutionner le mail d'une petite ville de province. Malgré tout, sous les girandoles électriques, elles passaient aguichantes, provocantes, marchant par devoir sinon par plaisir, peut-être pour donner par leur exemple envie de marcher. Mais les mâles, effondrés dans leur fauteuil d'osier, regardaient avec des yeux atones, sans comprendre. En vain l'œillade se faisait plus flamboyante, le geste plus frôleur, allant parfois jusqu'à la caresse de l'éventail en plume sous le menton – quelque chose comme un avant-goût des délectations charnelles, et des plaisirs promis – mais l'étincelle ne s'allumait pas. Se mobiliser, partir pour des quartiers inconnus, se déshabiller, se rhabiller, repartir, car en aucune façon la cohabitation n'apparaît possible et tout ce mal-là, en vue de la petite secousse ! » Quelle épouvantable corvée, et comment l'envisager sans frémir !

En réalité, cette année, pendant laquelle tant de marchands et de marchandes de plaisir devaient faire fortune, aura été caniculaire, c'est-à-dire déplorable. C'est la chaleur qui a décidé M. Samuel à consacrer quinze jours de répétition à la *Belle Hélène* qui, venant d'être jouée était toute sue et toute prête ; c'est elle qui a décidé M. Coquelin à être su-

bitement indisposé, comme Tamburini dans *Monsieur de Chouxfleuri*. Quel intérêt a-t-il à être malade ? aurait pensé Talleyrand. C'est elle qui fait habiter la banlieue à tant d'artistes, au risque de manquer le train... et la représentation ; c'est elle qui rend si moroses les sociétaires de la Comédie-Française. C'est elle, enfin, qui fait décommander tant de rendez-vous acceptés chez madame Leprince. La femme est venue quand même, résignée, vaillante, et prête à tout, mais la contre-partie a fait défaut, et le monsieur s'est lâchement abstenu. Que voulez-vous, comme disait le vieux marcheur, il est plus facile d'ouvrir la bouche, que de tendre le bras, et, quand le whist se joue à deux, on ne saurait faire de mort.

Mais pour le philosophe, pour celui qui a l'âme bien placée, il existe une compensation à toutes ces petites misères. Si la chaleur est un inconvénient, elle n'est plus chez nous, à proprement parler, pour le peuple, une souffrance, et c'est certainement le moment où la vie est la moins dure au pauvre monde. On n'a plus qu'à se couvrir strictement pour la pudeur ; la faim est moins impérieuse et les fontaines Wallace, avec leur fraîche eau de source, sont là pour étancher la soif. Les nuits sont exquisés, à la belle étoile, et les bancs des Champs-Élysées sont

tous encombrés de vaincus de la vie, de malheureux étendus tout de leur long, qui dorment comme des bienheureux, délicieusement, sous l'œil indulgent des sergots, et oublient tous leurs maux, et toutes les misères, dans cet air tiède, dans les senteurs enivrantes des fleurs, faisant des rêves embauvés au milieu de cet Eden paradisiaque, et se disant peut-être que : « Qui dort dîne. »

L'autre soir, je les regardais endormis par centaines, reposant d'un bon sommeil réparateur dans la fraîcheur de la nuit, tandis que tant de riches bourgeois et de belles mondaines ne pouvaient parvenir à fermer l'œil dans leur chambre fanfreluchée, sur leur lit moelleux et dans leurs draps à entre-deux de dentelles. Et je m'en allai, pensif, attendri, décidément raccommodé avec la chaleur, à travers les fantômes noirs des arbres des Champs-Élysées, semés d'une infinité de vers luisants, au milieu de tous ces corps étendus dans une sérénité paisible et heureuse.

LE NOUVEAU PROGRAMME



UNE DISTRIBUTION de prix à Croissy-sur-Galardon. Sur une estrade garnie de fauteuils en velours rouge, le doyen de la Faculté des lettres et des sciences, un évêque, quelques magistrats et un général en uniforme. À gauche de l'estrade, musique de l'orphéon municipal. À droite, le buste d'une grosse dame aux robustes mamelles qui vraisemblablement doit être la République.

Devant l'estrade, foule houleuse de jeunes citoyens. La petite fête commence par le chant de *la Marseillaise* exécuté par la fanfare municipale, et hurlé plutôt faux par tous les élèves. Le chœur fini, le préfet, – le même que celui du *Vieux-Marcheur* se lève et prend la parole :

« Jeunes citoyens,

» Je ne vous dirai pas selon la formule antique : « Jeunes élèves. » J'en vois en effet parmi vous qui sont des hommes » et sous le gouvernement de la Ré-

publique, il n'y a plus d'enfants, il n'y a que des citoyens (Tonnerre d'applaudissements).

» Citoyen ! Un beau titre, messieurs, qu'on ne saurait s'accoutumer à porter trop jeune. Les Romains exerçaient leurs enfants, dès l'adolescence, à franchir le Tibre à la nage, et à lancer le javelot d'une main sûre, en disant de leur petite voix encore peu formée : *Ego sum civis Romanus*. Nous, nous voulons vous élever dans l'idée que la patrie compte sur vous pour sa gloire, pour son expansion, pour ses besoins... »

(À ce moment l'élève Georges se lève et tend deux doigts vers monsieur le préfet).

LE PRÉFET, *se penchant vers un professeur*, – Qu'y a-t-il ?

LE PROFESSEUR. – C'est le petit Georges de la cinquième qui demande à sortir.

LE PRÉFET, *avec bonté*. – Allez, mais ne soyez pas longtemps.

« Je disais donc, messieurs, que la France comptait sur vous. C'est vous dire que vous avez des droits ; oserais-je ajouter que vous avez des devoirs de vacances ? Vous allez, pendant deux mois, descendre dans l'arène comme le gladiateur antique. Mais, je veux que vous vous présentiez à la lutte, le

corps tout frotté d'huile ; et c'est pour cela qu'avant de vous quitter, je viens vous rappeler de maintenir haut, partout, dans vos campagnes, aux bords de mer, dans vos familles, chez vos amis, le drapeau des immortels principes.

» Ah ! messieurs, vous vivez à une heureuse époque ! Plus heureux que notre génération qui vous a précédés sur les bancs du collège, vous pouvez respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la liberté...»

L'ÉLÈVE GALIMARD. – Pardon, m'sieur, j'ai passé mon année en retenue.

LE PRÉFET. – «... Nous rompons avec les traditions absurdes d'un césarisme guerrier qui voulait mettre la lumière sous le boisseau afin de trouver plus tard les âmes mieux préparées pour la servitude hiérarchique.

(Le général se lève et quitte l'estrade).

Votre jeunesse peut s'épanouir en plein soleil. Le clergé lutte encore dans quelques obscures officines ; mais croyez-moi, messieurs, la lutte tire à sa fin, ce sont les derniers soubresauts d'un cléricisme à l'agonie.

(L'évêque se lève et quitte l'estrade).

Oui, l'Université, *alma mater*, tient la victoire et, pour que cette victoire soit féconde, nous venons exposer ici notre nouveau programme politico-scolaire.

Vous avez déjà pu constater que j'avais supprimé le discours latin. C'est vieux jeu. Plus de latin, ni de grecs. Molière a bien dit :

Ah, pour l'amour du Grec, souffrez qu'on vous embrasse !

Mais il n'y aura plus aucun prix de grec ni de latin ; vous ne serez donc plus embrassés pour l'amour des langues mortes.

L'ÉLÈVE CABIROL, (*rhétorique*). – Pardon, monsieur le préfet, mais puisque la question vient sur le tapis, nous aimerions, mes camarades et moi, ne plus être embrassés du tout en recevant nos prix, les baisers humides, donnés en général, par des personnes âgées et défraîchies, n'ont rien d'agréable, et...

LE PRÉFET. – L'abolition du baiser est accordée. (*Bravo! Vive Cabirol!*) Je disais donc que le temps perdu à apprendre de vieux classiques que vous vous empressez d'oublier six mois après être sortis de l'école, sera plus utilement employé à l'étude de la politique, cette politique qui, aujourd'hui, entre en ligne de compte dans une foule de services dont elle

était jadis systématiquement exclue. Dans l'armée, dans la magistrature, dans le clergé, on se contentait de savoir si vous étiez un officier intelligent, un juge intègre, un bon prêtre. Nous avons changé cela. Avant tout, l'on demande aujourd'hui la couleur des opinions, et suivant que cette couleur est plus ou moins accentuée, le commandement militaire est plus important, le siège judiciaire plus avantageux, la cure mieux située.

Les vieux classiques dont nous parlions tout à l'heure, enlisés dans la routine, s'en allaient, répétant :

Maxima debetur puero reverentia.

L'enfance doit être tenue à l'abri de nos agitations politiques. Et il en résultait que votre belle jeunesse se trouvait sevrée de l'étude capitale au point de vue de vos intérêts futurs. Il fallait faire disparaître cette lacune dans l'enseignement et nous venons vous exposer notre nouveau programme (*Vif mouvement d'attention*).

Chaque classe sera divisée en *droite*, *gauche*, *centre*, et devra, en petit, rappeler, le plus possible, les usages et règlements de la vie parlementaire. Le professeur n'aura que l'autorité limitée du président ; les

élèves, au lieu de réciter leur leçon de leurs places, monteront à la tribune et devront s'exercer à la déclamation oratoire, avec de beaux gestes.

L'ÉLÈVE MADUREL, (*quatrième*). – Y aura-t-il un verre d'eau sucrée ?

LE PRÉFET. – Assurément, jeune citoyen, et avec beaucoup de sucre. Le travail quotidien sera réglé par un ordre du jour. Les motions du professeur seront l'objet d'un vote par assis et levé. Vous ne serez plus condamnés à écrire cent fois le verbe : *Je fais des cocottes pendant les cours*; mais vous serez rappelé à l'ordre, à la censure, et le cachot sera remplacé par le « petit local ».

Comme il est évident que les places de *gauche* seront les plus recherchées, elles seront l'objet d'un concours. Ainsi, le premier se placera à l'extrême gauche, le second à côté de lui et ainsi de suite, jusqu'à la place de l'extrême droite qui sera réservée au cancre de la classe.

Vous aurez ainsi une image exacte de la façon dont les places sont distribuées plus tard et je suis persuadé que cette pratique quotidienne vous préparera, on ne peut mieux, à la vie publique.

Ce n'est pas tout. La révolution faisant partie intégrante de notre programme politique, il y aura, à certains grands anniversaires, la représentation des insurrections qui les ont rendus célèbres. Malgré la suppression des bataillons scolaires, l'exercice du fusil a été maintenu dans la gymnastique, car il est bon que tout citoyen soit exercé, dès le collège, au manie- ment des armes, afin de pouvoir défendre les institu- tions existantes et au besoin les combattre. Les fusils peuvent jouer, à blanc, un grand rôle dans les répé- titions d'insurrections que vous pourrez avoir à exé- cuter contre les proviseurs, censeurs, pions et contre les représentants d'une autorité que vous devez na- turellement détester en votre qualité d'hommes libres (*Applaudissements*).

(Les doyens de Faculté se lèvent de l'estrade et se retirent au milieu des huées).

Ainsi, par exemple, au 18 mars, on pourrait for- cer le proviseur suivi des divers comptables à se sau- ver dans un collège voisin, et coller, pour la forme, l'aumônier au mur. Au 10 août, on pourrait envahir en armes le cabinet du censeur et le coiffer du bon- net phrygien. Je vous dis tout cela vaguement, car notre plan, à cet égard, n'est encore ébauché que

dans les grandes lignes, mais il est évident qu'en fouillant dans l'histoire, nous n'aurons que l'embarras du choix : 29 juillet ; 4 septembre...

L'ÉLÈVE PITARD. (*seconde*). – Pardon, en septembre, nous serons en vacances.

LE PRÉFET. – C'est juste, mais il nous reste dix mois de travail, et croyez-moi, l'histoire ainsi apprise ne s'oublie jamais. Cette révolution en action, si j'ose m'exprimer ainsi, gravera ses faits les plus mémorables dans votre mémoire, et ce sera une véritable leçon de choses.

Un mot encore, et je finis. Je veux parler des livres qui vous étaient distribués en récompense de vos travaux, recueils ineptes d'aventures enfantines et de voyages invraisemblables, et qui n'ouvraient pas vos esprits aux idées nouvelles.

Nous avons puisé à d'autres sources : Prix d'histoire : *Histoire d'un crime*, par Victor Hugo. Prix de géographie : *Description pittoresque de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa et l'île des Pins*. Prix de Chimie : *Le pétrole et ses propriétés*. Nous avons encore la collection du *Père-Duchêne*, les *Mémoires du Second Empire*, par Marie Colombier, etc. ; j'en passe et des meilleurs. Il est évident que, quand vous aurez

lu cela, vous serez un peu plus avancés qu'avec votre *Robinson Crusoë*, vos *Voyages* de Jules Verne et vos enfantillages de Berquin et madame de Genlis.

Je constate avec peine que tous les notables qui assistaient à cette cérémonie ont jugé bon de disparaître. N'importe ; je reste seul pour déposer sur vos nobles fronts les couronnes civiques. Je le ferai avec joie.

— Premier prix d'éloquence. Rhétorique : l'élève Cabirol.

Fanfare ! le citoyen Cabirol n'est pas embrassé, mais il reçoit en prix : *Les Petites Manchaballe*. Acclamations frénétiques cris de coq, etc. La fête continue.

LE TRICORNE



IL FAISAIT TRÈS BEAU ce matin-là. Tout en faisant sa petite promenade apéritive avant déjeuner, madame Andrée Girardet, – la belle madame Andrée, comme on disait dans le monde universitaire – faisait son examen de conscience, et trois noms se heurtaient dans sa tête, représentant, en somme, toute sa vie de femme amoureuse ; trois noms, ce n'est pas énorme ; que celle qui n'a pas trois noms à évoquer lui jette la première pierre.

Il y avait d'abord le gros banquier, le baron Muratel, celui qui avait aidé le ménage alors que Girardet n'était encore que simple répétiteur besogneux au lycée Condorcet ; puis Morin-Brecourt, inspecteur de l'Université, celui qui avait favorisé l'avancement de Girardet et l'avait poussé jusqu'au poste envié de professeur de philosophie ; et enfin, la dernière faiblesse, la toquade de la trentaine, pour le petit Foucard, lieutenant de chasseurs ; une folie sans doute ne pouvant mener à rien, ne pouvant pas même être

utile à Girardet... mais qui lui laissait un gentil souvenir de lilas et de printemps.

Tout cela c'était le passé. En somme Andrée ne manquait de rien; sa maison avait le confort assuré; pourquoi ne se payerait-elle pas enfin le luxe d'être tout simplement fidèle à Girardet, sa création, sa chose, le mari, le compagnon des bonnes et des mauvaises heures. Plus de mensonges, plus de complications, plus de sorties furtives, avec l'épaisse voilette. – La vie calme, honnête, décente tranquille... tout cela était bien à considérer.

À ce moment, comme elle passait devant les *Galleries Rochambeau*, son attention fut attirée par un gentil tricorne écarlate exposé en montre, tout à fait galant et coquet, avec ses ailes retroussées, et son chiffonné de satin. Comme il irait bien avec sa jaquette rouge à boutons d'or qu'elle avait à peine mise pendant les vacances, aux bains de mer, à cause d'une chaleur exceptionnelle! Elle entra dans le magasin, et ayant essayé le chapeau devant la glace, elle trouva qu'il allait divinement, avec son nez un peu retroussé, ses cheveux blonds ondes bouffant en molles ondulations de chaque côté des oreilles. Elle se donna l'impression d'un Lancret, d'un Watteau, et pensa à un joli marivaudage sous des tonnelles à

treillages tarabiscotés s'ouvrant sur un ciel vert et rose, avec des montagnes peintes en camaïeu bleu pâle. Toute cette grâce serait pour Girardet ! Comme il allait être content de trouver, en revenant de son cours, sa petite femme aussi jolie !

Elle était tellement engouée de son tricorne, qu'elle ne voulut pas l'enlever et préféra le garder sur sa tête, demandant seulement qu'on lui renvoyât sa toque chez elle. Puis, elle partit rue Caumartin, très légère, très heureuse, la conscience nette, tapant de ses petits talons l'asphalte sonore du boulevard Haussmann, et jetant des coups d'œil satisfaits aux vitres des devantures, qui lui renvoyaient la vision de sa gentille frimousse, sous le tricorne rouge.

Dans l'antichambre, elle aperçut, suspendus à la patère, le pardessus et le chapeau de monsieur, revenu de son cours. Il allait avoir la surprise. Andrée ouvrit brusquement la porte du cabinet de travail et se campa toute droite, avec un sourire provoquant, devant le bureau où Girardet, binocle sur le nez, était très attentivement occupé à corriger une trentaine de compositions sur le syllogisme. Comme il continuait tranquillement à biffer, à raturer, et à annoter en marge, Andrée finit par s'écrier :

— Bonjour, ami !

— Bonjour ! bonjour ! riposta Girardet sans bouger.

— Regarde ta petite femme, regarde-la, te dis-je.

Girardet, un peu grincheux, abandonna à regret sa besogne et consentit, pour avoir la paix, à lever les yeux.

— Eh bien, tu ne vois pas, tu ne trouves rien de changé dans ma physionomie ? Contemple mon chapeau.

Girardet, ainsi sollicité, réajusta son binocle, et fixa enfin ses yeux sur la coiffure rouge.

— Ah ! ton tricorne ! Tu as acheté un tricorne !

— Oui, donne-moi ton avis.

— Eh bien, ma chère, c'est simplement épouvantable.

Et tandis qu'Andrée restait confondue, Girardet poursuivait avec volubilité :

— Un tricorne ! Mais ma pauvre amie, il faut pour le porter le cadre de l'époque exquise que fut le XVIII^e siècle. Cela allait avec la poudre, le rouge, les robes zinzolin, les ruches tuyautées, les longs buscs et les plis Watteau. Je comprends le tricorne sur la tête de madame d'Épinay attendant son amant Francueil dans sa chaise à porteur, ou de madame Lenormand d'Étioles caracolant à côté du prince de Conti

aux chasses du roi Louis XV, dans la forêt de Sénart. Opéras, tragédies, plans de réformes sociales, vers badins, leçons aux rois, projets de religion ou de coiffures nouvelles, concordant avec les progrès de la raison, les besoins du cœur et la voix de la nature : il y avait tout cela dans ces jolies petites têtes coiffées du lampion vainqueur. Mais le tricorne avec nos bicyclettes, nos omnibus, et nos automobiles ! Le tricorne avec tes waterproofs, à côté de mon mac-farlane et de mon tuyau de poêle ! mais, malheureuse enfant, ce sera tout simplement grotesque !

Andrée, un peu démontée par ce flux de paroles, essaya cependant de tenir tête au professeur de philosophie, et pour se raccrocher aux branches, elle lui dit en montrant ses dents avec ce sourire dont elle connaissait la puissance sur Muratel, sur Morin-Breccourt et sur le petit Foucard :

— Enfin, malgré ton injustice, tu ne peux pourtant pas dire que ça m'aïlle mal ?

Et comme Girardet jouait avec sa plume, sans répondre.

— Mais réponds-moi, sapristi ! dit Andrée, nerveuse donne ton avis franchement.

— Tu veux mon opinion en toute franchise ?

— Oui !

— Eh bien... ainsi coiffée, avec ce petit tricorne rouge sur les yeux, tu me rappelles absolument les singes habillés en marquis que l'on fait danser avec une ficelle sur les orgues de Barbarie.

Après avoir lancé ce trait final avec une satisfaction évidente, monsieur se replongea dans les annotations sur le syllogisme. Pour le coup, c'en était trop. Madame, outrée, rentra dans sa chambre, dont elle referma la porte avec fureur, et refusa absolument de venir déjeuner avec son mari. Celui-ci, en sa qualité de philosophe, n'en prit pas autrement cure, et partit comme d'habitude à deux heures pour faire son cours au lycée voisin.

Mais alors Andrée, restée seule, se sentit envahie par le vif désir d'être consolée... et peut-être aussi de se venger. Elle sauta en fiacre et se fit conduire chez le baron Maratel qui, sans doute, trouva les mots persuasifs qui pansent les blessures, car la visite dura une grande heure. Comme il n'était encore que trois heures et demie. Andrée songea que M. Morin-Brecourt ne serait peut-être pas fâché, lui aussi, de connaître la grossièreté de son protégé, et elle jeta au cocher l'adresse de l'inspecteur d'académie. Là, encore, l'entrevue fût longue, longue — Andrée avait tant de choses à dire, un tel besoin

de s'épancher dans un cœur ami! – et quand elle sortit de chez le puissant universitaire, elle était très rouge, et passablement décoiffée. La nuit commençait à tomber. Tout à coup, Andrée se rappela que c'était l'heure où le petit Foucard, son service fini, arrivait tous les soirs à Paris. Il y avait de grandes chances de le trouver dans son rez-de-chaussée de la rue Montalivet. Elle commençait à être un peu fatiguée, mais il fallait absolument que le lieutenant apprit, de sa bouche, les procédés indignes de Girardet. Ô bonheur! le petit Foucard venait justement d'arriver, et, excité par les émotions d'un service en campagne, il se sentait très en forme. C'était un vengeur exceptionnel. Il vengea si gaillardement qu'Andrée était littéralement brisée en remontant dans son fiacre, et pouvait à peine se traîner, avec les jambes molles, la tête vide et l'estomac défaillant.

Et comme son mari rentrait, rue Caumartin, avec sa serviette de cuir sous le bras, elle lui dit, triomphante, en ricanant :

– Eh bien, mon cher, je ne sais pas si tu as l'air d'un singe sur un orgue de Barbarie, mais, toi aussi, tu es coiffé d'un tricorne.

NE MOLLISSEZ PAS !



DU PREMIER COUP, Henriette lui avait plu, précisément par le contraste qu'elle présentait. Autant lui, Bertrand de Phalène, lieutenant de chasseurs à cheval, était petit, efféminé, mince et blond, avec une étonnante timidité de jeune homme qui avait survécu aux épreuves de Saint-Cyr et de Saumur, autant Henriette était grande, brune, délicate et alerte, avec un imperceptible duvet à la commissure des lèvres qui promettait pour l'avenir une énergie virile.

Bertrand était médusé de la voir, au bal, diriger le cotillon, renvoyer les intrigants, commander la manœuvre avec un sourire, et s'arranger toujours, à l'heure du souper, pour être la mieux placée et la mieux servie. De son côté, cela l'amusait, elle, de mener par le bout du nez ce gentil officier de cavalerie, et même de le protéger un brin avec cette sollicitude un peu maternelle que toute femme a dans le cœur. Bref, ils étaient devenus très bons amis pendant tout l'hiver, ne se quittant guère, et l'on s'attendait bien

à voir annoncer le mariage au printemps. Mais Bertrand, retenu par son insurmontable timidité, lanterna, et ne se décidait pas à faire la demande décisive. Et le temps passait et le mois de mai avait succédé au mois d'avril sans que le chasseur se fût nettement déclaré.

Ce fut Henriette qui enleva la chose au dernier garden-party de l'ambassade de Russie. Le prince Ouroussoff avait installé des joueurs de mandoline au premier étage du bel hôtel de la rue de Grenelle, et, la pluie étant subitement survenue dans le parc, il y eut une immense poussée mondaine vers les appartements du haut. Or, à ce moment précis, on vit sortir Henriette et Bertrand d'une petite porte qui ouvrait derrière l'orchestre et qui conduisait aux appartements particuliers de l'ambassadrice.

Il y eut des éclats de rire comprimés, des chuchotements, un petit commencement de scandale tandis qu'Henriette très calme disait à l'officier :

— Eh bien, ça y est, me voilà compromise.

— Mademoiselle, croyez bien que je suis désolé, balbutiait le pauvre lieutenant. C'est vous qui avez voulu visiter les chambres...

— Il n'y a pas à être désolé le moins du monde, mais à faire votre devoir de galant homme. Voilà tout.

— Vrai, mademoiselle, vrai, vous consentiriez!...

— Demain, ma mère restera chez elle toute la journée et attendra la visite de la vôtre.

Bertrand était au septième ciel. Jamais il n'avait osé rêver un bonheur semblable, et il se tenait à quatre pour ne pas envoyer son képi dans les corniches dorées, en signe d'allégresse.

— Dois-je vous féliciter, mademoiselle, dit le fin ambassadeur, en s'avançant vers la jeune fille, et la petite promenade que vous venez de faire était sans doute une promenade de fiançailles?

— Mais oui, mon cher prince, répondit celle-ci, très à son aise, une promenade de fiançailles en attendant le voyage de noces. J'accepte vos félicitations, bien qu'un peu prématurées, mais vous autres gens du Nord, on ne peut pas dire que vous soyez comme les carabiniers des *brigands*. Vous n'arrivez jamais trop tard.

Le lendemain, madame Sorbier recevait, avec la plus grande déférence, la visite de la marquise de Phalène, et les deux mamans s'entendaient très vite. D'un côté, il y avait un vieux nom et un beau titre;

de l'autre côté, il y avait un gros sac. Tout était donc pour le mieux. Les bans furent immédiatement publiés à la mairie du huitième arrondissement, mais malgré toute la diligence apportée aux diverses formalités légales, le mariage ne put avoir lieu à Saint-Philippe-du-Roule, avant le commencement d'août, c'est-à-dire en pleine canicule.

Sous le soleil torride, le cortège fit son entrée dans l'aristocratique église, précédé par les deux beaux Suisses, galonnés rouge et argent ; sauf les intimes, il n'y avait pas grand monde, les quelques mondains restant à Paris ayant reculé, terrifiés devant l'obligation de sortir à midi avec un chapeau haut-de-forme. Bertrand arrivait au bras de sa mère ; il était étranglé dans le col rouge d'une hauteur exagérée comme on les fait aujourd'hui, sanglé dans son dolman bleu de ciel, serré dans son ceinturon, avec un grand diable de sabre qui lui battait dans les jambes, et le lourd shako empanaché avait tracé un cercle rouge sur son front meurtri, entouré de cheveux plaqués par la sueur.

Au contraire, Henriette, fraîche, reposée, s'avavançait d'un beau pas indolent et souple au bras de son oncle Henri Sorbier, le richissime métallurgiste qui, tout en scandant la marche de Mendels-

sohn, faisait à sa nièce des plaisanteries égrillardes sur la température, à faire rougir un singe. En belle brune du Midi, elle ne paraissait nullement souffrir de la chaleur qui, au contraire, avivait son teint mat et mettait en valeur sa belle carnation, encadrée dans les mousselines et les dentelles froufrouantes.

Il faisait pourtant terriblement chaud. Les Suisses épongeaient leur crâne sous le chapeau ferré, le premier vicaire s'éventait avec son bonnet replié comme un claque, Bertrand paraissait absolument effondré dans son fauteuil en velours rouge et monseigneur Suçonnet venu tout exprès de Béziers, halestant sous la tiare de drap d'or, commença le discours d'usage.

— ... La vie est une lutte, disait-il à l'époux. Que votre épée de vaillant soldat reste toujours droite et bien trempée, cette épée, sous l'égide de laquelle va désormais vivre voire douce compagne. Haut le cœur ! Marchez droit au but, Ne mollissez pas, ne mollissez jamais !...

Et tandis que la voix de l'évêque montait sous les grandes voûtes, Henriette jetait à la dérobée des regards malicieux vers son mari, dont l'attitude était pénible, tandis que l'oncle Sorbier continuait à plastronner d'un air gouailleur. Ne mollissez pas ! Dé-

cidément ce digne prélat en avait de bien bonnes ! L'oncle Sorbier était si amusé qu'à la sacristie il ne put s'empêcher de s'approcher de son neveu et de lui dire à son tour :

— Ne mollissez pas !

Évidemment c'était très drôle, et Bertrand s'efforça de sourire ; mais, au fond, une certaine inquiétude lui venait. Serait-il à *hauteur*, comme disait son chef, ou au contraire marcherait-il à une honteuse défaite ! Certes, il avait très suffisamment vécu, il ne manquait pas d'entraînement, mais il n'avait jamais enfoncé que des portes grandes ouvertes, et puis la température était plus propice qu'en cette sacrée année-là. Enfin il comptait sur la fraîcheur bienfaisante de la nuit...

Au dîner, il mangea comme un ogre, but comme un Templier les vins les plus généreux, pour se donner du cœur ; puis, le soir venu, quand tous les invités furent partis, et qu'il se trouva seul dans sa chambre, il ouvrit les fenêtres qui donnaient sur le jardin de la rue d'Artois, Hélas ! pas un souffle d'air ne glissait à travers les grands arbres endormis dans une torpeur lourde. Une buée chaude s'élevait de la pelouse et envoyait des effluves à une température de hammam. Il regarda le petit thermomètre accro-

ché au balcon. Même à cette heure avancée de la nuit, l'appareil marquait trente-sept degrés.

Le lieutenant se sentit absolument oppressé, sans le moindre désir, sans aucune force virile pour réagir contre cet abrutissement général de la nature. Dieu ! que les usages sont absurdes. Il fallait *consommer* le mariage quand même, et transformer un acte qui aurait pu être divin en épouvantable corvée obligatoire. Quelle situation ! Ne mollissez pas, avait dit monseigneur Suçonnet. Eh bien, il aurait voulu l'y voir, le Suçonnet ! Est-ce que, décemment, l'on devrait se marier en août ? Enfin, il n'y avait qu'à marcher à *l'ennemi*, car tel était l'aspect sous lequel, en cette heure décisive, lui apparaissait la délicieuse Henriette – l'ennemi !

Il endossa un petit complet de soie bleu turquoise, sans aucune conviction, puis il se dirigea vers la chambre nuptiale, la chapelle expiatoire. À sa grande surprise, il trouva la porte fermée. Il frappa, appelant :

- Henriette ! Henriette ! C'est moi, Bertrand.
- Que voulez-vous, mon pauvre ami.
- Mais... je voudrais... entrer.

Un éclat de rire moqueur roula comme une cascade de perles ; puis la voix d'Henriette continua :

— Vous voudriez entrer ? Voyons, Bertrand, pas de fol orgueil. Si vous voulez bien, nous remettrons la petite opération aux jours frais. Bonne nuit, mon ami.

Allons, pensa la hussard, j'ai bien fait d'épouser une femme intelligente.

Et, comme délivré d'un grand poids, il rentra se coucher dans son petit lit solitaire.

LES GRIEFS



DANS LE CABINET SÉVÈRE, en boiseries de chêne sculpté, maître Broutassard écoutait avec attention tout en caressant de la main de beaux favoris mousseux et poivre et sel, tandis qu'assis en face de lui, M. Lestroulabe, noir comme une taupe, parlait avec un fort accent du Midi, en faisant de grands gestes ponctués de temps en temps par un coup de poing sur la table chargée de dossiers.

— Oui, maître, je veux divorcer avec Mélanie Lestroulabe, ma femme. Mélanie, un nom absurde qui m'a toujours déplu et qui n'a aucune raison d'être, Mélanie voulant dire brune, si je m'en rapporte à mes souvenirs classiques : *Melas*, *Melaina*, *Melan*. Or, mon épouse est blonde, déplorablement blonde, c'est une femme du Nord.

— J'espère, fit observer l'avoué en souriant, que vous avez des griefs plus sérieux.

— Si j'ai des griefs ! mais, maître Broutassard, j'en suis saturé de griefs, j'en déborde.

— Eh bien, veuillez me les exposer, tandis que je prendrai des notes.

— D’abord, je vous dirai que j’adore le spectacle ; je prends très souvent en location au théâtre des loges qui me coûtent fort cher, ce divertissement étant devenu très coûteux. Il est tout naturel que je veuille en avoir pour mon argent. Ces soirs-là, je mets le dîner à sept heures et demie, au lieu de huit heures. Alors, au dessert, Mélanie me dit : « Je te quitte, mon ami ; je vais mettre un chapeau. — Bien, je t’attends ; ne sois pas trop longue. » Eh bien, maître, je ne sais pas ce que patricote dans sa chambre Mélanie, sous prétexte de mettre son chapeau, sans doute du blanc aux joues, du rouge aux lèvres, et des ondulations au triple fer ; mais ce que je sais, c’est qu’elle reste plus d’une heure, une grande heure, sans reparaître ; pendant ce temps, je m’énerve, je mâchonne mes cigarettes avec rage ; enfin, lorsque ma femme redescend souriante en me disant : « Me voici ! », il est neuf heures et demie ! quelquefois plus ! Jamais, entendez-vous, monsieur, jamais, depuis quatre années que je suis marié, je n’ai pu entendre le premier acte d’une pièce. Je n’arrive que pour le second avec peine, et alors il me faut comprendre une œuvre dont j’ignore l’exposition : je

me trompe, je gaffe, je prends l'amoureux pour le beau-père, et le mari pour l'oncle à héritage. Une salade épouvantable. L'autre soir, aux Variétés, j'ai cru, dans les *Deux Écoles*, que Jeanne Granier était une cocotte ; pas du tout, c'était Lavallière. Croyez-vous qu'au bout de quatre ans ce ne soit pas un cas de divorce ?

— Hélas ! non, mon cher client ; cela rentre tout au plus dans l'incompatibilité d'humeur ; mais on ne divorce pas pour incompatibilité d'humeur. Heureusement !

— Pourquoi heureusement ?

— Parce qu'au bout d'un an, il n'y aurait plus un seul mariage debout. Il nous faut d'autres griefs plus sérieux.

— Oh ! je vous le répète, ça n'est pas ce qui manque. J'en déborde. Ainsi, le jeudi, c'est la tradition chez nous, nous mangeons le mets du pays, le cassoulet. Vous connaissez le cassoulet ? On met des abatis d'oie dans des haricots très cuits, presque en purée, avec des rondelles de saucisson.

— Oui, c'est exquis. Cela vous a une saveur !...

— Attendez, maître Broutassard, c'est exquis, à la condition que les rondelles de saucisson soient à l'ail, sans cela, envolée la saveur ! Eh bien, madame

Lestroulabe m'oblige à manger mon cassoulet sans ail, sous prétexte que l'odeur ne lui est pas agréable. Est-ce que je réclame, moi, contre ses infâmes parfums au chypre et au musc, et a-t-on le droit de nourrir un brave enfant du Midi comme un Islandais.

— Elle a tort, évidemment... mais ce n'est pas encore un grief sérieux.

— Ce n'est pas tout : la nuit...

— Ah! la nuit, parlez-moi de la nuit! Est-ce qu'elle se refuse au devoir conjugal? Cela pourrait rentrer dans « injures et sévices graves ».

— Non, Mélanie ne se refuse pas mais elle va à l'amour comme on se rend à son bureau, sans entrain, sans plaisir, sans la moindre petite pointe de fantaisie. C'est le devoir dans toute son horreur; jamais Mélanie ne m'a donné de ces petits noms d'animaux gentils, folichons, ou de ces injures sadiques qui fouettent et aguichent le désir de l'homme. Jamais, même dans les moments où j'étais le plus emballé, je ne l'ai entendu appeler sa mère. Et des chemises montantes en grosse toile, de crainte du froid, et des jerseys en laine tricotée pour cacher ses épaules. Tout cet hiver dernier, elle avait inventé de garder ses bas! Croyez-vous qu'on puisse être très inspiré devant un jersey en tricot?

Ce bloc tout tricoté ne me dit rien qui vaille !

— Je vous comprends, et je suis absolument dans votre cas. J'aime les chemises diaphanes, froufrou-tantes à entre-deux de dentelle, encadrant bien la gorge, avec des petits nœuds papillon sur les épaules...

— Ah ! maître Broutassard, pas de ces descriptions, de grâce ! Elles redoublent mon chagrin et mes regrets. Moi aussi, c'est tout ce que j'aime. Avec du cassoulet et des chemises transparentes, une femme adroite aurait pu faire de moi ce qu'elle aurait voulu. Alors, ça, n'est-ce pas, c'est un bon grief ?

— Pas du tout, mon pauvre monsieur Lestroulabe. Le juge, non sans une apparence de raison, vous répondrait que madame Lestroulabe n'est pas une professionnelle de l'amour, qu'elle n'a pas à vous aguicher par des petits noms d'animaux ou des tenues suggestives, et que, pour être en règle avec la loi, elle n'a qu'à filer la laine et à garder la maison, comme la chaste Lucrece. Les tricots de laine conviennent à la matrone et rentrent bien dans la note du vieux droit romain. Maintenant, garde-t-elle la maison ? Ah ! si elle pouvait faire quelques escapades au-dehors, ce serait du nanan.

— Oui, je sais bien, mais je n'ai même pas cela à redouter ou à espérer, car, pour ma femme, j'en arrive à croire, té, que cela me ferait plaisir. *E di qué li qué vinque, mon bon.* Voilà où j'en suis. Mais il n'y a pas de danger. Je vous l'ai dit : elle se soucie de l'amour comme un poisson d'une pomme, et jamais elle ne sort qu'avec moi. C'est encore un supplice. Elle se cramponne à mon bras, ce bras qu'elle a conquis devant notaire, qui est son fief, sa chose, sa propriété légale, et elle se fait traîner comme un paquet. Moi, j'aime les grandes enjambées ; Mélanie exécute une foule de petits pas très répétés ; figurez-vous une bamboula qui serait marchée ; alors, au lieu de nous mouvoir côte à côte dans un rythme harmonieux, d'une allure élégante, noble et élastique, nous nous heurtons, nous nous cognons, nous nous enchevêtrons les pieds ; nous avons l'air de deux canards ; c'est lamentable. Au bout de quelques centaines de mètres, je suis fourbu ! comme si j'avais parcouru des lieues. C'est en même temps éreintant et grotesque. Vous rappelez-vous comme on chantait aux Bouffes :

*Tout est possible quand on aime ;
Nous marcherons du même pas*

*Vers ce gai pays de bohème
Qui, pour nous deux, a tant d'appas !*

Du même pas, vous entendez, du même pas.

Or, nous ne marchons pas du même pas. Nous sommes mal attelés.

— Soit ; mais on ne divorce pas parce qu'on a des jambes de longueur inégale. La différence de peinture n'est pas un grief.

— Alors quoi ?

— Je vous l'ai dit : il vous faut l'adultère.

— Mais je vous répète, maître Broutassard, que la pauvre en est tout à fait incapable.

— Eh bien, alors, les injures et sévices graves.

— Pas plus que l'adultère ; ça ne rentre pas dans ses faibles moyens. Voyons, cherchez bien, que diable ! il doit y avoir encore autre chose dans votre sacré Code.

— Oui, il parle encore de peine non pas seulement afflictive, mais infamante.

— Qu'entendez-vous par une peine infamante ?

— Eh bien, par exemple, quand un des conjoints a été au bagne, cela peut entraîner le divorce.

La physionomie de Lestroulabe s'éclaira d'une joie céleste, et il s'écria :

— Alors, coquin de sort, ça va bien ! Moi, j'ai été au bain.

— Vous ! un forçat ! Allons donc ! C'est une plaisanterie.

— Pas du tout. Je suis très sérieux.

— Mais quand ? comment ? Pendant combien d'années avez-vous été au bain ?

— Pendant les quatre années que j'ai été marié.

LA MÉPRISE



Tous les ans, Mezensac venait, au moment du jour de l'an, passer quelques jours à Paris, sous prétexte d'achats d'étrennes. Avec une joie qu'il n'essayait même pas de dissimuler, il quittait la tenue de gentilhomme campagnard, sous laquelle il avait si bonne façon, avec la blouse de chasse, la culotte et les *leggings*, pour sortir la tenue de Paris, c'est-à-dire une jaquette noire étriquée à petit collet, un large pantalon à carreaux noir et blanc, une cravate de foulard à nœud tout fait et prétentieux, le tout complété par un chapeau en soie de forme un peu archaïque, et un paletot noisette clair qui était le dernier cri de l'élégance au temps du maréchal de MacMahon et de Libert.

Puis il embrassait les siens, abandonnait son vieux château des Tourelles, en pleine Sologne, et avec une légèreté de collégien partant en vacances, il sautait dans le train pour Paris et s'installait à l'hôtel Pyramidal. Il faut lui rendre justice ; il faisait bien quelques emplettes, et achetait quelques bibe-

lots, comme prétexte à son voyage ; mais sa principale, sinon son unique préoccupation, était de suivre les femmes. Il débarquait, en effet, dans la grande ville avec des gloutonneries de séquestré, des appétits de naufragé de la *Méduse*, et toutes les promeneuses qui font résonner leurs petits talons sur l'asphalte des boulevards ou de la rue de la Paix, lui paraissaient exquises, adorables, et dignes d'être courtisées pour le bon motif, la seule chose qu'on puisse – décemment ou non – faire des femmes, étant encore de les aimer.

Donc après ses courses faites, lorsque la nuit commençait à tomber, et que Paris s'illuminait de milliers de girandoles comme un décor de féerie, Mezensac, le torse moulé dans le pardessus noisette, les mains gantées de peau de chien sang de bœuf, et le haut de forme à petits bords incliné sur l'oreille, se mettait à arpenter les promenades, *quærens quem devoret*, cherchant l'âme-sœur, pour dîner au cabaret et passer joyeusement la soirée. Mais une chose le dépitait. Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, ses conquêtes étaient toujours de très petite marque. Il était très gracieusement accueilli lorsqu'il s'adressait aux trottins, aux jeunes ouvrières rapportant leur ouvrage, ou aux péripatéticiennes de profession ; et

comme, en somme, il avait le gousset bien garni, qu'il causait agréablement, et possédait des économies de tendresse fort appréciables chez un gaillard vigoureux et bien bâti, l'aventure se passait toujours à son honneur, et on conservait de lui un souvenir aimable et attendri, mêlé d'un peu de surprise, comme s'il s'était montré très supérieur sous tous ses rapports, à ce que l'on attendait de lui.

Par contre, lorsqu'il voulait élever le niveau de ses prétentions amoureuses, et s'adresser, soit à quelque riche étrangère arrêtée devant la devanture d'un bijoutier, soit à quelque belle demi-mondaine descendant de sa voiture pour les essayages chez le grand couturier, il était sûr d'être repoussé avec perte. On le toisait avec un regard de dédain, souvent ce regard était ponctué d'une petite moue absolument méprisante, et on lui tournait le dos sans daigner répondre. Un jour qu'il avait voulu insister avec une grande blonde très élégante dans son mantelet 1830, en hermine bordée de queues de zibeline et d'un haut volant de dentelles Chantilly sur un plissé de tulle, celle-ci s'était arrêtée net, l'avait fixé avec un profond étonnement, puis lui avait dit, en pouffant de rire :

— Ah ça, mon garçon, vous êtes saoul ?

Puis elle était partie laissant notre Mezensac étonné et rêveur. Comment pouvait-on l'accuser d'ivresse ? Avait-il donc l'air d'un pochard ? Pourtant sa démarche était ferme, et sa parole nette. Il se rattrapa, ce soir-là, avec une petite modiste qui enfilait la rue Daunou, son carton sous le bras, et, en somme, il n'eut pas à se plaindre ; mais, quand même, il se piquait au jeu, atteint comme d'une espèce de folie des grandeurs. Il lui fallait des grandes dames ou des courtisanes comme celles chantées par Arsène Houssaye dans ses Mémoires étincelants. Il voulait, lui aussi, connaître les caresses raffinées, les baisers délicats dans des bras émergeant de chantilly ou de point d'Alençon, ces belles créatures de luxe, à peau satinée et parfumée, comme on en rencontre si rarement chez les naturelles de Sologne. Aussi, le lendemain, il tombait en arrêt devant une silhouette aperçue derrière la vitrine du pâtissier. C'était assurément une femme du monde, celle-là, et du meilleur ; il n'y avait qu'à regarder le fuselé des doigts aristocratiques qui tenaient le sandwich au caviar, à admirer le boléro de velours noir légèrement blousé, avec de longues barrettes boutonnées de haut en bas par un bouton d'or guilloché, s'espçant sur une bande intérieure de chinchilla. Les manches très longues

étaient ornées de grands parements Van-Loo avec longs flottants de guipure. Le manchon de velours largement volanté était doublé de chinchilla avec fleur d'edelweiss piquée sur le côté. Sur les cheveux ondés, d'un joli châtain, était campé un chapeau en tissu de plumes de lophophore assoupli en draperies ; bref, de toute la personne de l'inconnue, se dégageait l'impression d'une suprême distinction.

— Voilà mon affaire ! pensa Mezensac. Cette fois, j'en aurai le cœur net.

Il attendit que le sandwich au caviar fût dégusté ; puis, quand la dame sortit se dirigeant vers un petit coupé qui attendait, non loin de là, rue de la Paix, Mezensac s'enhardit pour une invitation à dîner, et d'une voix forte cria :

— Madame, ce soir à huit heures...

Il ne put achever. La dame se retourna furieuse et lui dit :

— Dites clone vous, l'homme, faites votre travail, mais ne m'importunez pas en m'écorchant les oreilles, sans cela je vous fais empoigner par un agent.

Empoigné par un agent, lui, le vicomte de Mezensac ! Et pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Et la dame avait dit : « Faites votre travail. » Quel travail ? Pour

le coup, notre provincial restait absolument abasourdi, se sentant la victime de je ne sais quelle déplorable fatalité, de quelque infamante confusion, tandis que la dame en velours noir remontait précipitamment dans sa voiture, avec une nuance d'effroi.

Ce soir-là, d'ailleurs, l'après-dînée était prise, car il avait absolument promis d'aller finir l'année chez une vieille cousine du faubourg Saint-Germain, la marquise douairière du Plessis-Laursac, la seule parente qu'il eût à Paris. Et voilà qu'en arrivant dans le salon de la rue de Bellechasse, la première personne qu'il aperçoit en robe de bal, devant la table à thé, est précisément la dame de la rue de la Paix, mangeant, cette fois, non un sandwich au caviar, mais une rôtie au beurre.

— Permettez-moi, chère amie, dit la marquise, de vous présenter mon cousin le vicomte de Mezensac.

Mezensac s'inclina, tandis que la dame le regardait, bouche bée.

— Monsieur... votre figure ne m'est pas inconnue... il me semble que je vous ai déjà rencontré aujourd'hui.

— Mais oui, madame, ce soir à six heures, rue de la Paix. Vous m'avez même aimablement menacé de la police. Cela n'est rien ; cependant il y a une chose

qui m'intrigue. Pourquoi m'avez-vous dit : « Faites votre travail. »

La dame fut prise d'un accès d'hilarité tel, que la rôti ne passa pas, et qu'elle faillit étrangler ; quand ce rire convulsif fut un peu apaisé, elle dit :

— Dieu que c'est drôle ! Figurez-vous, monsieur, qu'avec votre chapeau à petits bords, vos gants sang de bœuf, et votre paletot café au lait, je vous avais pris pour un de ces hommes-réclame qui sont chargés d'annoncer le spectacle des music-halls ; et, quand vous avez commencé avec votre grosse voix : « Ce soir à huit heures... » en vous adressant directement à moi, je vous ai prié de me laisser tranquille et de passer votre chemin.

— Voilà donc la raison de mes mécomptes, pensa Mezensac navré ; les Parisiennes me prennent pour un homme-réclame !

Et la dame ajouta cruellement, entra deux nouveaux éclats de rire :

— Monsieur, voulez-vous un bon conseil ? Eh bien, changez de tailleur.

FAUTE DE S'ENTENDRE



PARMI la colonie italienne installée à Nice, nous dit le docteur Cazenave, la comtesse de Rivabella passait à juste titre pour une vertu. Restée veuve avec trois enfants, deux garçons et une fille, après deux ans et demi de mariage, elle trouvait qu'elle avait fait suffisamment son devoir envers la patrie, et ne tenait pas à augmenter indéfiniment le nombre des citoyens de la péninsule.

En ma qualité de vieil ami, elle m'avait timidement interrogé sur ce point délicat, et moi je lui avais répondu franchement :

— Comtessina, le comte votre mari est mort en temps. Je l'ai connu, le brave gentilhomme, j'étais le confident de ses plus secrètes pensées ; il vous aimait éperdument, mais il avait des sentiments religieux... Or, taillée comme vous l'êtes, vous eussiez indubitablement mis au monde un petit Rivabella tous les neuf mois.

— Docteur, ze n'aurais pas du tout apprécié oune semblable distraction. Et ma taille, docteur, ma zolie taille, y pensez-vous ?

— J'y pense très bien. Aussi, chère madame, vous êtes avertie...

— Oui, oui, docteur, ze vous comprends, mais il n'y a pas de danzer. Z'ai trop peur. Et puis, ze veux rester oune honnête petite femme fidèle à la mémoire de ce povero Rivabella.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant cette déclaration naïve. En somme, ce qu'on appelle vertu, chez les veuves, n'est bien souvent que la crainte du bébé : *Timor pueri initium sapientiae*, et j'ai souvent pensé au succès d'un monsieur qui, modifiant légèrement la devise de Tricoche et Cacolet : *Célérité et discrétion*, oserait loyalement écrire sur ses cartes : *Stérilité et discrétion*.

Il faut m'excuser. Depuis trente ans que je pratique à Nice au milieu de ce monde cosmopolite si spécial, j'ai frôlé tant de coquins et de coquines, j'ai appris tant de potins et connu tant de scandales, que forcément je suis devenu un peu sceptique, et j'étais peut-être le seul qui, pour des raisons à moi connues, ne m'extasiais pas devant la haute vertu de la comtesse.

Non pas que cette vertu fût sans mérite ! Madame de Rivabella était une superbe créature, aux yeux brillants, aux seins en parade, exubérante de vie et de santé, et, sachant ce qu'elle devait souffrir, je la plaignais de toute mon âme ; plusieurs fois, je lui avais conseillé de se remarier, seule manière de concilier ses désirs et ses craintes.

— Non, non, me disait-elle, après ce que vous m'avez expliqué... merci !

Cependant, j'étais bien persuadé que le veuvage lui pesait, et qu'un jour ou l'autre elle ferait, pour le bon motif, un choix, parmi la foule d'adorateurs qui l'entouraient de leurs hommages. Bien entendu, ma belle amie était très adulée ; sa beauté, sa grande fortune, sa haute situation mondaine, tout contribuait à faire d'elle un grand centre d'attraction, et ses salons étaient très courus. Mais ces satisfactions de pure vanité étaient bien vides, bien platoniques pour une nature aussi ardente que celle de la comtesse, et je m'attendais bien, un jour ou l'autre, à être questionné sur le choix d'un second époux.

Ceci ne manqua pas. Depuis quelque temps je remarquais que madame de Rivabella était agitée, fiévreuse, comme une femme perplexe qui ne sait à quel parti se décider, ou si vous préférez à quel saint

se vouer. Moi, je le cherchais ce saint, mais je ne l'avais pas encore découvert, lorsqu'un jour la comtesse arriva, chez moi à neuf heures, demandant à me parler immédiatement pour affaire urgente.

Je la fis immédiatement pénétrer dans mon cabinet, et sans préambule, elle commença avec volubilité :

— Docteur, ze pense à me remarier.

— Ah! ah! Je vous félicite. Je savais bien que vous en viendriez là.

— Oui, oui. Ze le dis franchement. Z'ai loutté, mais ze n'en peux plous. *E finita la comedia*. Alors, comme vous connaissez tout la monde ici, z'ai pensé, avant de prendre oune aussi grave décision, à vous demander quelques petits renseignements spéciaux sur la personne. Vous comprenez!

— Parfaitement. De quoi s'agit-il?

— Du marquis Rufiano.

Je fronçai le sourcil. Ce choix était déplorable; le marquis passait pour un véritable chevalier d'industrie.

— *Per che?* demanda la comtesse. Qué vous avez, docteur? Est-ce que le marquis n'est pas bien né?

— Il est même, je crois, grand d'Espagne.

— Est-ce qu'il n'est pas beau garçon, zeune, bien tourné ?

— Si, si, seulement il est un peu trop connu pour ses petits talents de société. Il fait notamment la poucette.

— Qué c'est la poucette ?

— Eh bien ! il a un certain coup de pouce très adroit... Enfin, pour tout vous dira, c'est un tricheur émérite.

— Vous en êtes sour, docteur ?

— Absolument sûr. Toutes vos amies vous la diront ici. C'est de notoriété publique.

— Oh ! je n'ai besoin de consulter personne. Votre parole me suffit. Un docteur comme vous ne voudrait pas tromper une povera comtessina qui s'en rapporte à lui, et qui sait tout ce que vous savez. Ze vous remercie, de tout cœur, et souis ravie d'être renseignée.

Je partis avec la satisfaction du devoir accompli, un peu étonné de la joie que m'avait témoigné madame de Rivabella en entendant ma dénonciation, mais ayant du moins la conviction intime d'avoir agi honnêtement en démasquant ce drôle. Or, jugez de ma stupéfaction en apprenant quelque temps après que le mariage avait eu lieu, dans la plus stricte in-

timité, et que la comtesse Rivabella était tel et bien légitimement devenue la marchesa Rufiano.

— Allons, allons, me disais-je, cela prouve une fois de plus que les conseils ne font plaisir qu'à ceux qui les donnent, et ne servent jamais à rien. J'ai prévenu mon amie. Je lui ai dit toute la vérité, et cela ne l'a pas empêchée de passer outre. Ah! les femmes! Quand elles ont envie de faire une bêtise, il serait plus simple de dire : *Amen*. On économiserait son temps et sa salive.

J'avoue que j'étais un peu mortifié, surtout me rappelant ses paroles, car elle m'avait affirmé qu'elle n'avait besoin d'interroger personne et que ma parole lui suffisait. Pourquoi m'avoir consulté? Pourquoi cette hypocrisie?

Pourquoi?...

Or, six mois s'étaient à peine écoulés que mon domestique m'annonça de nouveau la visite de la marquise Rufiano.

— Faites entrer, fis-je avec une mauvaise humeur marquée, mais très décidé à profiter de l'occasion pour dire tout ce que j'avais sur le cœur au sujet de cette union absurde.

Et l'on introduit la marquise, le teint trouble, avec une taille toute déformée, et un ventre énorme

qui se profilait, eu dépit des plis savants d'une dalmatique brodée et d'une longue mante Valois. Et, à peine assise, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, voici ma visiteuse qui éclate en imprécations :

— Docteur, vous êtes un misérable de m'avoir ainsi trompée... vous, un vieil ami. Voyez l'état dans lequel je suis.

— Vous êtes, madame, dans une position intéressante ? Eh bien, répondis-je brutalement, est-ce ma faute ?

— Si, c'est vous qui m'avez conseillé cet horrible mariage !

Pour le coup, je bondis :

— Moi ! C'est un peu trop fort ! Moi ! Mais je vous ai dit le plus grand mal du marquis Rufiano.

— Vous m'avez affirmé qu'il avait des petits talents... qu'il donnait un coup de pouce, qu'il trichait très bien...

— Eh bien, nous sommes d'accord. Je puis vous réciter mes paroles textuelles. Je vous ai affirmé qu'il faisait la poucette au jeu. Quand il a gagné, il double sa mise. L'an dernier, il a été mis à la porte du cercle de la Méditerranée. En un mot c'est un vulgaire escroc.

— Ah ! s'exclama la pauvre marquise, en fondant en larmes, je n'avais pas du tout compris ça.

CONCOURS DE BEAUTÉ



LA MAIN AUX DAMES, c'est fort bien, mais quelles dames ? À ce sujet, un concours de beauté, je le dis en toute sincérité, me paraît avoir une importance considérable. Un philosophe a prétendu qu'on ne connaît jamais la femme :

Cet être aimable, absurde, exécration et charmant.

Mais on peut connaître *les* femmes. Beaucoup d'entre nous sont comme cet Anglais qui, débarquant à Calais et rencontrant une rousse sur le pont, écrivait gravement sur son carnet :

Toutes les Françaises sont rousses. D'une manière superficielles nous nous figurons l'Espagnole avec le type de la belle Otero, l'Anglaise plate, longue et sèche avec les dents de la perfide Albion ; l'Allemande massive avec des nattes blondes à la Gretchen ; les Italiennes comme des danseuses aperçues à l'Opéra entre deux pirouettes ; et les Russes avec des yeux bleus d'azur et des petites bottes sous la jupe courte. Pour le reste, nous ignorons. Ce sont

des sauvagesses, et malgré les romans de Pierre Loti, nous n'établissons pas une différence appréciable entre mademoiselle Chrysanthème et une Hottentote à tablier, ou une Houzouânasse. Cette ignorance est déplorable, étant donné qu'en cette vallée de larmes, la femme est peut-être la seule chose qui vaille la peine de vivre, la femme dont Ernest Renan a pu dire que la beauté valait la vertu.

Certain concours nous a permis de combler cette lacune, le titre de membre du jury nous permettant de nous asseoir aux premières loges pour contempler de notre fauteuil le cortège formé par les beautés de tous les pays. J'ai regardé avec l'œil froid du juge et du penseur – oui, madame, – ne mêlant aucune pensée profane à cette étude essentiellement ethnographique, et voici, d'une manière générale, le résultat de mes observations :

Les femmes anglaises sont blondes, quelquefois rousses, mais la pomme revient sans contredit à l'Anglaise brune, aux yeux bleus, tout à fait supérieure ; elles ont pour la plupart l'élégant corsage des Normandes, car il ne faut pas l'oublier, comme chantait jadis Thérèse avec sa grande voix :

*C'est les Normands, m'a dit ma mère,
C'est les Normands qu'ont conquis l'Angleterre.*

Les pieds sont un peu grands ; ce sont les pieds de braves voyageuses faits pour déambuler facilement avec des souliers sans talons ; mais les mains longues et fuselées ne manquent pas de grâce.

Le midi de la Grèce nous a envoyé des femmes d'une beauté extraordinaire ; Signe particulier : la peau très blanche avec des cheveux noir-bleu, et de grands yeux très ouverts. C'est là que les Phidias et les Praxitèle trouvaient les modèles vivants de leurs divinités, et Vénus possédait d'innombrables autels dans les îles de l'Archipel.

En Espagne ce sont encore des brunes, mais d'une race toute différente, le teint mat succède au teint lacté, les tailles sont plus souples et l'ossature plus développée. On voit que les Maures ont passé par là ; l'Andalousie et les environs de Cadix ont certainement envoyé de merveilleuses Espagnoles. Ollé ! Ollé ! Pour le Portugal, une mention toute spéciale est due aux femmes de Guimanez remarquables par le développement de leur gorge, ce qui est toujours bon signe, et la violence de leurs passions amoureuses.

Parmi les Allemandes, les Saxonnnes sont certainement les plus agréables, mais presque toutes pèchent par un excès d'embonpoint dû à l'abus de

la bière, et par le développement de leurs extrémités. D'une constitution forte, avec des hanches puissantes et un bassin bien établi, on voit que ce sont des créatures d'une grande fécondité, et l'on comprend les formidables effectifs de l'Allemagne. Les Autrichiennes ne sont pas laides, mais je préfère de beaucoup les Hongroises avec leur air hautain et impérial, souligné parfois par une ombre de duvet à la commissure des lèvres. En Pologne, la blancheur, mais aussi la froideur de la neige et leur conversation est capable d'enrhumer. Honni soit qui mal y pense. Les femmes Russes présentent des formes un peu masculines, et les yeux bleus sont d'un éclat et d'une énergie extraordinaires, avec un rayonnement électrique, mais les tissus sont flasques à cause des bains de vapeur dont elles abusent, et de la tiédeur amollissante des fourrures.

Passons à l'Orient. Les femmes turques mènent dans les harems une vie indolente qui a pour résultat de leur rendre, suivant l'expression des Turcs, le visage comme la pleine lune et les hanches comme des coussins, car telle est pour eux la parfaite beauté. Elles épilent toutes les parties de leur corps, excepté les sourcils et les cheveux, avec un épilatoire nommé *rusma*, et teignent leurs ongles et leurs doigts en

rouge avec le henné, ce qui n'est pas joli, joli. Presque toutes les jeunes Orientales ont le bassin fort large, ce qui leur épargne des douleurs dans le travail de l'enfantement. Cette disposition est due à l'habitude qu'ont les peuples d'Orient de s'asseoir à terre, les jambes croisées et les cuisses écartées, position qui a pour résultat de relâcher les articulations du bassin déjà assouplies par les bains. J'ai revu dernièrement, dans je ne sais quel music-hall, celle qui fut la belle Fatma. Elle m'a fait de la peine. Oh! la lune et les coussins!

Les femmes arabes sont possibles, très jeunes; mais quelle déplorable manie de se défigurer par le tatouage et les anneaux; même observation pour les Égyptiennes au teint couleur de terre, qui exhalent une inquiétante et aphrodisiaque odeur d'ambre, de civette et de musc. Néanmoins, il nous revient un proverbe qui nous rend rêveur: «Prends une blanche pour les yeux, une Égyptienne pour les plaisirs».

Les Indo-Chinoises, qui évoluaient autour de Cléo de Mérode sont intéressantes avec leur rire perpétuel, leur physionomie enfantine et leurs petites mains éveillant l'idée de caresses perverses qui ressembleraient à des chatouillements d'araignée; je

n'aime pas les Chinoises sans regard; beaucoup d'œil dans un visage, c'est beaucoup de ciel dans un tableau; or, ces petits yeux fendus en amande manquent d'expression et ces pauvres pieds déformés avec les orteils repliés depuis l'enfance par des bandelettes me causent une triste impression. Comment marcher avec des femmes qui ne marchent pas?

Et, maintenant, voici les Mongoles, avec leurs cheveux noirs lanugineux, leurs seins fiasques et pendants avec le mamelon noir; les Malaises avec leur peau ointe d'huile de coco et tatouées de différentes couleurs, les femmes d'Otahiti, délices de nos marins, où existe, paraît-il, une coutume assez curieuse : le jeune guerrier pénètre, doucement, la nuit, sous la tente de celle qu'il aime, en tenant à la main un flambeau allumé. Si la jeune fille éteint la flamme de son souffle, c'est une preuve qu'elle accepte les hommages de son amant; dans cas contraire, celui-ci se retire avec discrétion. Chez nous, au contraire, les femmes préfèrent qu'on éclaire. Doux pays!

J'avoue d'ailleurs une incompetence absolue en négresses. Nos éminents maîtres Henner ou Rodin pourront s'extasier sur une merveilleuse malléole interne, sur une admirable ligne de hanches, ou sur

la façon dont la tête du fémur tourne dans l'os des hanches : pour moi, ce bronze me déconcerte, et mon nerf olfactif souffre. Parlez-moi de ces Américaines du Nord hardies, race toute neuve, aux cheveux phénoménaux, aux yeux immenses, vert de mer, à la haute taille, à allure triomphale, entrant dans notre salle de concours avec la mine hautaine que Louis XIV devait avoir en pénétrant dans le Parlement, la cravache à la main !

Pour n'oublier personne dans cette nomenclature, disons que la province a envoyé aussi son contingent, les Provençales, les Arlésiennes, au teint chaud et ambré, remarquables par l'expression de leur visage et la vivacité du regard, plus actives et plus amoureuses que les femmes du Nord, mais avec moins de gorge et avec les attaches plus fines et plus délicates que les Bretonnes et les Normandes. Et un peu perdu au milieu de ce ballet des nations, évoquant la vision d'un paradis de Mahomet, ma vue a tout à coup été attirée par une blondinette qui entrait toute riieuse dans son costume court de bicycliste. Ah ! elle n'avait pas la beauté de Praxitèle celle-là, et son profil de Gavroche, avec un de ces nez qui « pètent aux anges » ne montrait pas la pureté classique des modèles chers au Corrège ou au Titien.

Mais elle avait des cheveux fins et flous où le ciel semblait se refléter dans des spirales d'or; elle avait des fossettes sur les joues et au menton, des nids à baisers; ses yeux pailletés, vrais yeux de chatte, semblaient phosphorescents, et sa gorge menue, mais marmoréenne, pointait sous la chemisette rose. Elle représentait la résultante de toutes les races qui ont passé dans la grande ville, un croisement exquis, troublant, vicieux, surnaturel; elle ôtait en même temps tout Paris et tout Montmartre. On comprenait qu'avec elle, quand on avait ri, – et si bien ri! – on pouvait causer... et si bien causer! De ces femmes-là, ils n'en ont pas en Angleterre... ni ailleurs. Petite Parisienne, femme de luxe, de folie et de plaisir, je t'adore, comme une émanation de la ville que j'aime le plus au monde. Et puisque j'ai eu l'honneur – et le plaisir – de pontifier dans le Jury chargé de décerner la pomme, et d'être un dixième de Pâris, qu'il me soit permis de philosopher un brin sur les inoubliables séances qui ont eu lieu dans ce salon transformé en Mont Ida. S'il n'y avait eu que trois déesses, comme dans la mythologie antique, notre rôle eût été plus simple quoique toujours fort enviable :

*Et voyez, que ces déesses
Pour enjôler les garçons
Ont de drôles de façons!...*

mais il y en avait plus de cent, des brunes, des blondes, des châtaignes – de ce joli châtain si Parisien, avec des reflets d’or, des rousses, des grasses, des maigres, des petites, des grandes, toute la lyre ! et avec cela, comme dans le ballet d’*Excelsior*, l’Anglaise succédait à l’Espagnole, et la Hongroise à la Russe, le trottin de la rue de la Paix, à la grande hétaïre des Champs-Élysées, ou même au modèle mal vêtu ; mais chrysalide devenant papillon, révélant sous les pauvres ajustements glissés à terre des formes divines qui faisaient trembler d’une admiration muette les maîtres Rodin, Henner, Boldini, et autres artistes ayant consacré leur art à l’étude et au culte de la femme.

Et je me rappelais ce qu’on avait dit de Cléopâtre. Si son nez avait eu un centimètre de plus ou de moins, Antoine n’en fût pas tombé amoureux, et la face du monde eût été changée. À quoi tiennent les choses, mais aussi à quoi tient la beauté ? Quelle est la loi mystérieuse des proportions qui produit cette séduisante harmonie provoquant l’attraction, le désir, ce geste instinctif de l’enfant qui tend la main

pour saisir ce qui lui paraît doux, brillant et joli, et le porter à ses lèvres. Nous n'avons rien inventé, nous sommes des impulsifs qui cédon à la bonne loi naturelle, et toutes les facéties des moralistes en chambre chargés de brider nos instincts ne prévaudront pas contre cette force irrésistible.

Il est évident que chacun de nous a dans la tête et dans le cervelet un idéal différent. Un jour, sur les boulevards, le sculpteur Falguière, membre de notre jury, auquel j'envoie mon souvenir attristé – me disait : « Suivons cette jeune fille qui marche là, devant nous. La malléole interne et l'assiette du pied sont bien, l'articulation du genou encore mieux ; la rotule n'est pas proéminente. Encore une vingtaine de pas, et je pourrai voir la façon dont la tête du fémur tourne dans l'os des hanches. » De fait, au bout de vingt pas, il avait vu toute l'ossature, et, rentré dans son atelier, il ébauchait la svelte et légère *Atalante*, une fillette de quinze ans, qui, courbée sur un genou, attache ses sandales avant de courir. Ayant beaucoup étudié le corps humain, il en sentait toutes les connexions ; par suite, sur un fragment délicatement perçu et profondément compris, il recomposait le squelette et la figure.

Évidemment, nous ne sommes pas de cette force reconstitutive, mais nous avons d'autres joies. Nous apprécions l'auréole faite à un joli visage par une capeline de paille azur ou l'aspect mutin donné à une physionomie par une toque en chantilly recouverte de branches d'acacia et de feuillage ; nous admirons les torses devinés sous les costumes en toile bleu clair ou les tailles serpentine ondulant sous les robes tulle pailleté d'or, sous les gazes aux dentelles traînantes, sous la variété des fantaisies qui remplacent la ruche ou le boa déplumé aujourd'hui démodé, et qui affectent la forme de grosses corolles de fleurs. Rangs pressés de tulle noir entourant de larges cœurs de chenille orange, figurant des marguerites ; pavots épanouis dans une corbeille de dentelle blanche, rangs nuancés de mousseline de soie tournés autour de fleurs très effeuillées, un rien froufroutant, léger, aérien, mettant en valeur le ton délicat des chairs et donnant à nos yeux exercés des jouissances indéfinissables.

À l'encontre des artistes praticiens, le nu nous tente peu, par crainte instinctive de la désillusion éventuelle et de l'inévitable imperfection. Telle belle fille qui avait d'abord conquis tous les suffrages dans un merveilleux costume en serge beige rayé de pi-

qûres ondulées, voulait ensuite, dans son désir de vaincre, nous en montrer davantage... et l'exhibition d'une gorge défectueuse arrivait comme une tare pour refroidir notre admiration. Au contraire, avec l'accompagnement du costume, si léger qu'il soit, tout redevient divin.

Le dos, tout bestial, à courbes puissantes et découvert jusqu'aux reins, a des creux et des saillies de tigre accroupi.

Et tout cela exhalant une grisante odeur de femme, et d'essences! Ainsi parée, l'idole est sur-humaine. Grande, le cou long, les épaules larges, la taille fine, haut placée au-dessus de la hanche volumineuse, la cuisse charnue, la jambe mince et bien arquée en avant, le petit pied surélevé outre mesure par le haut talon des bottines. La moindre incertitude sur l'aplomb de ces talons, sur lesquels la femme semble piaffer fait alternativement saillir une hanche ou l'autre, cambrant la taille en arrière ou la rejetant comme affaissée de côté. Rien d'éhonté d'ailleurs, rien d'impudique, tant ces formes pures n'inspirent à l'esprit satisfait et reposé que des idées de noblesse et de perfection. Tenez, il existe au musée une statue de jeune Lacédémonienne vêtue pour la course d'une transparente chemise courte, com-

mençant sous les seins et laissant les jambes entièrement découvertes. Nous avons eu à nouveau cette impression tandis qu'une chevelure à relever, une épingle à ramasser motivait chez le corps libre des mouvements de Diane au bain.

Mais où, peut-être, – littérateur isolé au milieu de ces peintres et sculpteurs – ai-je éprouvé des sensations plus vives que les autres juges – ce fut dans l'étude de l'éternel féminin. Ils regardaient l'extérieur, je cherchais l'âme. Émotion, vanité, inquiétude, désir, d'être la première, allant jusqu'à l'immolation de la pudeur, toute la gamme des passions humaines se trahissait sur les jolis visages un peu contractés, tirés par l'énervement, éclairés par de beaux yeux cherchant à lire nos impressions, tandis que les bouches esquissaient des sourires craintifs et un peu contraints. Peu à peu, cependant, la confiance revenait, les nerfs se détendaient, chez quelques-unes la timidité s'envolait pour faire place à la familiarité bruyante ; mais chez la plupart des concurrentes, quand même un gros soupir de soulagement, lorsque l'examen terminé, on pouvait enfin se retirer, ramasser ses jupes, en envoyant un suprême : « Adieu, messieurs », avec une voix caressante qui était encore une prière.

Et, dans les salons d'attente, quels petits drames intimes, quels croisements de regards aigus échangés entre une concurrente dangereuse, quelles jalousies et rivalités entre les plus ou moins élégamment vêtues, et quels sourires ironiques devant certaines candidates, inconscientes de leur indéniable infériorité plastique ! Être considérée comme la plus belle, la plus belle de toutes, être proclamée la reine d'une puissance irrésistible qui impose et s'impose. Quel rêve !...

Me reportant en arrière, je ne puis m'empêcher de songer à la douceur de ces journées consacrées au culte et à l'admiration de la femme.

Un grand salon, aux corniches dorées, avec de hautes fenêtres envoyant un jour très doux, gris perle, un jour parisien, tamisé et discret. L'atmosphère tiédie par un bon feu de bois qui flambait joyeusement dans la cheminée. Derrière la longue table, les membres du jury, les maîtres ès grand art, Rodin avec le nez en bec d'aigle se recourbant sur la longue barbe ; Henner, avec une bonne figure et les cheveux blancs d'un patriarche attendri ; Falguière, avec la grosse moustache d'un officier d'Afrique ; Gailhard, le directeur de l'Opéra, vibrant, très en verve, dessinant tout le temps les houris en-

trevues dans son imagination saturée d'apothéoses ; Caron d'Ache, blond, élégant, rempli d'urbanité, traitant toutes les femmes, quelles qu'elles fussent, comme des duchesses, dernier dépositaire de la vieille galanterie française, et débarrassant les candidates de leur collet ou de leur chapeau avec une incomparable légèreté de main. D'autres encore, armés de leur crayon devant le carnet de notes, exagérant la gravité de leurs fonctions, de façon à faire bien comprendre aux timides et aux apeurées que nous étions un aréopage sérieux, considérant sa mission comme un sacerdoce et n'étant guidé par aucune considération libertine.

Dans le salon voisin, tout autour d'un grand pouf grenat, c'était comme un gazouillement de volière, la nervosité exacerbant les bavardages, dont le bruissement parvenait à travers la porte avec de bons parfums d'odeur de femme ; on eût dit que, tout à coup, l'on remuait un sachet enchanté, exhalant des bouffées grisantes.

— Vous êtes prêts ? messieurs ; nous demandait Couturat, qui avait bien voulu accepter d'être notre grand-maître des cérémonies.

Ah ! si nous étions prêts ! C'est-à-dire que nous frémissions d'impatience. Alors, sur une réponse af-

firmative lancée avec une de ces unanimités qu'on trouve rarement dans nos Chambres françaises, Couturat prenant sa liste d'appel et entr'ouvrant les portes du paradis, il appelait d'une belle voix :

— Mademoiselle X... Tel numéro.

Immédiatement un bruit de papier froissé, pour trouver sur le carnet le numéro annoncé, puis un froufrou de jupes se faisait entendre et mademoiselle X... entraît, en général très pâle, parfois très rouge, mais toujours un peu tremblante... ah dame ! Ici une question insidieuse était posée :

— Êtes-vous modèle, mademoiselle ? Posez-vous pour l'ensemble ?

Si la réponse était négative, on conduisait la candidate vers la table, face à tous, et là, nous la regardions de tous nos yeux, tandis qu'elle essayait de prendre une pose naturelle, mais malgré elle, mordillant ses lèvres et n'osant encore fixer aucun d'entre nous.

— Voulez-vous avoir l'extrême bonté d'enlever vos gants et votre chapeau, disait alors Caran d'Ache avec son doux accent slave.

Alors, c'était tout un tumulte dans les traits, efforts pour enlever le chevreau ou le suède collé sur la peau ; élévation d'ailleurs gracieuse des bras

pour ôter le chapeau, et atteindre la grande épingle fixée dans le chignon. De tout cela, résultaient des contractions, des grimaces, des tensions de nerfs. Quand le calme était enfin rétabli, nous regardions, à nouveau, mais pas avec les mêmes préoccupations. Les peintres, les sculpteurs voyaient surtout la ligne, l'harmonie des proportions, s'occupant assez peu du visage ; tandis que nous, profanes, nous examinions surtout la figure, dès que la porte s'ouvrait, si la femme nous semblait jolie...

Parfois, Falguière intervenait :

— Voulez-vous lever le bras ? Voulez-vous tourner la tête ?

Une fois, Henner fit baisser la tête d'une blonde qui ne nous avait paru, au premier abord, n'avoir rien de particulier ; puis il lui recommanda, tout en gardant la tête inclinée, de lever les yeux au ciel. Et ce fut toute une révolution, un véritable éblouissement. Sa figure devint extatique, et l'expression sur-humaine.

Et, tandis que nous regardions, perdant la notion du temps, la voix de Couturat retentissait pour nous rappeler à la réalité :

— Votre examen est terminé, messieurs ? Nous vous remercions, madame.

Et la femme disparaissait ; nous nous penchions sur notre papier, nous efforçant, en notre âme et conscience, de donner un chiffre juste – de 0 à 10, – et parfois, il faut bien le dire, cherchant à éclairer notre religion en louchant sur la note donnée par le voisin.

Parfois, au contraire, c'était quelque Parisienne délurée, gavroche à la mine espiègle, actrice habituée aux exhibitions en public et aux promiscuités des coulisses, qui entrait, sans aucune timidité, le nez au vent, nous faisant un beau salut, moitié poli et moitié gouailleur, et s'asseyant sur le coin de la table, une jambe pendante, en ayant l'air de nous dire :

– Messieurs, c'est moi. Voyez l'objet. Comment le trouvez-vous ?

Et c'était un défilé merveilleux de femmes de tous les pays, de toutes les situations sociales, de toutes les conformations et de tous les poils. Danseuses de nos scènes de genre, cantatrices de cafés-concerts, grandes demi-mondaines arrivant dans des attelages cotés aux Acacias, simples trottins venant courir la chance. Qui sait?... Mannequins élégants fixés sur leur plastique impeccable ; puis, parfois, quelque petite Russe trop blonde, à figure de poupée, aux yeux de pervenche, arrivée la veille d'Odessa ;

ou encore quelque triomphante apparition d'Américaine, aux yeux immenses, vert de mer, à stature vraiment royale, aux cheveux exubérants, éblouissante, inquiétante, déroutant toutes nos idées reçues, et appartenant à une race tout à fait différente de la nôtre, accompagnée par une mère, un peu inquiète, drapée dans une riche rotonde de velours, et regardant la trésor qu'elle défendait jalousement avec un œil mouillé et attendri.

Puis, comme le comique ne perd jamais ses droits, parfois l'entrée grotesque, absolument inattendue, de quelque fille gauche, vraiment laide, ou de quelque matrone n'ayant pas compté les printemps qui avaient déformé sa taille ou couperosé son teint. Alors le jury restait froid, l'examen avait lieu rapidement, et la désillusion se traduisait par la note zéro. Il y en avait qui mettaient trois zéros ! – et puis quelque note rageuse inscrite dans la colonne des observations : « Affreuse ! Atroce ! Vieille ! Laide ! Nulle ! » Nulle, ça, c'était pis que tout, l'abomination de la désolation !...

D'autres fois aussi, la femme introduite, et qui paraissait vulgaire sous ses pauvres accoutrements, répondait par une affirmative à la question : « Êtes-vous modèle ? » Alors, elle passait dans un petit cabi-

net, et quelques minutes après, elle rentrait, laissant glisser sa chemise à ses pieds, évoquant un souvenir plastique de la Grèce. Elle savait retrouver l'attitude des statues antiques, remuant tous nos vieux souvenirs de l'époque divine :

Où cent mille dieux n'avaient pas un athée.

Nous nous sentions envahis par une espèce de respect religieux pour le Beau, devant ces seins en parade, ces dos à courbe puissante, ces jambes de déesse.

— Nous vous remercions, madame.

Et c'était la fin du rêve mythologique. Le papillon redevenait chrysalide et disparaissait légèrement dans un sillage de parfum, vers le petit cabinet, nous laissant l'impression de quelque fée chimérique ouvrant la porte de la lune pour rentrer chez elle.

Ah ! oui : ce furent de bonnes heures que celles passées dans le grand salon aux corniches dorées, dans l'atmosphère tiède, dans ce jour qui perlait tamisé et discret. Et c'est ce souvenir très doux que j'ai cherché à rappeler ici, dans ce livre dédié à la femme, cherchant à faire revivre dans mon imagination ce radieux défilé, l'esprit emporté bien loin, bien loin, en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise ou

de patriciennes de Florence, tandis que Caran d'Ache offrait si élégamment : la main aux dames.

LA STATUETTE



IL Y AVAIT, ce soir-là, grand dîner chez les Mezensac, et les femmes, moulées dans leurs toilettes de soirée chatoyantes et soyeuses, se glissaient au milieu des groupes d'hommes, inconsciemment frôleuses, et offraient le café avec de jolis mouvements de bras nus. Moment béni, et trop court où notre compagne consent à être notre servante, comme un dernier vestige de la soumission orientale.

— Messieurs, dit le maître de la maison, voulez-vous venir fumer ? Que ceux qui ont conservé cette mauvaise habitude me suivent.

On s'arracha à de douces conversations et, sauf deux ou trois éphèbes, nouveau jeu, qui restèrent enfouis dans les jupes des femmes, on suivit Mezensac au premier, dans la bibliothèque. Là, on s'installa dans de larges fauteuils de cuir, on alluma de gros cigares à bagues, et l'on se mit à dire des légèretés. On était arrivé à ce moment psychologique de la soirée, où, la digestion aidant, l'action des bons vins

commençant à se faire sentir, les contours de toutes choses s'arrondissent en prenant des teintes roses à travers les spirales bleuâtres. C'est ce que nos gouvernants, qui connaissent bien cet état d'âme, appellent « la chaleur communicative ».

Tout à coup, La Paillardière, un grand gaillard au teint fleuri, à l'oreille rouge et un peu velue, s'exclama :

— Sapristi, la délicieuse statuette !

On se leva, on s'approcha d'une console où surgissait, dans sa blancheur marmoréenne, une réduction de la jeune Bacchante du Musée du Louvre, mordillant une grappe de raisins. Muses de Raphaël, Aurore du Guide, Grâces de Jean Goujon, Nymphes des Carrache, tout cela vivait, palpait dans cette œuvre, à la fois chair et marbre. Et les onomatopées surgirent violentes, tumultueuses, admiratrices, hommage sincère rendu à la beauté triomphante et à l'art éternel, par des mâles ayant bien dîné.

— Bigre de bigre ! Saperlipopette ! Mezensac, mon bon, vous ne vous refusez rien ! Où avez-vous trouvé ça ?

— Le hasard, messieurs. Tout simplement, rue Drouot, à la dernière vente de Jane Forval.

— Èa bien, vous ne devez pas vous embêter. Mon Dieu, que j'aimerais à contempler cette statuette, le matin, en me levant. Elle m'inspirerait pour toute la journée.

— Moi, j'aimerais mieux le soir. Elle m'inspirerait pour toute la nuit. Elle n'est pas à vendre, Mezensac ? Le prix que vous voudrez. Fixez vous-même.

— Non, messieurs, elle n'est pas à vendre... mais je serais très heureux de l'offrir pour rien à celui d'entre vous qui répondra le mieux à une question que je vais poser.

Ça, c'est gentil ! Posez la question.

— Eh bien je demande : *Où est-on le plus heureux ?* Voici du papier, des crayons ; écrivez votre verdict sans le signer, de façon que mon impartialité bien connue ne soit pas influencée par des questions de sympathie personnelle ; et le vainqueur de l'épreuve recevra ma statuette, comme prix.

On se mit à l'œuvre. Les veines des fronts se gonflèrent à la recherche de pensées spirituelles, suggestives, originales, égrillardes, chacun ayant des idées spéciales sur le bonheur. Il y avait des chasseurs qui rêvaient de beaux rabats dans la plaine humide de rosée, de majestueux hallali, avec curée

chaude, au son du cor, à la lumière des torches ; il y avait des vieux marcheurs qui évoquaient une rue de la Paix, à six heures, tout illuminée, avec des étrangères en fourrure, descendant de coupés cossus, devant les couturiers en renom, et de gracieux trottings faisant résonner le bitume sur leurs talons Louis XV. Il y avait des gens d'intérieur savourant la douceur d'un salon à la Dickens, avec les pieds sur les chenets, la lampe rose, le bon feu, et le livre aimable, tandis que la théière ronronne sa chanson ponctuée de légers bouillonnements. Mezensac lisait tout cela, souriant, avec une petite moue de déception. Tout à coup, il s'écria :

— Allons, à la bonne heure ! En voilà un qui est franc. Il a écrit : Où l'on est le plus heureux ? Parbleu dans les... bras d'une jolie femme. Et encore, je vois que le gaillard n'a pas écrit « bras », et est descendu du premier à l'entresol.

Il y eut des rires, des protestations, des pudeurs comiques, mais au fond, on reconnut à l'unanimité que l'écrivain avait bien raison.

— Qui a écrit cette pensée audacieuse et profonde ?

— C'est moi, dit modestement. Serionne.

Pour le coup, on se tordit, Serionne, un homme sérieux, marié depuis trois ans à peine, avec une petite cousine bretonne, jolie comme un cœur, mais très pieuse, très collet-monté, et pour tout dire, un peu bête.

— Eh bien, mon cher, vous avez gagné la statuette. Elle est à vous.

Et il la remit à Serionne au milieu des applaudissements.

Les cigares tiraient à leur fin ; l'atmosphère de la bibliothèque devenait irrespirable. On redescendit par petits groupes au salon où les femmes patientaient, avec les éphèbes, en parlant chiffons, et en égrenant quelques potins sur le divorce de la marquise, le mariage des deux ancêtres, et sur les inconvénients des messes roses, sujet de conversation auquel il est, à l'heure actuelle, impossible de se soustraire. Pour les messes roses, on fut obligé de gazer beaucoup, madame de Serionne ayant posé des questions naïves auxquelles il était difficile de répondre. On s'était poussé du coude, on avait cligné de l'œil en s'agitant derrière l'éventail largement déployé, et il y avait eu un petit moment exquis.

Cependant, les hommes manquaient, et leur retour au salon fût salué avec un véritable soulage-

ment. Ils reparaissaient un à un, et se glissaient sur les fauteuils vides, avantageux comme voisinage, non sans un peu d'embarras par les parfums de nicotine rapportés et de relents âcres qui, grâce à leur frac, se mêlaient aux effluves parfumés du « white-rose » et de « l'idéal ». Mezensac, bien entendu, fidèle à ses devoirs de maître de maison, avait jeté un des premiers son cigare inachevé, et il s'avançait, très avenant, vers la petite Yvonne de Serionne, en lui disant :

— Ah ! madame, permettez-moi de vous annoncer une bonne nouvelle. C'est monsieur de Serionne qui a gagné ma statuette, et j'en suis ravi, puisqu'elle lui fait plaisir. J'avais posé cette question : « Où est-on le plus heureux ? » Et c'est sa réponse qui a été jugée la meilleure à l'unanimité.

— Tiens ! vous avez demandé : « Où est-on le plus heureux ?... » Et qu'a répondu mon mari ?

Mezensac comprit aussitôt que la réponse réelle était difficile à dire, dans sa rude brutalité ; une situation fautive en résulterait pour l'héroïne aux beaux bras. Aussi, après avoir vaguement bafouillé, il répondit :

— À l'église, madame ; il a dit à l'église.

La figure d'Yvonne de Serionne exprima une stupéfaction profonde, tandis que les autres fumeurs avertis, souriaient discrètement, en gens qui comprennent à demi-mot et approuvaient la subtilité du fin diplomate. Mais d'autres retardataires descendirent, à leur tour, de la bibliothèque, et La Paillardière très allumé, fit son apparition, riant très bruyamment et appuyé sur Serionne.

Il marcha droit vers madame de Serionne et, tout en allongeant une joyeuse tape dans le dos de son ami, il dit :

— Eh bien! madame, vous savez la nouvelle? C'est votre mari qui a gagné la statuette, et c'est lui qui a fait la meilleure réponse. Ah! le satané gaillard! Vous pouvez être d'autant plus fière que, dans ce choix de l'endroit « où l'on est le plus heureux », vous avez bien votre part.

Et il éclata d'un rire épais; mais madame de Serionne, levant ses yeux candides sur La Paillardière, lui dit :

— Oui, évidemment, je suis fière de la réponse, mais l'endroit m'a bien surpris. Figurez-vous, monsieur, que je ne puis pas l'y faire entrer plus de deux à trois fois par an – aux grandes fêtes – et il n'y est pas plus tôt entré qu'il s'y endort.

EN ROUTE !...



C'EST FINI, me voilà embarqué ; chaque tour de roue du train nous emporte loin de ce cher Paris que nous aimons tant, et qu'une coutume absurde nous oblige à quitter pendant plusieurs mois.

Accoté dans un coin de mon wagon, tandis que les roues me chantent leur chanson monotone, je ferme les yeux, et je revois toutes celles qui m'ont charmé pendant la dernière saison, toutes celles qui ont été le « petit intérêt » de ces dîners, de ces soirées, de ces garden-parties, de ces comédies de salon, pendant toute cette vie brûlée où je me suis agité, toujours courant à la poursuite de je ne sais quels papillons roses. Elles m'apparaissent ainsi, comme dans un rêve, les brunes, les blondes, grandes dames, artistes, ou demi-mondaines, et il me semble qu'elles me chantent les vers de Musset :

*... Ne peux-tu donc pas garder ta maîtresse
Et ne sais-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en chemin le temps du bonheur.*

AU COTILLON DE LA COMTESSE DU B...

À la vicomtesse de V... E...

Le cotillon du B..., c'est déjà bien loin, n'est-ce pas, madame, et cependant il m'en reste un souvenir absolument précis. J'étais debout contre la grande porte de la galerie, regardant tous les petits jeunes gens qui tourbillonnaient au son de la valse de Waldteufel, et regrettant vaguement ma jeunesse, le temps où, comme eux, je valsais éperdument. Peut-être avez-vous lu dans mes yeux une nuance de mélancolie et de regret ; mais tout à coup je vous ai vu franchir la rangée de chaises et vous avancer souriante vers moi, en brandissant je ne sais quelle décoration en papier constellée d'argent. Et comme j'hésitais, vous m'avez crié : « Mais oui, c'est pour vous ! Venez donc ! Vous n'allez pas me refuser ! Alors, debout, campée devant moi, me frôlant de votre joli corps si souple, vous avez gentiment accroché la décoration qui a tout de suite donné un air de fête au revers sombre de mon frac ; et nous sommes partis ensemble, moi vous berçant dans un *boston* bien rythmé, vous vous laissant aller dans mes bras, les yeux mi-clos, légère, suivant mon impulsion. Et

quand j'ai voulu vous ramener à votre place, devant votre bande d'amoureux qui attendaient les mains chargées de cadeaux et de fleurs, vous m'avez dit un « Encore ! » qui m'a consolé de tout, m'a rendu confiance en moi-même, m'a redonné goût au monde et à la vie, et m'a fait rentrer chez moi au petit jour avec une vague envie d'envoyer mon chapeau rouler dans les étoiles.

À LA BODINIÈRE

À mademoiselle S... y...

Ce soir-là, on jouait je ne sais quelle revue de salon à trois personnages, évoquant pour la vingtième fois l'ange Gabriel, Coquelin, l'Exposition de 1900 et le cinématographe. J'avais chaud, j'étais serré entre deux grosses dames, et je songeais déjà à m'en aller, lorsque vous êtes apparue, mademoiselle, en libellule, avec votre brune chevelure qui vous faisait comme un chaperon d'onduleuses ténèbres, la taille jeune et svelte moulée dans le corselet de velours, la jupe courte laissant apercevoir presque en entier une jambe merveilleuse, sculpturale, aux attaches fines, au mollet nerveux et cambré. Je ne grognais plus; je suivais du bout de ma lorgnette

cette ligne splendide qui disparaissait peu à peu dans l'ombre portée par les plis de la jupe, cette paire de jambes qui, sous la lumière crue du gaz, allaient et venaient avec des poses de statue grecque.

Et, un moment, je me pris à envier de toute mon âme le sort de l'ange Gabriel, l'acteur maquillé qui vous prenait dans ses bras en vous disant :

Mam'zelle Couédon
Écoutez-moi donc!...

À L'OPÉRA

À madame T... R.

C'était un vendredi ; vous êtes arrivée en retard selon votre habitude. Vous êtes entrée dans votre grande loge d'entre-colonnes, et lorsque votre mari exécré vous a enlevé d'un geste paternel votre sortie de bal garnie de thibet, j'ai aperçu votre taille divine moulée dans une robe pékinée Louis XVI, avec empiècement rond de velours mauve brodé d'or et de perles. Instinctivement les abonnés, aux fauteuils et dans la baignoire du club, ont tourné la tête comme pour contempler l'entrée d'une souveraine. Vous, hautaine, majestueuse, l'œil vague, vous vous êtes

assise, indifférente à ces témoignages d'admiration sur lesquels vous êtes blasée.

Vous m'avez aperçu alors. À quoi avez-vous songé? Peut-être étiez-vous satisfaite de rencontrer un visage ami? Peut-être désiriez-vous montrer vos dents? Bref, coquetterie ou cruauté, vous m'avez fait le plus adorable salut avec un regard long, étrange, tandis que la bouche railleuse avait l'air de démentir à l'avance ce que l'œil aurait pu promettre. Ce fût atrocement exquis, et, pendant une seconde, j'éprouvai la sensation produite par la douche écossaise mi-partie brûlante et glacée...

À la sortie, sur le grand escalier, j'ai renouvelé mon salut, et n'ai reçu cette fois qu'une inclinaison de tête distraite et banale; je suis rentré guéri; mais comme je vous ai aimée de neuf heures et demie à minuit moins dix!...

AU GARDEN-PARTY
DE L'AMBASSADE D'ANGLETERRE

À mademoiselle A... ky.

Sous une pluie d'orage, après avoir fait queue je ne sais combien de temps dans le faubourg Saint-Honoré, j'étais enfin parvenu dans le grand salon où

l'ambassadeur et l'ambassadrice recevaient leurs invitations avec des mines contristées : *What a bad weather!* Quel affreux temps ! Et de fait, impossible de traverser le parc inondé. Et tout, à coup, mademoiselle, dans l'empilement de la foule, je vous ai aperçue tout près de l'orchestre, dans la galerie vitrée. Vous aviez vos cheveux noirs tout frisés et coupés courts sous un immense gainsborough de paille noire avec roses jaunes et satin noir. Votre costume en batiste blanche froncée avec application d'entre-deux de guipure écru et ceinture vert-tige, enserrait cette taille si remarquée dans le *pas de quatre*.

Je me précipitai vers vous et aussitôt, dans un mouvement de brusque camaraderie, vous avez pris mon bras. Je vous guidai, comme dans un pays enchanté à travers ces salles garnies de roses, sous l'œil bienveillant du prince Albert et de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria qui nous contemplaient dans leur cadre doré. Je glissais à travers la foule, vous évitant les chocs, sentant contre moi la tiédeur de votre bras ganté d'un long gant de Suède. Nous ne nous sommes pas quittés de la journée, bavardant comme de vieux amis, nous isolant du reste du monde, et parfois je m'arrêtai de parler, de peur d'en dire trop.

Puis nous avons lunched dans un petit coin, près d'une haute fenêtre qui donnait sur le parc. Nous avons mangé des fraises dans la même assiette, et bu quelques doigts de vin de Champagne un peu dans le même verre. Grâce aux remous de la foule, je m'étais rapproché tout près, tout près, nos doigts se rencontraient, ma moustache effleurait vos boucles brunes, et je crois bien que j'étais en train de perdre complètement la tête... lorsque votre digne *mama*, que nous avions perdue de vue depuis au moins une heure, est venue vous chercher.

Nous avons échangé une dernière poignée de main à nous briser les doigts, puis vous avez jeté sur vos épaules une mante en taffetas glacé avec revers de guipure... Et tout a été dit.

À LA REVUE DU POLO

À mademoiselle F... el.

Pendant un mois nous avons répété, côte à côte, sous la tente du Polo. Moi j'avais dans la revue trois répliques à vous donner sous le nom de Jacques I^{er}, répliques dans lesquelles je m'embrouillais à plaisir. Exacte, calme, un peu sérieuse, vous arriviez chaque jour vers les quatre heures, et, pendant que la revue

marchait clopin-clopant, vous veniez vous asseoir sur un canapé derrière la scène, et là vous me racontiez vos projets, vos joies, vos espérances. Alors, Uri-Barren passait sa tête en criant : « À vous, c'est à vous ! » Vous franchissiez les gradins qui menaient à la scène et vous commenciez votre rondeau.

Après c'était mon tour. Étais-je mauvais, mon Dieu ? Impossible de plus bredouiller et d'avoir moins de mémoire. Mais le moyen de ne pas être troublé lorsqu'il faut donner la réplique sous le feu de deux yeux noirs comme les vôtres. Pendant un mois, vous avez été la bonne fée de ma vie inutile et désœuvrée. Je l'ai bien compris le lendemain de la représentation. Que la journée passée sans vous voir m'a semblé longue et triste !

À LA FÊTE XXX

À madame B...m.

Un rêve très doux, très vague, avec tout le frissonnement, tout le *flou* d'un paysage de Corot. Dans la nuit, des lanternes vertes piquées çà et là comme des vers luisants ; là-bas, là-bas, un temple, dans lequel des nymphes aux tuniques blanches, reflétées

dans un lac, célébraient je ne sais quel mystère religieux.

C'est à peine si, dans l'obscurité, je distinguai vos formes s'estompant dans un fouillis de tulle crème. Votre voix m'arrivait lointaine un peu voilée, et de toute votre personne se dégageait un parfum pénétrant, mélange d'iris et d'odeur de femme, qui me grisait. Étais-je à Yeddo, à Cythère, en plein conte des Mille et une Nuits?... Je ne sais plus.

Et comme j'en ai voulu à Ruggieri, lorsque lançant son bouquet du feu d'artifice, il vous a tout à coup obligée à retirer la menotte aux doigts fuselés que je tenais emprisonnée et à rentrer dans la réalité en me remettant à distance.

Mais quel joli rêve!...

À LA POTINIÈRE

À la comtesse P...

Je revenais à cheval par l'allée des Poteaux; le soleil filtrant à travers les branches découpait sur le sable des losanges mi-partie ombre et lumière. Tout à coup j'ai entendu du bruit, des éclats de rire, et près du banc de la Potinière, au milieu d'un groupe d'amis, je vous ai aperçue en bicycliste. Il s'agissait

d'un vaillant pari. Vous deviez aller en pédalant déjeuner à l'hôtel des Réservoirs et revenir de même soit une dizaine de lieues.

Et tandis que vous me donniez, madame, les détails de cette prouesse, je regardais votre boléro de piqué blanc, votre petit canotier sous lequel apparaissait un visage au teint mat avec deux grands yeux bleus frangés de cils noirs, votre jambe de Diane chasseresse, fine, nerveuse... et bien d'autres choses encore. Quel contraste entre cette simplicité garçonnière et les manières un peu hautaines de la grande dame qui porte la devise ; *C'est mon plaisir*, sous le vieil écusson brodé d'agent et d'azur à trois chevrons de gueule. Quelle révélation !

J'ai continué pensif ma promenade à cheval, mais je me suis retourné bien des fois pour apercevoir à l'horizon votre fine silhouette blanche, au milieu d'un cortège d'amis et d'amies, dont les éclats de rire m'arrivaient par bouffées.

Ça été la dernière vision. Les roues du wagon chantaient toujours et je me suis endormi.

LA BIQUETTE



DIMANCHE DERNIER, maître Jean, comme on l'appelait dans le pays, venait de se lever tout guilleret. Un beau soleil inondait la cour de la ferme ; partout les bourgeons éclataient sur les branches, et de jolies pousses vertes piquaient une note gaie et tendre sur les massifs jusque-là dénudés. La nature, si longtemps endormie, s'éveillait comme d'un long sommeil ; plus de gelées blanches, plus de ces rafales d'équinoxe qui menaçaient de tout chavirer. Une bonne brise tiède soufflait, apportant des parfums vivifiants, et l'on eût dit que la basse-cour tout entière baignait dans une lumière d'or.

Maître Jean campa sur sa tête un chapeau de forme archaïque, alluma une grosse pipe de bruyère, et alla donner un coup d'œil à « ses bêtes » : coqs, poules et canards qui s'ébrouaient, qui sur le fumier, qui dans la mare passablement boueuse. Tout cela mangeait, picorait, mais s'aimait bien ; frôlements lascifs, battements d'ailes voluptueux, cancons go-

guenards, ou cocoricos triomphants, il y avait certainement de l'amour dans l'air.

— Allons, décidément, cette fois ça y est, murmura maître Jean. Y a pas à dire. C'est le printemps pour de bon !

Il continua sa promenade, et soudain son attention fut attirée par la vue de la biquette, une jolie chèvre blanche, aussi gracieuse que la Djali d'Esmeralda, qui bêlait mélancoliquement en tirant tant qu'elle pouvait sur la corde qui la faisait prisonnière. Je ne sais si la vue de cette chèvre éveilla dans l'esprit, cependant peu mythologique, de Maître Jean, la vision de quelque satyre au pied fourchu, et par association d'idées, l'évocation d'une idylle bestiale ; mais le fermier eut un bizarre penser ; il réfléchit une minute, en regardant la chèvre qui continuait à s'agiter en lançant des Bée ! de plus en plus langoureux ; puis tout à coup, comme pris d'une idée subite, il appela :

— Piârre ! Hé, Piârre !

Une jeune tête ébouriffée apparut à une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Notre maître ?

— Viens-t'en un peu ici pour voir.

Et le petit Pierre apparut en bâillant. Dame ! il était encore de bonne heure, et cette journée printanière lui donnait une sorte d'engourdissement. Il était d'ailleurs assez proprement vêtu, ayant endossé ses habits de Pâques.

Piârre, dit maître Jean, je crois que le berger Anquetil a toujours son bouc, à Néville ?

— Oui, maître Jean ; pour sûr qu'il l'a toujours. Qu'on l'a sent à une lieue à la ronde, la vilaine bête.

— Faut ça pour un bon bouc. Eh bien, tu vas y conduire la biquette. Si ça ne produit rien... ça leurz-y-fera toujours plaisir.

La fermier prononça cette phrase très sérieusement, sans un sourire, comme un homme qui n'attache aucune idée érotique aux actes de la nature, et ne voit pas, comme les citadins, matière à facéties grivoises dans les phénomènes de la reproduction.

— Anquetil ne prête point son bouc comme ça, objecta le petit Pierre. Qu'est-ce qu'il faudra lui donner ?

— Dix sous. À c't'époque-ci, la saillie ne vaut point plus de dix sous.

— Bien, maître Jean.

— Allons, va, dépêche-toi un peu et ne te fais point espérer. Tu laisseras la biquette à Néville et, comme c'est dimanche, arrange-toi, au retour, pour passer par l'église de Saugey pour entendre un bout de messe.

Le petit gars partit en courant, et détachant du piquet la biquette qui se mit à gambader la tête basse, il prit le chemin de la ville avec la corde en main. Maître Jean le suivit du regard jusqu'au tournant de la route, puis il rentra chez lui, persuadé qu'il avait eu une excellente idée. Le soleil montait à l'horizon, et le jeune Pierre, tiraillé de droite et de gauche par la chèvre peu docile, avait rudement chaud et était bien las lorsqu'il arriva dans l'enclos du berger Anquetil, bien reconnaissable rien qu'à l'odeur du bouc qui envoyait dans les airs d'âcres relents fauves.

La discussion fut longue, on ne put s'entendre, et le petit Pierre, pressé par l'heure de la messe, finit par laisser la biquette chez le berger sans avoir rien conclu. Avant tout, il fallait en déférer à maître Jean qui déciderait; quant à lui, libre cette fois, et les mains fourrées crânement dans les poches de sa culotte des dimanches, il redescendit fièrement vers Saugey dont le clocher se détachait en noir sur le ciel bleu, comme un point de direction.

Pierre n'était pas en retard, car le bruit des cloches arrivait par bouffées et porté par le vent : preuve certaine que la messe n'était pas encore commencée. Il ralentit donc le pas et arriva juste au moment où la prêtre, revêtu de sa belle chasuble d'or, passée par-dessus l'aube, entonnait harmonieusement :

Introïbo ad altare Dei,

tandis que les voix aiguës des enfants de chœur reprenaient :

Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Pierre se glissa modestement dans un petit coin, sur un banc qui était placé juste au-dessous de la chaire. Il s'adossa contre une colonne et, croisant les bras, il se mit à écouter avec le plus parfait recueillement les chants liturgiques. Les voix des chantes s'élevaient, graves et vibrantes, psalmodiant d'interminables mélodies latines, traînant sur les voyelles avec un rythme lent et monocorde. Avec cela, le parfum de l'encens, la chaleur de la chapelle, la pose bien accotée et relativement confortable ; bref, peu à peu, le petit Pierre se sentit envahi par une douce torpeur.

Les chants lui arrivaient de moins en moins précis, et, là-bas, la silhouette brillante du prêtre à l'autel s'estompait de plus en plus vague, comme dans un rêve. Ah dame ! le lever avait été si matinal, la route si fatigante, la biquette si folle... Bref, les chants ayant tout à coup cessé, Pierre s'endormit d'un bon sommeil. Ah ! si le suisse l'avait aperçu ! Quelle expulsion indignée. Mais heureusement le coin était sombre, le gars très petit, si bien que le sommeil, le bon sommeil, fut respecté.

Le prêtre, en simple étole, était monté en chaire, pour paraphraser l'Évangile du jour, sur le bon Pasteur, et sa voix ronronnait, chantante, comme pour bercer le sommeil de l'enfant. L'éloquence coulait, à jet continu, incolore, comme une fontaine qui chanterait sa chanson argentine. Mais tout à coup, le ton changea. Le prêtre s'indignait de l'ingratitude des brebis, et la voix s'élevant, tonna comme un coup de tonnerre :

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit?... Oui, qu'est-ce qu'il a dit, le bon Pasteur ?

Le petit Pierre, assis en dessous de la chaire, tressauta, réveillé en sursaut ; et, continuant son rêve, il profita de ce que le prédicateur prenait un

temps, pour répondre au milieu d'un profond silence :

— Il a dit que, si vous ne vouliez pas donner plus de dix sous pour la biquette, vous pouviez bien la couvrir vous-même...

MONSIEUR DE PITANCHARD



JE NE SUIS PAS CURIEUX, dis-je tout à coup à cousine Maggy, mais j'aimerais bien cependant savoir ce que signifie cette annonce que je retrouve à chaque instant à la quatrième page de mon journal :

« Mesdames, n'ayez aucun rapport avec Pitanchard ; Pitanchard est laid ; Pitanchard est vieux ; Pitanchard est avare. Mesdames, méfiez-vous de Pitanchard ! »

Maggy me regarda de ses yeux bruns rieurs, rendus encore plus originaux par la décoloration des cheveux d'un blond doré et factice, puis me dit très tranquillement :

- C'est moi qui fais paraître cette annonce.
- Vous, Maggy ! Vous !
- Parfaitement.
- Oh ! folle, grande folie ! contez-moi ça.
- Eh bien, figurez-vous qu'au printemps dernier, mon amie Raoule de Lambersac était où vous

êtes, lisant comme vous le journal, lorsque tout à coup elle se mit à éclater de rire. Puis elle me dit : Petite Maggie, écoute ça :

« Je suis homme du monde, bien de ma personne, poète à mes heures. Je désire trouver pour union jeune femme blonde qui me comprenne. Je suis décidé à mourir si je ne trouve pas à réaliser mon rêve. Écrire ; A. de Pitanchard, bureau 22. »

» Que voulez-vous, cousin, il y a comme cela des heures où l'on ne peut s'empêcher de foire des bêtises. Raoule me dit :

» — Tu es blonde ou du moins tu t'es rendue blonde. Tu ne devrais pas laisser mourir ce pauvre garçon sans lui répondre. Qui sait ? Tu serais peut-être son idéal ?

» Et nous voilà toutes deux, secouées par les transports d'une hilarité convulsive, penchées sur le bureau, et écrivant :

« Ne mourez pas, Pitanchard de mon cœur, ne mourez pas, car je vous adore depuis bien longtemps et ne demande qu'à vous le prouver. Où ? Quand ?

Comment ? Répondez aux initiales M. R. par la voie du journal. »

» La réponse ne se fit pas attendre. Deux jours après, en proie à une joie tumultueuse, nous lisions dans la petite correspondance :

« Madame,

» Je cherchais une mélancolique capable de penser les blessures de mon pauvre cœur meurtri, mais cependant votre gaieté me tente. Je vous en prie, acceptez un rendez-vous et comme je vous devine sensuelle et gourmande, demandez-moi à déjeuner : les mets les plus délicats ; les vins des plus hauts crus serviront d'accompagnement à une conversation qui sera, je n'en doute pas, étincelante, et à un duo que je sens devoir être d'un charme voluptueux et tendre.

« A. DE PITANCHARD. »

» Fallait-il en rester là ? Raoule trouvait la plaisanterie suffisante, mais moi, par curiosité, et quelque diable aussi me poussant, je fus d'avis d'aller jusqu'au bout, et je répondis :

« En principe, j'accepte le rendez-vous et le déjeuner, monsieur, mais voici mes conditions :

» D'abord, mes vingt-sept printemps s'effrayent un peu d'un tête-à-tête avec l'homme poète à ses heures et séduisant que vous me semblez être, et j'invite une amie à notre festin. Le duo sera donc un trio. Ensuite, comme j'ai dans ma vie un vieux, assez jaloux, je ne vois que le restaurant de la Tour Dorée assez discret pour cacher nos fredaines (mon vieux est sénateur et presbyte). En troisième lieu, étant affligée d'un nez plutôt long, qui est le signe distinctif de notre vieille race, j'aimerais à trouver sur mon assiette, pour y dissimuler mes imperfections, un bouquet de ces délicieuses violettes de Toulouse qu'un homme de goût sait toujours découvrir. Donc, à midi, mardi prochain, à la Tour Dorée.

« M. R. »

» Et ma foi, le mardi suivant, nous partons avec Raoule, en coupé, pour la Tour Dorée, et, à tout hasard, nous demandons en bas si un monsieur de Pitanchard est arrivé.

» — Parfaitement, nous répond le maître d'hôtel, et il attend deux dames au cabinet 8.

» Nous montons, et tout à coup frappée d'un pressentiment, je dis à Raoule :

» — Je te parie que c'est un petit court, tout rond, tout chauve, avec un ventre en pointe comme un notaire.

» Le maître d'hôtel ouvre la porte du cabinet, s'efface et annonce :

» — Madame !

» — Monsieur de Pitanchard !

» Ah ! cousin, j'avais eu le don de seconde vue. Il était là notre ridicule personnage, assis sur le bord de sa chaise, avec des pieds qui avaient peine à toucher terre et des bras si courts qu'il ne faisait que difficilement rejoindre ses mains sur son bedon replet. Et avec cela, chauve, mais chauve à rendre des points à Noblet. Figurez-vous la rue de la Paix, avec deux petits candélabres de chaque côté.

» À cet aspect, Raoule est prise d'un rire silencieux, de cet atroce rire intérieur qui confine à la douleur, avec les dents serrées et les joues qui se gonflent comme prêtes à éclater. Quant à moi, je conserve un grand sérieux, et je tends la main au Pitanchard très troublé, comme s'il était déjà une vieille connaissance. Sans doute, il comptait sur des femmes plus envolées, d'aspect moins sérieux, plus

cocotte, et notre aspect « dame » le décontenançait un peu. Évidemment il ne nous avait pas rêvées comme ça, et cette désillusion se traduisit par l'empressement avec lequel il se mit en devoir de commander le menu, sans prendre notre avis, en laissant échapper cette phrase qui laissait percer le bout de l'oreille du rapiat :

» — Un petit déjeuner simple et léger, n'est-ce pas? Le matin, il ne faut pas trop se charger l'estomac.

» — Permettez, dis-je en souriant. Vous ne connaissez pas nos goûts. Laissez-moi commander.

» Alors, tandis que le maître d'hôtel écrivait, je dictais le menu le plus catapultueux qu'il me fût possible d'imaginer. Depuis les truites victoria et le canapé de homard en hors-d'œuvre, jusqu'aux rissoles à la Pompadour, fantaisie légère à côté de la solide truite saumonée Chambord; les noisettes d'agneau un peu matérielles à côté des cailles à la Souwaroff, plus suaves, et ainsi de suite. À chaque nouvelle commande, le nez de mon Pitanchard s'allongeait. Que fut-ce quand arriva le chapitre des vins. Le sommelier, requis, combina la plus savante gradation : Xérès, pour commencer; Lur-Saluces 1864, au relevé; Romanée-Conti, au rôti; pour le dessert, tout

à fait confidentiellement, le sommelier parla d'une certaine cuvée de réserve 1874, en baissant la voix, pour ne pas en révéler l'existence au cabinet voisin. La cuvée de réserve 1874 fût agréée.

» Notre amphitryon s'était considérablement rembruni et croyait évidemment avoir invité deux ogresses. La «douloureuse» à venir lui coupait l'appétit, il mangeait peu et buvait moins encore, s'efforçant de ne pas faire déboucher de nouvelles bouteilles. On ne buvait pas tout, mais tout était entamé. Notre joie fut à son comble quand il nous assura s'être levé de très grand matin pour aller chercher les violettes aux Halles ! Du coup, son emballement s'était envolé, et l'addition de cent soixante-seize francs l'acheva. Au moins, espérait-il avoir une... prolongation au dessert, mais quand il nous vit le dernier morceau mangé, commander une voiture et filer à l'anglaise, il comprit un peu tard que nous nous étions moquées de lui et il devint franchement grossier ; il nous dit qu'il n'avait jamais vu de femmes aussi désagréables et aussi « chipies ».

» Nous partîmes très égayées, et depuis ce jour, dès que je vois reparaître la fameuse annonce de Pitanchard, poète à ses heures, continuant à chercher l'âme sœur, je m'empresse de couper ses effets, en

prévenant charitablement les femmes qui seraient tentées de lui répondre, que Pitanchard est gros, que Pitanchard est laid et chauve, ce qui ne serait rien, mais qu'il est avare, ce qui est beaucoup plus grave. C'est une guerre à coups de plume, et, des deux côtés, les adversaires ne se lassent pas. Pauvre Pitanchard!...»

Là-dessus, Maggy s'arrêta et je contemplai à la lueur de la flamme rose, ce visage d'un féminisme si aigu, éclairé par la joie du triomphe, avec deux fossettes et un grand diable de rictus qui retroussait un peu le coin des lèvres pourpres, en laissant apercevoir ces dents de tigresse qui dévoraient si bien les menus de quatorze louis.

Et j'ai été pris d'une involontaire pitié pour Pitanchard, symbolisant, sans doute, l'homme grossier et égoïste que nous sommes tous, mais intéressant, quand même, par une vieille solidarité de sexe et de vices, et, d'ailleurs, tellement faible et tellement désarmé dans cette lutte inégale contre l'éternelle rosserie féminine.

LE FAMEUX BERLURET



LE ROI venait de déjeuner avec sa suite et le lieutenant de Brécourt, de la Garde républicaine, qui commandait la garde d'honneur, dans le coquet petit hôtel de l'avenue du bois de Boulogne. Après le déjeuner l'on s'était rendu dans un coin très frais et très ombragé du parc, pour prendre le café, et là, tout en fumant sa cigarette, renversé dans un bon fauteuil d'osier, le roi, dans la torpeur d'une bonne digestion, se laissait aller à la joie de vivre, disant sous quel aspect de féerie lui était apparue cette Exposition de Paris, avec cette ville merveilleuse sortie par un coup de baguette magique sur les bords de la Seine, et se reflétant dans les eaux miroitantes du fleuve.

Il parlait, en souriant, avec calme, en homme heureux d'échapper pour quelques jours aux soucis du pouvoir, et qui se sent au milieu d'une population sympathique et amie. Tout en fumant, avec de belles spirales bleuâtres qui montaient vers le ciel comme ces nuées que nous dépeint le Tintoret, il suivait,

amusé, le va-et-vient d'une splendide sentinelle qui montait la garde devant la grille de l'avenue Malakoff, avec des effets de torse bombant sous la tunique bien ajustée et éclairée par les aiguillettes rouges. C'était un superbe soldat d'un mètre quatre-vingt cinq de haut, avec des épaules d'Hercule et une triomphante moustache rousse qui se retroussait conquérante sous le shako doré.

— Beau garde, dit le roi.

Le lieutenant lorgna dans la direction et dit avec admiration :

— Ah ! oui, c'est Berluret, le fameux Berluret.

— Est-ce que vous en avez beaucoup comme ça dans le régiment de la Garde ?

— Mon Dieu, Sire, nos soldats sont d'élite, par conséquent pris parmi les plus beaux hommes de la classe ; cependant, je dois reconnaître que celui-ci a été choisi à dessein... exceptionnel, pour ne pas trop avoir à souffrir de la comparaison avec Votre Majesté.

On se mit à rire très franchement tout autour de la table, et le roi comme les autres, avec des éclats qui résonnaient sous les grands arbres ; puis, quand cet accès d'hilarité fut un peu calmé, le roi dit avec philosophie :

— Oui, la haute taille est une chose utile à tous ceux qui doivent représenter, souverain, président, garde d'honneur ou simple tambour major. Votre Félix Faure a dû certainement une partie de sa popularité en Russie à sa belle prestance, et j'ai souvent remercié la providence de m'avoir fait grand pour accomplir mon métier de roi. Jadis, les Romanoff et les Hohenzollern étaient tous des géants. Aujourd'hui tout dégénère, la taille comme le reste, et c'est dommage. N'importe ! votre *fameux* Berluret est très bien, et c'est un beau spécimen de soldat. Est-ce que c'est pour sa haute stature que vous l'appellez le *fameux* Berluret ?

Le lieutenant Brécourt frisait sa moustache d'un air un peu embarrassé.

— Sire, c'est certainement pour sa taille, mais c'est aussi... pour un autre motif.

— Et quel est ce motif ? Puis-je le savoir ?

— J'aurais besoin de toute l'indulgence de Votre Majesté, car le sujet est scabreux, et je n'oserais jamais...

— Allez donc, lieutenant, allez donc ; nous sommes ici entre hommes : je n'ai pas amené la Reine, me rappelant malgré moi la boutade que le guide de la *Vie Parisienne* lançait à mon compatriote,

le baron de Gondremark, lorsqu'il lui disait : « Monsieur le baron fera ce qu'il voudra, mais, à sa place, je n'emmènerais pas la baronne ». Comme votre Dupuis était drôle, en disant cela, et en clignant finement de l'œil.

Eh bien, moi j'ai fait comme ce bon Gondremark, je n'ai pas amené la Reine.

On se mit à rire de plus belle et le lieutenant Brécourt, encouragé par cette bonhomie et ce laisser-aller familial, reprit :

— Eh bien, Sire, on prétend qu'au point de vue... des travaux d'Hercule, ce garde Berluret est tout à fait extraordinaire. Ses camarades affirment qu'il peut sans se fatiguer, chanter dix fois de suite le cantique à Éros.

— Le cantique à Éros ? demanda le roi en haussant ses sourcils, comme un homme qui ne comprend pas très bien. Le cantique à Éros ? Qu'entendez-vous par ce cantique à Éros ?

Le lieutenant s'essuya le front où perlaient des gouttes de sueur ; ah ! comme il regrettait de s'être lancé dans cette explication difficile ! Enfin, il n'y avait qu'à obéir.

Il chercha dans sa tête une nouvelle périphrase plus imagée, afin de se tirer d'affaire, marmottant :

— Je ne sais vraiment... le respect que je dois à Votre Majesté...

— Allez! allez!... je vous répète que nous sommes entre hommes. Figurez-vous que vous vous trouvez au mess avec vos officiers, et expliquez-vous clairement.

— Enfin, Sire, la légende court que ce Berluret peut sacrifier en une seule nuit, dix fois de suite à la blonde déesse, sans s'en trouver le moins du monde incommodé.

— À la blonde déesse? Vous voulez dire à Vénus?

— Oui, Sire, à Vénus.

— Dans la même nuit? Et sans la moindre fatigue?

— Oui, Sire.

— Quel gaillard! Ah vous ne trouveriez pas cela parmi nos hommes du Nord.

— Sire, vous le trouveriez aussi très difficilement parmi nos hommes du Midi.

De petits rires discrets couraient autour de la table; le roi avait enfin compris, parfaitement compris, et il s'égayait à regarder, devant la guérite tricolore, le soldat montant sa faction dans un beau rayon de soleil piquant des étincelles d'or sur la plaque du

shako aux armes de Paris, et sur la fière devise, bien faite pour être arborée par un pareil mâle : *Fluctuat nec mergitur*.

— Vous ne savez pas, lieutenant, j'aurais une fantaisie.

— Je suis entièrement aux ordres de Votre Majesté.

— Est-ce que la faction de ce Berluret est bientôt terminée ?

— La garde est de deux heures ; mais rien n'est plus simple que de faire relever Berluret pour peu que Votre Majesté le désire.

— Oui, je voudrais lui parler, le voir de près ; cela m'intéresserait de causer un peu avec lui. Évidemment un coq semblable doit avoir des idées spéciales, celles d'un homme très intelligent, avec beaucoup de phosphore dans le cerveau, ou peut-être, au contraire, celles d'une brute superbe, entièrement dominée par la matière. En tout cas, il ne doit pas être banal.

— Je vais m'empresse de le faire venir auprès de Votre Majesté !

Immédiatement, le lieutenant Brécourt se leva, se dirigea vers le petit poste, et la relève s'exécuta avec le cérémonial accoutumé, le brigadier emme-

nant le remplaçant et écoutant la consigne tandis que les deux gardes se présentaient les armes en répétant les recommandations multiples spéciales aux abords de la demeure royale. Quelques minutes après, Berluret se présentait devant le roi, les talons réunis, le petit doigt sur la bande noire du pantalon, les pieds un peu moins ouverts que l'équerre, le corps aisé, libre et droit comme un homme qui en a vu bien d'autres.

— Eh bien, mon garçon, dit le roi, est-ce vrai ce qu'on me dit de vous ?

— Qu'est-ce qu'on dit, Sire, sans vous commander ?

— Eh bien, on prétend que vous pouvez, en une nuit, sacrifier dix fois à Vénus.

— Mon Dieu, Sire, répondit le garde un peu interloqué par cette question à laquelle il ne s'attendait guère, il y a du vrai.

— Ah ! ah ! il y a du vrai ?

— Oui, c'est-à-dire que c'est vrai jusqu'à un certain point dans la famille. Il y a de ça. Seulement, on a confondu. Ce n'est pas moi, c'est ma sœur.

Il y eut une formidable explosion d'hilarité autour du souverain. M. Mollard pleurait, le grand maréchal du palais paraissait près d'éclater ; quant au

roi, il tenait à deux mains son ventre secoué par les transports l'une joie convulsive.

— C'est bien, mon garçon, dit-il au garde, dès qu'il put un peu reprendre son sérieux, vous ferez mes compliments à madame votre sœur. Quant à vous, voici la médaille d'or du mérite militaire.

Et il lui tendit une médaille du module d'une pièce de vingt francs sur lequel Berluret lut : *Goth. O. Vend Konung.*

Ce fut encore cette inscription qu'il comprit le mieux dans l'étonnante histoire qui lui arrivait.

LA SATIÉTÉ



La vertu ne serait-elle donc que la satiété ?

MEILHAC

ALORS, disait le peintre Max Petrus en tortillant sa longue moustache blonde, alors vraiment... ça ne te fait pas trop de peine que j'aïlle ce soir au bal des Quatre-z-arts ?

Carola, un ancien modèle, superbe jadis, mais aujourd'hui un peu envahie par la graisse, leva sur son seigneur et maître un œil humide de tendresse, un œil de chien battu et dit :

— Mais non, au contraire, souviens-toi comme nous nous sommes amusés l'année dernière.

Max Petrus tressaillit, C'est vrai, l'an dernier, ils avaient été à cette fête, bras dessus, bras dessous, lui en pacha de féerie, avec un énorme turban ; elle en odalisque, avec les sequins, la veste de velours grenat soutachée de perles, les babouches en « filali », les bracelets de pied, et le pagne enserrant la croupe déjà un peu forte... mais enfin cela pouvait encore

aller ; tandis qu'aujourd'hui... Ah ! aujourd'hui, ce n'était vraiment plus possible.

— C'est que... je t'avouerai franchement, dit-il avec effort, que je trouve que ce n'est plus guère la place d'un vieux ménage assagi comme nous. Moi, j'y vais pour faire mon métier, pour conserver les relations utiles à mon art, pour voir les modèles, et connaître les nouveaux produits de l'année. Mais toi, qu'irais-tu faire dans cette cohue ? Tu me gênerais, et voilà tout.

Carola ne répondit rien. Elle avait l'habitude d'obéir passivement. En dépit de la mélancolie envahissante, elle trouvait vaguement que son Max avait raison. Et puis qui sait, cette nuit passé, en pleine griserie charnelle, dans l'atmosphère chaude des nudités et des défilés antiques, donnerait peut-être un coup de fouet au vieil amour un peu repu, cet amour qui

Vit d'inanition et meurt de nourriture.

Il y aurait peut-être un retour enthousiaste, enflammé, avec de belles étreintes vigoureuses et sincères, comme jadis. En somme, tout se passait toujours très chastement à culte fête du Moulin-Rouge. Rien d'éhonté, rien d'impudique dans cette auguste

apparition du nu, tant ces belles filles hautaines, indifférentes à tout, dans leur triomphe, semblaient, ce soir-là, se complaire au seul sentiment de leur indiscutable supériorité plastique. Qui sait si ce n'est pas elle, la vieille maîtresse, qui recueillerait le fruit de toute cette excitation cérébrale, et qui y retrouverait comme un renouveau, avec le retour des extases paradisiaques.

Et, résignée, sans discuter davantage, elle se mit à préparer le costume de Max, un guerrier Hun, avec le haut casque de Sigurd, aux deux ailes éployées, la peau de bête passée en sautoir, les bracelets de fer, le grand manteau écarlate, tout un luxe barbare, brutal, évoquant les souvenirs druidiques de la vieille Gaule, et qui convenait si bien à la beauté mâle du peintre, à son torse d'Hercule, à sa tête énergique soulignée par deux longues moustaches pendantes à la Brennus.

Le soir, elle procéda elle-même aux détails de la toilette, accrochant le manteau en plis harmonieux, avec ce sentiment d'art antique qu'elle avait puisé dans les toiles de Cormon, assujettissant le casque lourd sur les nattes rousses tressées, enserrant les jambes nerveuses dans les lanières de cuir. Puis elle

le contempla, fort émue. Il était véritablement très beau.

— Tu feras sensation, lui dit-elle.

— Bah ! dit Max gaiement, on se figure cela au départ, en se contemplant dans la glace, et puis là-bas, on est écrasé par les camarades et on passe inaperçu. D'ailleurs, ce soir, il n'y a qu'une déesse victorieuse ; la Femme.

Il embrassa Carola avec une tendresse attendrie, dans laquelle il y avait peut-être comme du remords, puis il partit pour le Moulin-Rouge dans un fiacre, sur lequel la pluie faisait rage. Mais, arrivé dans la grande salle, il se remit bien vite au spectacle merveilleux du cortège qui se déroulait devant lui : d'abord, les hérauts nubiens serrés dans la peau de tigre aux sayes blanches rayées de rouge, soufflant dans leurs étranges trompettes recourbées à tête de dragon ; puis les prêtres à longue barbe, à haute coiffure, à mitre de forme bizarre, majestueux et gouailleurs comme ces pontifes à figures de faunes qui officient dans les charniers de Tiépolo ; puis les seize Japonais portant sur un pavois triomphal la belle princesse orientale n'ayant pour tout costume que ses cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules comme un chaperon d'onduleuses ténèbres. L'artiste

qui était en Max frémissait, ne pouvait assez admirer la grâce de cette admirable création, divinisée par l'entourage, dont elle était le centre naturel de par son écrasante beauté.

À la suite, cavalcadaient les guerriers goths emportant leurs belles captives; enlèvement brutal à califourchon sur les épaules, les jambes nues d'un galbe très pur se profilant sur les torsos velus et sur les tons fauves des fourrures; puis, à côté des bourreaux de l'inquisition, au milieu des cierges et des ostensoirs d'or, passaient les femmes enchaînées, ligotées, les cordes meurtrissant le satin des chairs, et laissant des traces rouges sur les flancs, sur les ventres plats et nacrés où les nombrils mystérieux s'épanouissaient comme une fleur; ensuite venait la femme adultère, très brune, bien en chair, avec les seins lourds, évoquant l'idée d'un conte de Rabelais expliqué par quelque grasse aquarelle de Garnier, attachée, face en arrière, écartelée, jambe de-ci, jambe de-là, sur un petit âne blanc, la tête tournée du côté de la queue de l'animal, avec une suggestive opposition de nuances.

Du nu, toujours du nu, les lignes des épaules et des reins tranchant en tons clairs sur les manteaux sombres des guerriers, sur les chasubles écarlates

des prêtres, sur les loques sanglantes ; et, là-bas, au fond de la salle, comme un souvenir du ballet de l'Olympia *Sardanapale*, comme une évocation du célèbre tableau de Rochegrosse, il y avait une fin de Babylone, des centaines de femmes étaient couchées sur un plan incliné éclairé de feux de Bengale, et tous ces corps entassés, complètement nus sur des coussins, avaient l'air de chanter une ode merveilleuse à la chair.

Peu à peu cependant, devant tant de nudités accumulées, le désir disparaissait comme s'envole l'appétit devant une table trop richement servie, ou devant un plat disproportionné à l'appétit qu'on éprouve. Ce qu'éprouvait Max Petrus était plutôt un sentiment religieux, une admiration purement artistique, dans laquelle n'entrait aucun frisson bestial. Malgré lui, il revoyait, par la pensée, l'affiche d'une pièce qu'il avait vue un beau soir flamboyer sur la devanture d'un beuglant, boulevard de Strasbourg ; *En voulez-vous de la chair !* Ah ! certes, il y en avait ! C'était un étal monstre où chaque modèle apportait sa tonalité d'épiderme, et sa plastique particulière, depuis la culotte ferme et l'épaule grasse, jusqu'au gîte première qualité, pour une table bien servie.

Que fut-ce, lorsque le cortège disloqué, toutes ces femmes, perdant le prestige du cadre et du pavois, se trouvèrent mêlées à la promiscuité des masques, aux polkas des clowns et des débardeurs, avec des seins qui, au rythme du violon, ballottaient avec des oscillations isochrones et des fesses qui semblaient rougies par quelque claque irrévérencieuse ! Décidément le rêve s'envolait à tire d'aile. Trop de nu, trop de chair ! Ah ! comme le pudibond sénateur avait raison quand il affirmait que ce qui était indécent ce n'était pas le nu, mais le retroussé.

Pierre Max s'enfuit, et lâchant la manifestation du reboisement du quai Malaquais, avec des arbres artificiels, il rentra chez lui. Mais là, une surprise l'attendait. Dans la chambre à coucher brillamment illuminée, Cureta était couchée sur une peau d'ours noir, mais comme jadis quand elle était modèle, c'est-à-dire, elle aussi, complètement nue, avec des seins énormes, inquiétants, tumultueux, sa croupe ultra-callypige, et ses bras gros comme des cuisses croisés derrière sa tête orientale. C'en était trop.

— Grâce ! cria-t-il ! Grâce ! Au moins, pas de nu à domicile.

Et saisissant un grand peignoir de velours grenat qui était jeté sur une chaise, il en couvrit pieuse-

ment sa vieille maîtresse, comme les fils de Noé cachaient la nudité de leur père inconscient ; il drapa savamment l'étoffe lourde, dissimulant les rondeurs, corrigeant les gibbosités, nivelant les mamelons, et quand ce fut fait, il regarda la tête encore belle qui émergeait, souriante et passivement résignée, et murmura :

— Oui, comme ça, à la rigueur... je pourrai peut-être l'aimer.

DERNIÈRE VICTOIRE



C ELA avait commencé à Trouville, pendant la semaine des courses. Arrivé au Grand Hôtel X... depuis deux jours, Jacques avait trouvé à grand-peine une petite chambre au second étage, qu'il payait des prix fabuleux, bien qu'il fallût ouvrir la porte et la fenêtre pour pouvoir passer les manches de son smoking. Mais le plaisir des rencontres dans les couloirs, les parfums âcres qui glissaient sous les portes, tout un va-et-vient élégant de femmes de chambre, de fleuristes, de couturières, de coiffeurs, et, au passage, des entrebâillements de porte délicieux.

À gauche de sa chambre, il savait qu'il avait pour voisine Bianca Napoli, sans contredit la plus belle des Italiennes, d'une beauté si fulgurante que, sur sa route, la haie se formait, tout naturellement, comme au passage d'une reine de féerie. Grande, svelte, harmonieuse en tous ses mouvements; les cheveux noir de jais plantés si bas qu'on les croirait touchant les sourcils; aux tempes, deux vagues

d'onduleuses ténèbres. Ses grands yeux noirs, résolus, avaient une fermeté adoucie par le sourire enfantin des lèvres, en forme de cerise ; le menton bien accusé, le type romain dans toute sa pureté classique. Maintenant haut cette belle tête un peu dédaigneuse, un cou long, rond, ferme, précurseur d'un corps divin. Et chacun de ses mouvements donne une statue, un tableau ; debout et marchant, c'est Diane, fière, avec ses beaux jets de jambe bien arqués ; hanchant, au repos, c'est la Cypris du Corrège. Riant, babillant, s'agitant, elle devient tout à coup une Parisienne de Guillaume ou de Bac.

Un ami commun les avait présentés aux courses, mais il y avait là, faisant bonne garde, le protecteur en pied, John Stephenson, un Américain à barbe rousse, qui veillait au grain et faisait bonne garde, ne quittant Bianca ni jour ni nuit. Les relations se bornaient donc à un coup de chapeau échangé sur les planches ou au tir aux pigeons, lorsqu'un matin, ô bonheur, Jacques entend frapper à la petite porte de communication. Toc-toc. Il s'empresse d'ouvrir le verrou de son côté, la porte s'entr'ouvre, laissant passer une bouffée de parfums aphrodisiaques ; et la voix de Bianca arrive :

— Monsieur mon voisin, vous n’auriez pas, par hasard, un bouton d’assemblage ? J’ai perdu le mien, et ne puis mettre mon col.

Jacques s’empresse de déposer une petite perle dans les doigts fuselés qui passaient.

— Merci, voisin. Vous me sauvez la vie.

— On ne peut pas vous voir ?

— Non, mon ami va revenir des bains ; ce serait dangereux. Mais je vous reverrai à Paris, en octobre.

La porte se referma, tandis que Jacques restait sous le charme. Quant à la promesse faite, il n’y comptait guère ; mais quand même, en s’endormant le soir, il éprouvait un certain plaisir à songer qu’une simple cloison séparait son lit de celui de cette belle créature. Puis, les mois de villégiature éparpillée un peu partout avaient passé, et Jaques était rentré, sans regrets, pour reprendre le tran-tran parisien. À sa grande stupeur, il reçut, au bout de quelques jours, un mot d’une écriture ronde et ferme :

« Monsieur,

» Je n’ai pas oublié ma promesse de Trouville. Précisément, M. Stephenson est parti pour New-York, afin d’y régler des affaires d’intérêt. Venez me voir, vous me ferez plaisir.

» BIANCA NAPOLI, »

Jacques ne se fit pas attendre. À deux heures, il sonnait au petit hôtel que Bianca habitait rue de la Baume, voyant enfin arriver une heure qu'il n'aurait jamais cru devoir sonner. Vingt fois, il avait rencontré l'Italienne au Bois, au Palais de Glace, ou à quelque première, elle, toujours fière, hautaine ; lui, admirant de tous ses yeux, mais ne s'en souciant pas plus qu'on ne se soucie d'un trop beau cheval qu'on ne pourra jamais monter. Et maintenant, voilà qu'elle était là, devant lui, souriante, dans une sorte de déshabillé en mousseline de soie rose bordée d'un volant d'application d'Angleterre.

On se mit à causer. Le dédain, la froideur et l'orgueil tout d'abord, puis, pour peu qu'elle s'animât, la grâce la plus câline. Intelligente à écouter et à répondre, repoussant les assauts en femme qui ne s'émeut ni ne se choque, et riant de tout son cœur aux bonnes plaisanteries, pourtant un très grand air, et une certaine tenue, ne provoquant rien, évitant les baisers, et se défendant du surplus à merveille.

À un moment, peut-être pour se délivrer des étreintes de Jacques, elle alla au piano et se mit

à jouer des fragments de valse ; les airs s'enchevêtraient les uns dans les autres, au gré de ses souvenirs, quittés, repris au hasard de la conversation à bâtons rompus. Jacques se leva du canapé à son tour et vint s'asseoir sur le tapis à ses pieds, ses deux bras autour de sa taille, sa tête contre ses genoux. Et, tandis qu'il écoutait, évoquant de lointaines visions, parfois l'étreignant avec tendresse, elle répondait en riant à ses caresses, et ramenait contre elle la tête de Jacques toutes les fois qu'il faisait mine de s'éloigner. À la fin, il n'y tint plus, et, fou de désir, sans lui laisser le temps de se reconnaître, de se débattre ou de crier, il l'entraîna vers le canapé, comme il eût fait dans une ville prise d'assaut...

Les jours suivants furent un enchantement.

On ne se quittait plus. On allait en voiture ensemble, blottis l'un contre l'autre sous d'épaisses fourrures ; on dînait en cabinet particulier, puis, après un acte écouté dans quelque théâtre de genre, on rentrait bien vite, comme des gourmands qui savaient, que le temps est précieux et que le bonheur devait se savourer vite. Et après les étreintes folles, lorsque Bianca avait tourné le bouton électrique qui illuminait le lit fanfreluché, Jacques, les yeux grands

ouverts dans la nuit, réfléchissait. Où allait-il ? Il connaissait la situation. Stephenson absent, ayant commis la grave imprudence de laisser derrière lui cette merveilleuse créature de luxe exposée à toutes les tentations. Il y avait eu des bêtises de faites, des commandes folles de toilettes, de chapeaux, de lingerie, tout à fait inutiles ; le coulage de la maison mal surveillée s'était accentué ; bref, un passif formidable de dettes que Jacques était dans l'impossibilité de payer. Il ne pouvait être que le caprice d'un moment, et les quelques services d'argent qu'il avait pu rendre représentaient juste une fraise dans la gueule d'un lion. Alors à quoi bon constater la valeur d'un diamant qu'on ne pouvait garder. Un instant de trêve lui permettait de reposer sa tête entre ses bras ; mais demain où sera-t-il, où sera-t-elle ? Il fallait ne se demander que ce qu'on pouvait se donner : le plaisir d'une semaine, puis reprendre ensuite leur chemin, chacun de leur côté. Ne faudrait-il pas bientôt passer la main à un autre, alors qu'il ne pouvait plus continuer. Comme ce serait triste !...

Et déjà de graves symptômes s'accusaient. C'étaient des lettres qui arrivaient plus fréquentes, des sacs de bonbons qui traînaient sur la cheminée ;

des corbeilles pyramidales qui dressaient dans le coin du salon leurs touffes fleuries et enrubannées.

— Qu'est-ce c'est que tout cela ? disait Jacques avec un serrement de cœur.

— C'est un Russe qui me fait la cour. Le comte Palatoff, prodigieusement riche ; il veut m'emmener à Pétersbourg. Mais je refuse et je te jure que je ne veux pas de lui. C'est toi que j'aime, tu le sais bien !

Et c'étaient de nouvelles étreintes, avec des regards humides de larmes et qui s'évitaient.

Un matin, après une nuit plus folle que jamais, pleine de cris et de sanglots, où le plaisir confinait à la souffrance, tant les nerfs étaient exacerbés, Jacques dit à Bianca :

Alors, c'est convenu, je viens te prendre à huit heures, pour dîner ?

— Oui, dit Bianca avec une nuance d'hésitation.

En effet, à midi, Jacques recevait un petit mot :

« Excuse-moi, mon adoré, impossible ce soir. J'avais *oublié* de te dire ce matin que j'avais accepté une invitation. À demain !... »

» TA BIANCA. »

Mais, rageusement, Jacques répondit du tac au tac :

« C'est avec moi que tu avais accepté, mais tu as bien raison. À quoi bon te gêner ? Zut ! Zut ! Zut ! *E finita la comedia !* »

Il sortit persuadé que tout était définitivement rompu. En somme, il valait mieux qu'il en fût ainsi. Le sacrifice était consommé. Maintenant, il ne s'agissait plus que d'oublier et de se consoler... si possible. Il alla tout seul au Bois, repassant par les allées où il s'était promené avec elle, revivant les souvenirs, se retournant, à plaisir, le poignard dans la plaie ; il marcha à pied longtemps, tâchant de dompter la douleur par la fatigue ; puis, vers les sept heures, pris par le froid et un peu frissonnant, il remonta dans son coupé, et rentra chez lui. Devant sa porte, un fiacre attendait, et une petite main gantée de blanc frappa à la glace, qui s'abaissa.

— Bianca ! pourquoi être revenue ?

— Parce que je voulais te revoir encore.

— À quoi bon ? Vous dînez avec Palatoff.

— Il m'attend chez moi ; mais je te jure qu'il n'y a encore rien. Voyons, ne pleure pas. Je ne puis te voir pleurer.

Il y eut un silence, puis tout à coup Bianca, dans un bel élan sincère :

— Tiens, monte en voiture et emmène-moi dîner. Tant pis pour le prince ! À mon tour de dire comme toi : Zut ! Zut ! Zut !

Et Jacques sauta en voiture, éperdu, fou de joie, ne voulant pas songer à l'inanité du lendemain, et goûtant seulement tout entier le charme de cette suprême victoire...

FIN

TABLE



LE PRÉCEPTEUR ET LA MARQUISE
À DEUX DOIGTS DE JEU
EFFET DE CHALEUR
LES SUITES D'UN BAL
DIVORCE PRINCIER
A TRAVERS LES ÂGES
EN VOYAGE
COMME PRIOLA
LE PRIX AMÉRICAIN
LE GRAND PÉNITENCIER
LE CHEVAL DE TROIS
LE TICKET D'ENTRÉE
LA DAME DE COMPAGNIE
VARIATIONS SUR LA CHALEUR
LE NOUVEAU PROGRAMME
LE TRICORNE
NE MOLLISSEZ PAS
LES GRIEFS
LA MÉPRISE
FAUTE DE S'ENTENDRE
CONCOURS DE BEAUTÉ
LA STATUETTE

EN ROUTE
LA BIQUETTE
MONSIEUR DE PITANCHARD
LE FAMEUX BERLURET
LA SATIÉTÉ
DERNIÈRE VICTOIRE
TABLE